

1 - La chute.

Leur foulée s'était sensiblement réduite, ralentissant encore une allure de sénateur. Cette portion de l'itinéraire était effectivement ardue. D'abord la pente. Rigoureuse, sans replat ni repos. Ensuite les conditions de gel. Ce n'était pas une neige bien dure, loyale, constante et sûre. Le redoux provoqué par le foehn des derniers jours avait transformé l'épais manteau neigeux. Par endroits, au beau milieu de la journée, on pataugeait dans une bouillie qui collait aux semelles, on s'éclaboussait dans de larges flaques dont on ne pouvait apprécier la profondeur. Les cristaux s'étaient métamorphosés en une pâte lourde, gorgée d'eau, n'offrant qu'une adhérence précaire. La nuit, le gel transformait les flaques en patinoires et le vent de l'aube finissait de dissimuler ces pièges en soufflant des billes de neige aussi roulantes que des agates.

La colonne redoubla de prudence. On n'allait pas se résigner à chausser les crampons sur cette trace d'habitude si facile, cependant si ça continuait comme ça...

Ils étaient sept. Sept silhouettes penchées sur l'effort qu'ils devaient fournir, davantage pour éviter les pièges du verglas que pour avaler un dénivelé certes important, mais pas insurmontable. Sept corps emmitouflés dans d'épaisses polaires multicolores d'où n'émergeaient que des visages tendus, concentrés sur la marche. Sept consciences qui n'avaient qu'une envie, un objectif: atteindre le col avant huit heures.

Une honnête bise venue en ligne droite de Scandinavie avait remplacé le pernecieux foehn, mais personne ne voulait prendre le risque de méchantes conditions de gel dans la pente verrouillant la combe qu'ils remontaient depuis deux heures maintenant.

Levés peu après minuit, ils s'étaient engouffrés dans l'imposant 4x4 de Daniel, avaient quitté la vallée allumée de quelques réverbères comme une pluie d'étoiles qui leur apparaissait plus clairement à mesure qu'ils enchaînaient les lacets menant au

point de départ de l'itinéraire prévu pour ce Samedi.

Ils étaient donc sept, puisque Guillaume était de garde.

Sept hommes dans la pleine force de l'âge, aussi différents que peuvent l'être sept vies séparées mais ayant un même idéal, la même envie, une sorte de philosophie partagée. Certains étaient mariés, avaient des enfants, deux étaient célibataires. Chacun trainait ses soucis de quinquagénaire aux responsabilités multiples. Marc devait faire face à une concurrence toujours plus dure dans sa partie. Il était entrepreneur de maisons individuelles à ossature en bois. Un marché prometteur mais aussitôt saturé. Henri devait gérer un divorce qui s'annonçait pénible, avec des beaux parents prenant fait et cause pour une femme qu'il ne reconnaissait plus et trois enfants encore au collège. Quand on voulait le rassurer en lui faisant remarquer qu'ils étaient grands, en âge de comprendre, il répondait d'un air abattu, que justement, ils *sont* en âge de comprendre. Serge était englué dans des transactions boursières et bancaires dont le moindre faux-pas lui couterait sa place de directeur régional d'une importante banque européenne. Fabrice subissait la pression de sa hiérarchie dans une grande administration. Quand ses camarades le raillaient sur son état de fonctionnaire à l'abri des vicissitudes du monde cruel du travail, il rétorquait qu'il aurait bien aimé les voir, eux, libres de leur choix dans le privé, au milieu de jalousies et de coups tordus de la part de soi-disant collègues ou d'un excès de pouvoir de ses supérieurs. Il ajoutait en conclusion qu'il n'était pas aux trente cinq heures (ou alors sur deux jours ouvrables). Cela faisait sourire Rémi qui devait se battre contre l'administration justement, et pas la moindre puisqu'il s'agissait de la Caisse d'Assurance Maladie, négociateur des autorisations pas simples à obtenir, gérer un personnel qu'il fallait sans cesse recadrer et des clients à satisfaire toujours au mieux. Il possédait le plus grand parc de taxis-ambulances-vsl de la région. Alain semblait à l'abri de toutes ces inquiétudes. Un mariage exemplaire avec une femme qui paraissait quinze ans de moins, une seule fille mais qui collectionnait les diplômes sans bien savoir quelle était sa voie, des horaires de travail chaotiques mais qui lui laissaient un temps libre infini.

Cependant, le commandant de bord commençait à s'ennuyer fermement sur ses vols transatlantiques.

Enfin Daniel, le leader en toutes circonstances. Prenez une douzaine d'hommes de n'importe quel horizon, même des décideurs ne souffrant d'aucun déficit d'autorité dans leur branche. En moins d'une minute Daniel avait pris le commandement du groupe. Dans un conflit, il aurait été un bon officier, ses hommes le suivant jusqu'à la mort. Dès qu'il s'agissait de montagne, il était devant, il prenait les décisions. On lui faisait confiance d'emblée. Et personne ne le regrettait, après coup. Combien de fois avait-il sorti son groupe de situations impossibles? Ses six autres compagnons, y compris Guillaume, Monsieur le Commissaire, excusez du peu, avaient une anecdote dans laquelle Daniel jouait le rôle du chien de garde, du guide qui connaît le chemin, du leader à qui l'on fait confiance. Dans la clinique Genevoise où il officiait comme chirurgien du cerveau, il menait de pareille façon son équipe. S'il faisait parfois marque d'autorité, si il était souvent directif dans les décisions qui impliquait toute la troupe, personne ne remettait en doute son aura si particulière.

Il faisait encore bien nuit lorsque le groupe s'était équipée d'un volumineux sac à dos. On imaginait un matériel d'escalade conséquent, des vivres pour tenir une bonne semaine, des équipements de bivouac. Pourtant la facilité que chacun avait d'endosser sa volumineuse charge ne souffrait aucune ambiguïté.

Le soleil écarta les lourdes nuées chargées d'une neige qui menaçait depuis que le foehn était tombé. Ca allait tenir la journée. L'équipe avait remonté toute la combe aussi rapidement que possible. On pouvait distinguer quantités de coulées de neige qui striaient les pentes bordant ce cirque, réceptacle d'avalanches qui finissaient toutes leur course dans ce vallon suspendu. Parfois un débordement avait lieu et envoyait des millions de mètres cubes de poudreuse devenue aussi compacte que des blocs de béton ou des poutres d'acier dans le haut de la vallée, arrachant tout sur son passage. Comme cet hiver 2001, quand il avait fallu évacuer le haut du petit village qui

verrouillait la vallée des hommes. Evacuer les rescapés, oui, mais douze cercueils étaient également au rendez-vous. Ici, quand la montagne se fâche, les hommes ne sont que des pantins. Ce matin-là, ceux du petit groupe de Daniel étaient des Dieux.

Leurs foulées avaient pris la consistance parfaite du randonneur qui sait que le sommet atteint, ce n'est que la moitié du chemin parcouru. Pourtant ce ne serait pas le cas pour la petite troupe qui avançait en lacets dans une neige un peu moins traîtresse.

Ils apercevaient maintenant nettement le col, déchirure salutaire dans cette crête dentelée. Un enfer de rocs et de glace qui avait un goût de paradis. Les rochers sombres de ce versant-ci ressemblaient à des mâchoires affamées. De l'autre côté, ils le savaient tous, le soleil brillait sur un granit parfait, réchauffant la roche, ramollissant la dernière neige tombée la veille, délogeant déjà les pierres comme autant de projectiles meurtriers.

L'ascension, dorénavant et sur ce versant-ci, ne posait pas de problème de dégel. La neige crissait sous le pas, mais le plus souvent le premier de la file qui était toujours Daniel, enfonçait dans trente centimètres de poudre fraîche, idéale.

Quelqu'un fit remarquer que c'était dommage de ne pas profiter de telles conditions de glisse. Ce à quoi on lui répondit que leur descente ne serait pas mal du tout et totalement sécurisée en plus.

On n'échangea plus aucune parole jusqu'au col. Daniel imprimait de larges lacets certes, mais il ne lésinait pas sur l'inclinaison de sa trace. On bougonnait, on marmonnait, mais tous étaient ravis de cet effort qui faisait jouer leurs muscles au maximum de leur forme. Ils avaient tous autour de la cinquantaine, mais on leur donnait aisément dix ans de moins. Ils pouvaient même rivaliser avec des trentenaires si on observait mieux leur taille élancée, leurs muscles saillants, leur allure générale et en se référant à leur rythme en montagne, uniquement tempérée par leur aisance à poser le pied juste là où il fallait.

A mesure qu'ils s'élevaient, le paysage prenait de l'ampleur. De nouveaux pics se révélaient dans une blancheur totale, purement

soulignée par de fines ombres, les découpes plus sombres des arêtes de rochers, et la silhouette des mélèzes tapis dans le fond de la vallée. La neige avait tapissé entièrement les lieux, crépi les falaises et saupoudré les arbres, blanchi les étendues qui ressemblaient à des croupes sensuelles, recouvert les torrents et les ruisseaux en étouffant le moindre bruit.

Ne subsistait que les ronronnements aériens de longs courriers zébrant le ciel de lignes géométriques parfaites.

Une fois le col atteint, une légère brise les accueillit, faisant frissonner des corps réchauffés par la lente et inexorable ascension. Ils déposèrent leur volumineux sacs à dos entre les rochers, à l'abri du vent. Ils se tenaient tous les sept côte à côte, tels les acteurs de ce fameux western, le vent giflant doucement leur visage, les yeux protégés de lunettes noires au regard fixé résolument droit devant eux. Le spectacle valait bien quelques minutes de contemplation. Ce côté-ci de la montagne était arrosé d'une lumière étincelante, réfléchi par toute cette blancheur. Même leurs lunettes foncées ne pouvaient les empêcher de cligner des yeux. On aurait dit que le soleil s'était sensiblement rapproché de la Terre. La vue portait loin, enchainant les cimes comme un troupeau d'animaux dociles, mêlant crêtes et arêtes, laissant deviner de profonds vallons, ravins ténébreux qui tranchaient sur toute cette blancheur inouïe. Et partout le calme, le silence absolu, juste troublé par le chant du petit vent sur les rochers, son ronronnement sourd sur l'étendue neigeuse qui plongeait à plus de soixante degrés à leurs pieds. Alain fit circuler une thermos de thé suffisamment fort pour les arracher à leur contemplation. Ils restèrent ainsi quelques minutes, une pause dans la marche inexorable du temps. Des instants volés à la vie qui étaient davantage que la vie elle-même. Plus qu'un plaisir, peut-être une ébauche, une esquisse du bonheur, le seul, le vrai, celui qui se partage. Un moment hors du temps qui leur appartenait à tout jamais, à eux, à eux seuls. Ils se secouèrent enfin, tout engourdis de cette intimité provoquée par le partage d'une émotion impudique.

Fabrice s'activait déjà sur les sacs gonflés comme des baudruches. Il en extirpait des mètres et mètres de tissu ultra

léger qui froissait entre ses doigts dans un bruit de frottement délicat. Le doux crachin a parfois cette sonorité sur les feuilles de châtaignier, plus précisément le bruit soyeux que produit le sable le plus fin lorsqu'on l'agite dans un récipient en bois. Ce concert de maracas bien particulières s'ajoutait au vent qui s'engouffrait par le moindre interstice, faisant chanter la pierre. Personne ne parlait, trop occupé à déplier sa propre voile, respectant cet instant magique où l'homme a encore les pieds posés sur la terre mais dont son esprit est déjà dans le ciel. Et le grand calme de la haute montagne veillait sur eux. On pouvait aisément penser que la Grande Dame les observait, intriguée de ces curieux préparatifs.

Un bruit de moteur fit lever la tête aux sept dans un même mouvement. Cela n'avait rien d'un 747 qui croisait deux mille mètres plus haut ni la puissance d'un rotor d'hélicoptère, plutôt un moteur de maquette.

Un minuscule engin volant, insecte de métal, virevoltait le long de la crête qui prolongeait le col vers l'ouest. Daniel s'avança sur les rochers qui masquaient, côté nord, l'autre sortie de la combe qu'ils avaient passé toute la matinée à gravir inlassablement. Eux avaient pris vers l'Est pour atteindre le col. En continuant droit dans la pente, on atteignait un couloir presque vertical qui débouchait sous une cascade de blocs pétrifiés de neige et de glace. Un endroit détestable l'été, où la glace ne tenait pas dès dix heures du matin, envoyant son lot de projectiles dans une pente ahurissante. Ce n'était guère mieux en plein hiver. La déclivité prodigieuse en faisait un parfait couloir d'avalanches. Des rochers sortaient leur tête de cette mer suspendue de neige et de verglas comme autant de nageurs en perdition. Jusqu'en Mars, ce couloir ne voyait jamais le soleil. On aurait sitôt fait de le surnommer le couloir de la mort si d'aventure quiconque avait eu la folie d'y poser un pied, mais cet enfer restait vierge de la présence de l'homme. Courageux, pas téméraire.

Et pourtant, en fixant intensément un point infime au sommet de cet abîme, Daniel aperçut deux hommes.

L'un était accroupi, tenant une manette entre ses mains, improbable console de jeu vidéo dont l'écran était ce monde minéral et glacé. Il fixait l'insecte volant qu'on nomme plus justement un drone. Plus discret qu'un hélicoptère, moins onéreux surtout et pouvant passer carrément partout, il allait suivre comme un chien, comme une ombre, survolant, précédant parfois, son compère qui, lui, se tenait debout, parfaitement détendu, totalement maître de lui à défaut de l'être sur la montagne. Son regard plongeait dans le gouffre qu'il s'apprêtait à vaincre, skis aux pieds.

Sa carrure était impressionnante sous une combinaison dernier cri mais elle ne dissimulait pas un corps de bodybuilder, simplement un harnachement digne des super héros échappés des comics des années 50. Une coque rigide maintenait sa colonne vertébrale en enserrant son dos, toutes ses articulations étaient renforcées par un matériau souple mais plus efficace qu'un gilet pare-balles. Ainsi vêtu il ressemblait à un cosmonaute s'apprêtant à coloniser une nouvelle planète, résolument hostile. Il se pencha, fixa son casque intégral qui lui donnait l'aspect d'une mouche, fit un signe à son collègue qui suivait toujours du regard l'insecte dans le ciel, limpide, impeccable, silencieux, belle lumière, moins cinq degrés, vent de sud-est à peine perceptible, neige croutée en surface mais belle profondeur de poudreuse dans ce toboggan qui allait être défloré pour la première fois par un homme debout. Debout sur ses skis.

Les spatules effectuèrent de légers va et vient sur cette crête exigüe, comme s'ils voulaient échauffer leur fartage avant l'ultime plongeon. L'homme avait quant à lui passé une bonne demie heure à assouplir ses articulations, à chauffer ses muscles, à méditer ce qu'il nommait lui-même *son run* mais qui allait être sa signature, son empreinte, sa griffe.

La trace parfaite.

Cette descente qui n'était plus qu'une chute, il l'avait faite et refaite en pensée des centaines de fois. Il s'était imprégné de toutes les conditions qu'il rencontrerait ici, en vrai, juste quelques secondes avant de s'élancer dans le vide.

Son cœur était étonnamment lent. Il avait imaginé ce rendez-vous plus excitant, comme la première soirée avec une sublime jeune femme. Cependant un calme insondable envahissait chaque centimètre carré de sa peau. Sa respiration était lente, mesurée, calibrée. Il faisait penser à ces champions d'apnée qui, eux aussi, plongeaient jusqu'aux profondeurs inconnues pour tutoyer leur graal. Qu'il s'élève ou qu'il tombe, l'homme est toujours à la recherche de son paradis perdu. Concentré sur les minutes qui allaient venir, il se sentait reposé, détendu, serein. L'adrénaline ne jaillirait que dans quelques secondes, lorsqu'il allait pousser fortement sur les bâtons et atteindre le point de non retour.

Il jeta un regard à son complice qui manipulait l'engin volant avec virtuosité. D'un signe de tête, il lui signala que tout était ok pour lui, prêt à suivre la performance inédite de son ami.

Le vent se calma soudainement comme pour donner le départ.

Les skis se soulevèrent sous l'impulsion et déjà marquaient profondément la poudreuse qui s'était accumulée dans le goulet puis très vite ils rencontrèrent une neige plus dure. Les carres mordirent la couche gelée dans un bruit de déchirement, ne laissant que deux traits si fins qu'on pouvait les imaginer effectués au rasoir, celui en aval légèrement plus marqué.

Il s'arrêta presque, ses jambes bien assurées sur les skis qui n'avaient que leurs carres affûtées au micron en contact avec la pente. Il semblait se tenir debout en appui sur ses ongles d'orteils.

Alors il bondit, effectuant un demi tour en l'air. Ses skis arrachèrent quelques paillettes de gel qui dévalèrent le couloir dans un bruit de grains de riz dévalant un tuyau en cuivre. Il enchaina ainsi une bonne dizaine de virages, produits au cordeau. Il savait que dans cette partie le moindre faux pas, la plus petite erreur de carres, un appui mal assuré, une technique non parfaite lui seraient fatals. Il était concentré, n'entendait plus le ronronnement du drone qui suivait parfaitement l'évolution périlleuse. Il ne voyait que cette pente, ce vide vertigineux qui le happait dangereusement. Il ne sentait plus rien, faisait corps avec la pente dans un rodéo glacial et

impitoyable.

Par endroits, la roche noire affleurait sous une fine couche de verglas, à d'autres moments la neige s'était accumulée provoquant une rupture de consistance.

Il avait atteint la zone où la couche était plus épaisse. Il allait pouvoir marquer sa trace maintenant, voguant d'un bord à l'autre du couloir dans une sinueuse descente vers la gloire.

Il prit de la vitesse, porta tout le poids de son corps sur sa cuisse gauche et marqua un virage qui envoya une gerbe de poudreuse bien soyeuse dans les airs. Le drone ne manquait rien du spectacle, piloté par des doigts experts. Puis les virages s'enchaînèrent. A chaque appui, il semblait plonger dans une mer de poudre blanche puis en ressortir comme un dauphin qui bondit dans les airs, juste pour le plaisir.

L'appréhension des premières secondes se changea en excitation à trouver ses marques, à voguer sur un manteau moelleux. L'ivresse de la vitesse. Les décharges d'adrénaline se succédaient depuis le premier virage. C'était son unique carburant. Ses muscles brûlaient le sucre comme une antique locomotive se gavait de charbon. Tous ses mouvements s'enchaînaient dans une harmonie parfaite. Il maîtrisait son sujet comme personne. Ses gestes précis rappelaient un danseur étoile exécutant une chorégraphie moderne. Une vague euphorie l'enveloppait. Les endorphines inondaient son cerveau. Drogue dure. Parfois mortelle.

Ses sensations étaient comme exacerbées. Il n'avait jamais rien ressenti de tel auparavant, dans ses nombreux exploits. Il lui semblait voler dans un océan de blancheur. Ses skis étaient le prolongement naturel de ses jambes. Il pouvait sentir jusqu'à la pointe des spatules.

C'est alors qu'il perçut une infime secousse. Surpris comme on peut l'être en descendant un escalier dont une seule marche serait à peine plus basse que toutes les autres.

Dès cet instant, le temps n'eut plus la même valeur. Il put découper ces cinq secondes en milliers d'instant bien distincts, se suivant dans une rectitude inexorable. Comme si le temps s'était arrêté, du moins nettement ralenti. Ces cinq secondes

s'allongèrent sur quelques heures. Il voyait se dérouler les événements image par image.

D'abord, il sentit tout le manteau neigeux se dérober sous lui comme si un tapis roulant avait pris le relais de sa glissade pleinement contrôlée.

Il tenta de modifier sa trajectoire. Tant pis pour la beauté du geste, dorénavant corrompu. Dommage pour la trace parfaite. La vie avant tout.

Ses skis ne répondaient plus.

L'instant suivant il avait le sentiment de s'enfoncer dans des sables mouvants. Ensuite ce fut d'autres sensations. Pas à proprement parler une chute, plutôt un évanouissement. Un moment, il put contrôler à nouveau. Ses skis mordaient à nouveau dans la pente. Il pensa s'en sortir. Surfant la vague du tsunami neigeux. Une première en quelque sorte.

Mais, de mémoires d'anciens, on n'avait jamais vu pareil exploit. Cela était-il seulement possible? Dompter une avalanche comme le capitaine d'un brise-glace, le nez au vent à la poupe de son navire.

D'autres instants se succédèrent, tous différents, apportant de nouvelles sensations. C'était grisant. Aussi agréable que l'endormissement qu'on ressent lorsqu'on meurt de froid. Calme et doux. Comme un manteau de soie qu'on passerait sur ses épaules. Un bain de coton très doux. Un plongeon au ralenti dans du moelleux onctueux.

Tandis qu'un témoin extérieur, un spectateur anonyme ou simplement le drone qui continuait de filmer l'énorme masse neigeuse qui dévalait insensiblement la montagne voyait un chaos inexprimable, comme un nuage de poudre blanche qui avalait tout sur son passage, lui se sentait en sécurité au milieu du tourment.

L'Œil du cyclone?

Quelque chose de dur le frappa brutalement. Et tout fut fini à la seconde.

Noir.

2 - La vie devant soi.

- Et à ce moment là, le patient se réveille et demande si les croissants sont de ce matin.

Tout le personnel s'éclaffe dans le minuscule réduit encombré de matériel médical divers. Des étagères regorgent de masques hygiéniques, de gants stériles en latex précautionneusement enveloppés, de seringues et leurs lots d'aiguilles sous vide, des fioles de produits antiseptiques, des bouteilles de Bétadine, des lots de compresses.

Josiane, encore secouée de rires, pousse un petit chariot sur lequel est posé un petit ordinateur et divers ustensiles.

Solange passe sa main dans ses cheveux, nouveau réflexe depuis qu'elle a osé changer de coupe.

Bernadette fixe son badge d'aide-soignante avec application.

Marc, l'auteur de la bonne blague, remplit des fiches de renseignements, encore heureux d'avoir amusé la galerie.

Mélissa, elle, regarde ses collègues avec bonhomie. Elle les aime bien, tous. Avec leurs qualités et leurs défauts aussi. Même si elle ne connaît pas grand-chose de la philosophie orientale du Yin et du Yang, elle sait que chaque vertu a son vice. Il ne peut pas en être autrement. L'équilibre de la vie. Ou plutôt le déséquilibre, comme lorsqu'on marche et qu'on ne se doute pas qu'un seul pied est régulièrement posé sur le sol, instabilité maîtrisée. C'est bien pire quand on court, on passe son temps en l'air d'une certaine façon, ou bien lorsqu'on roule en vélo, d'infimes oscillations (gauche, droite, gauche, droite) donnent l'impression que le pneu suit une trajectoire bien rectiligne alors qu'il balance constamment.

C'est cet équilibre qui crée le mouvement. Ces infimes variations qui insufflent la vie. Lorsque tout est statique, on est mort. Il n'y a qu'à voir les courbes des différentes données

(pouls, tension) pour s'en convaincre.

Lucie travaille dans ce service depuis bientôt quatre ans et apprécie son côté humain. Tout le monde se connaît. L'établissement est plutôt vaste mais il y règne une ambiance de place du village un jour de marché.

Hier, un client sérieux est arrivé. On parle de « client » entre collègues, mais ici, les entrants ne sont considérés ni comme des clients, faussant les rapports dans un mercantilisme vecteur d'hypocrisie latente, ni comme des patients, le mot seul évoquant bien l'univers hospitalier, donnant l'impression au sujet d'être un pion sur lequel on expérimente de nouvelles thérapies, encore moins un malade, terme auquel on préfère celui de blessé, même lorsqu'il s'agit de blessures invisibles, internes. On parle parfois d'invité, seulement dans certaines circonstances, personne n'ayant réellement choisi de venir passer quelques jours ici, en touriste. Les blessés sont simplement considérés comme des membres lointains d'une famille qui englobe l'humanité toute entière, un vague cousin dont on ne se souvient plus. Très vite, les liens se nouent entre le personnel (médecins, internes, infirmières mais aussi aides-soignants et personnel d'entretien) donnant le cachet d'une petite pension de famille. Hormis médecins et infirmiers, on n'évoque rarement le côté médical dans les conversations entre le personnel et les blessés. Chirurgiens, cancérologues, neurologues, tous les spécialistes des désordres psychiques et physiques, mettent un point d'honneur à simplifier ces rapports forcément empreints d'une hiérarchie. Il y a celui qui possède le savoir, la technique pour réparer et celui qui attend patiemment qu'on le guérisse, remettant sa santé, parfois sa vie entre les mains d'une équipe qui lui était inconnue quelques heures auparavant. Ici, on incite le blessé à prendre vraiment part à sa guérison. Tout le personnel parle d'une même voix: nous réparons, nous soulageons, mais c'est le blessé seul qui guérit. Avec sa propre force, son mental et sa volonté.

Lucie a cela bien en tête lorsqu'elle pousse la porte de la chambre 3857. Deux lits. Deux blessés allongés. Lorsqu'elle salue leurs occupants par leurs prénoms, accompagné d'un large

sourire, un seul lui répond. Elle échange quelques propos avec ce grand dadais criblé de tâches de rousseur, victime d'une embolie cérébrale en altitude, rapatrié ici il y a quatre jours. Tout en relevant les données (pouls, tension, température), Lucie entretient la conversation qui, une fois n'est pas coutume, ne roule pas sur la passion des sommets. Quatre vingt pour cent des occupants sont des épris de montagne, y compris ceux qui sont là sans avoir dû subir un accident. Il est question de mangas ce matin. Lucie aime bien ces petits illustrés japonais et, s'étant initié à la langue nippone quelques mois plus tôt, elle tente désespérément de les lire dans le texte. Elle pratique une prise de sang tout en douceur, sans donner l'indice qu'elle s'apprête à exécuter ce que le blessé redoute tant. Les deux tubes sont remplis avant même que Rolland ne s'aperçoive de rien et que, enflammé par sa passion des comics orientaux, il argumente comme un négociateur endurci, vantant les mérites de telle héroïne, de tel scénariste, d'une collection en particulier.

Lucie reste dix bonnes minutes à échanger des considérations que certains jugeraient propres à l'adolescence. Pourtant Rolland approche des trente ans et elle a dépassé le tournant de la vie, expression favorite de son compagnon.

En lui souhaitant une bonne journée, elle s'avance vers le lit mitoyen.

Un jeune homme est allongé sans un mouvement. On dirait qu'il dort. Et c'est un peu ça. Un simple sommeil comme un long rêve. Seulement, chacun sait qu'il ne sert à rien de le secouer de toutes ses forces, ni de faire un raffut, un tintamarre de tous les diables, il ne se réveillera pas en s'étirant comme un chat émergeant d'une belle sieste.

Lucie contrôle les données vitales et entame un monologue. Elle sait qu'il ne répondra pas, prisonnier de son sommeil forcé. Mais elle sait aussi que tous ses mots, le son de sa voix, son rire, ses intonations seront perçus parfaitement par un système auditif en parfait état de marche et enregistré, mémorisé quelque part dans un recoin de son cerveau, nullement endommagé, simplement déconnecté suite au terrible accident survenu hier.

Lucie écoute, participe, s'intéresse à la vie des hauteurs, mais la

haute montagne n'est pas vraiment sa passion. Elle a d'autres centres d'intérêts. Aussi, n'a-t-elle pas poursuivi l'article du Dauphiné en page cinq, et s'est contentée de jeter un œil sur la vignette en première page du quotidien. Un titre à sensation surplombait une photo aérienne d'un skieur engagé dans un couloir vertical.

« Couloir tragique. »

Au dessous, trois lignes renvoyaient à un article plus étoffé dans les pages « montagne ».

« Un jeune espoir de l'alpinisme mondial, enfant de la vallée, a été emporté par une avalanche hier, en fin de matinée. Les conditions étaient cependant idéales. Le jeune homme a été rapatrié par le PGHM de Chamonix et aussitôt envoyé aux urgences du centre hospitalier de Sallanches où les premiers examens révélèrent un choc crânien. »

On ne faisait pas davantage allusion au coma dans l'article qui s'étalait à l'intérieur du quotidien. Les journalistes savaient employer les mots évocateurs et les images fortes mais n'allaient jamais jusqu'au sensationnalisme dans leur prose, gommant les termes les plus parlant. Les familles des victimes étaient aussi les lecteurs du journal.

Lucie n'avait pas à forcer sa gaieté en parlant de la météo. Elle était une femme positive, considérant toujours le verre à moitié plein. Des cas de coma, elle en avait déjà rencontré pas mal. Il n'y avait aucune pitié dans ses airs enjoués, ses plaisanteries. Elle considérait simplement ces blessés particuliers comme n'importe quel autre visiteur. Tout comme elle ne marquait pas une différence dans ses échanges avec les personnes souffrant d'un handicap, elle discutait en solo avec celui qui l'écoutait sans comprendre, allongé sur son lit. Sa jambe gauche était cassée au niveau du péroné, quelques côtes avaient subi quelques fêlures, mais son état général était satisfaisant. Son visage n'était absolument pas marqué. Il semblait se reposer après un long effort en altitude.

Chaque jour, Lucie poursuivait une conversation à sens unique avec son blessé particulier. Les blessés du lit voisin allaient se succéder avec leur cortège d'amis et de famille qui venaient les

soutenir dans la solitude de la maladie et de la souffrance. Le directeur du service s'était toujours opposé au fait de laisser un blessé en état de coma dans une chambre seule, sauf si la famille y tenait. « Dans tous les cas de coma, il est important que la personne puisse participer à la vie alentour, même s'il ne peut s'y mêler. Entendre les conversations, l'agitation autour de lui ne peut que lui donner la force de sortir de son sommeil ».

Il s'était juste écoulé quatre jours depuis l'arrivée de la victime de ski extrême. Lucie avait salué les deux pensionnaires d'une belle voix claire et s'était avancée vers un nouveau venu. Une tignasse à la Jackson Five coiffait un visage encore juvénile. Il n'était pas plus âgé que son compagnon muet. En trois questions, Lucie connaissait déjà les penchants de l'adolescent. Musique r'n'b (il prononçait oreinebi avec un accent californien impeccable et insistait bien « pas du rap, quelle horreur! ») et motos de collection. L'infirmière n'écoutait que du classique et même si ses compositeurs favoris étaient ceux du XIX^e et du XX^e siècle, elle n'y entendait pas grand-chose dans cette industrie musicale. Elle avait l'impression que tout se ressemblait. Rap, soul, pop, rock, variété. Que des rythmes binaires et des mélodies faciles. On lui rétorquait que la musique classique c'était toujours un piano et des dizaines de violons. Plus jeune, elle argumentait. Maintenant, elle laissait penser. Elle n'était pas plus portée sur le monde des Harley Davidson ou Honda. Fabrice prit la mouche. Ses cheveux frémirent.

- Ne me parlez pas des japonaises, c'est tellement laid. Harley, oui, Bmw, Ducati, Norton, Voxan, Moto Guzzi à la rigueur.

Lucie qui aimait les films anciens, enchaina sur Steve McQueen et « la Grande Evasion ».

- Ouais! La fameuse Triumph TR6. Mais, le guidon et la fourche avaient été modifié pour les besoins du tournage.

L'infirmière sourit. Le blessé était intarissable. Il lui refaisait déjà toute l'histoire de la moto américaine et européenne.

Elle s'approcha du lit voisin tandis que Fabrice poursuivait sur sa lancée, « ... le carburateur fut changé de place sur le modèle suivant. En 1974, Bmw lança un petit bijou... » mais elle n'écoutait plus. Elle salua l'occupant en articulant exagérément.

Tout en consultant les données, prenant le pouls, contrôlant la température, elle parlait d'une voix douce, en détachant chaque syllabe. Il n'y avait pas de sujet type dans ses monologues. Elle pouvait aussi bien évoquer la météo du jour, réagir à un article étonnant qu'elle avait parcouru le matin même dans la petite salle qui servait également de vestiaire, commenter l'apparition d'une vedette de cinéma invitée au journal télévisé de la veille, mais aussi gloser sur des thèmes plus généraux, allant même à philosopher.

Elle lui parlait cuisine en détaillant une recette de gratin de potiron, aubergines, tomates, carottes, épinards qu'elle avait expérimenté hier soir lorsque le blessé lui posa une question toute simple.

-Je vous écoute mais je ne sais même pas votre prénom.

Elle répondit comme par réflexe.

- Je m'appelle Lucie. Comme la chanson d'Obispo.

Elle avait alors été stoppée dans son mouvement d'infirmière qui veillait au bon fonctionnement du corps en roue libre du blessé, réalisant une demi seconde plus tard qu'il se passait quelque chose de pas banal.

Notre cerveau analyse sans cesse les données qui lui sont transmises par nos sens, en particulier le plus pernicious de tous: la vue. Saint Thomas était totalement dans l'erreur en faisant une confiance aveugle dans sa vision. L'illusion est avant tout visuelle, sinon comment expliquer les mirages en plein désert, le succès des prestidigitateurs, tous ces Ovnis observés en pleine conscience et les divers effets d'optique qui régaleront grands et petits. Pour compenser ces informations erronées, la grande machinerie cérébrale ajuste sans arrêt, compare et exécute des mises au point tel le photographe désirent capter la meilleure lumière. Parfois, l'inconcevable est tout bonnement rejeté par la logique. On ne s'attend pas à voir une vache rouge sang au milieu d'un troupeau, un supporter courant tout nu sur un terrain de football, un automobiliste circulant à contre sens ou encore nos six chiffres du loto s'afficher nonchalamment sur l'écran.

Le cerveau de Lucie n'échappe pas à ces constances. Pour effectuer la mise au point nécessaire à la compréhension d'une

scène dépassant l'entendement, tous les muscles du corps s'arrêtent, comme si toute l'énergie, toute la concentration était indispensable aux neurones qui établissaient en cet instant magique des connexions digne d'un super ordinateur de la Nasa. Elle se tourna vers le jeune homme. Il avait les yeux ouverts. Une lueur d'étonnement brillait dans son regard interrogateur. Tout son corps restait immobile comme une seconde auparavant, lorsqu'il était enchainé dans les limbes d'une léthargie sans fond. Seul ce regard puissant indiquait que sa conscience s'était frayé un chemin parmi la jungle qui le retenait captif, s'était extirpé des abysses que la science n'a pas fini d'examiner et de comprendre.

Lucie savait qu'elle était en train de vivre quelque chose d'unique, de précieux. Un futur souvenir qui allait se graver durablement dans son esprit. En vingt deux ans de métier, elle avait côtoyé quelques cas similaires, mais aucune victime ne s'était réveillée passé quelques jours, et surtout, jamais en sa présence.

Elle eut un début de fou rire. Forcément contagieux. Le jeune homme riait sans savoir pourquoi. Dans son esprit, quelques heures s'étaient écoulées depuis son accident. Il revoyait maintenant tous les détails qui se mettaient en place telles les pièces d'un puzzle. Sa chute, la glissade grisante au milieu d'une abondante coulée de neige. Puis le choc. Puis, plus rien. Le vide. Le noir. Et maintenant, une chambre d'hôpital et cette infirmière dont il savait désormais le nom.

Tout lui revint rapidement. Les fragments de son accident, sa préparation, ce qu'il avait mangé la veille. Puis des souvenirs plus profonds. Son adolescence, son enfance. On lui fit passer de nombreux tests. Tout était normal, tout semblait parfait. On ne constata aucune lésion. Juste un sommeil d'une centaine d'heures. Le personnel féminin le surnommait déjà « le beau au bois dormant ».

D'abord il ne crut pas à cette parenthèse de quatre jours. Il pensa qu'on lui faisait une mauvaise blague. Il dut se rendre à l'évidence. Quatre jours avaient été rayé de sa vie. Il avait l'impression d'avoir voyagé dans le temps. Un court voyage,

certes, mais surprenant. Ses blessures n'étaient pas très profondes et son profil sportif de haut niveau l'aida à récupérer assez vite, encadré par le personnel de rééducation de l'établissement. Il sortirait deux semaines plus tard en ayant poursuivi des exercices toujours plus poussés. Il devait retrouver son niveau. Regagner le haut de l'affiche. Il se l'était promis, enfant. Il n'avait pas une seconde à perdre.

3 - La Paroi.

L'air avait la consistance d'un voile de dentelle. Le merle en habits de deuil avait même du mal à planer au dessus des toits Sallanchards. A la belle saison, l'oiseau aimait survoler les glaciers, jouer avec les variations d'air venues des combes encaissées qui apportaient des courants chauds lui permettant de remonter la pente sans effort. Il adorait les turbulences provoquées par les écarts de température que l'on ne rencontre qu'en montagne, l'été venu. Sa petite cervelle de volatile lui permettait-elle de se remémorer ses voltiges de la saison passée? Pouvait-il ressentir l'émotion de dominer tout son monde? Savait-il que ces beaux jours reviendraient d'ici quelques mois? A présent, il était crucial de trouver de la nourriture. C'est la raison pour laquelle il se rapprochait des hommes. Il s'en méfiait pourtant. Il n'avait jamais rencontré de créature aussi pernicieuse, vicieuse, nocive et dangereuse de tout le règne animal. La menace était partout où l'odeur humaine trainait. Sur ces grands fleuves figés à l'odeur de goudron et de gasoil où des monstres d'acier ne laissaient aucune chance à ses compatriotes occupés à dépecer une carcasse encore chaude. Dans leurs jardins ensuite. Quand on ne le chassait pas à grands renforts de bruits et de gestes, on lui jetait des cailloux, parfois même il sentait l'odeur sulfurée des chevrotines, tout ça pour une poignée de cerises encore vertes. Il devait se méfier des vergers contaminés par trop de pesticides qui retournait son estomac et déclenchait des diarrhées parfois mortelles. Il y avait quantité de pièges dans la vie des hommes. Il se demandait souvent comment une espèce pouvait-elle vivre parmi ce bruit incessant, au milieu d'une pollution de tous les diables et dans une frénésie de mouvements incessants et apparemment sans but.

La nuit passée, il avait trouvé refuge non loin d'une soufflerie qui apportait un véritable chauffage central, appréciable par ces moins douze enregistrés sous abri à l'aube. Il avait décortiqué un sachet d'un noir brillant qui recelait des trésors alimentaires

trois étoiles. Et c'est la panse remplie pour deux jours, qu'il se reposait maintenant sur le rebord de cette grande fenêtre où les rayons du soleil peinaient à réchauffer l'air glacial. Pas question d'aller tutoyer les sommets aujourd'hui. D'un bref coup d'œil, il avait jaugé la pièce. Nul danger. Deux corps étaient allongés sur des lits, visiblement amorphes. Il donnait de vifs coups d'œil à la ronde, sa position était idéale, perché en hauteur (l'équivalent d'un arbre correct), protégé par toute cette masse de béton dans son dos, il n'avait qu'à contrôler les 180 degrés qui lui faisaient face. La moitié du travail. Il perçut un mouvement dans son dos. L'un des deux occupants s'était levé et s'approchait dangereusement de l'épaisse vitre. Le merle bondit de quelques pas de côtés. Il constata que l'humain l'avait repéré et que, visiblement du moins, il n'était pas hostile à ce qui portait des plumes.

Anselme trépignait d'impatience.

Par la grande baie vitrée, il pouvait contempler les montagnes qui entouraient la vallée. L'aiguille de Varan qui captait la belle lumière du coucher provoquait des rêves d'altitude et d'exploits. Mais ce n'étaient que de petits pics. De son point d'observation, il ne pouvait voir les vraies cimes Chamoniardes, son terrain de jeu favori.

Le merle frémit, secoua ses ailes comme pour en chasser une invisible poussière.

L'homme fit coulisser la baie et passa la tête au dehors, puis tout le corps.

L'oiseau le regardait sans comprendre, mais il ne s'enfuit pas. La curiosité annihilait ses gardes.

Ses doigts avaient perdu leur force, ses bras ne le tractaient plus comme il y a deux semaines. Seulement deux semaines et le corps perdait beaucoup, du moins à son niveau. C'est surtout sa fracture qui lui donnait l'impression d'avoir une jambe de plomb, mais le bout de ses orteils trouvait le bon appui. Il tendit le bras droit, trouva une minuscule prise entre le béton et l'acier de la façade de l'hôpital.

Le merle tendait son cou, stupéfait.

Il sentit un léger élancement dans le genou gauche. Normal. Sa

fracture n'était pas totalement consolidée. Il devrait simplement moins forcer sur ce côté. Son regard se perdait sur cette face parfaitement verticale même si elle proposait de bonnes prises.

« C'est à vache » se fit-il la réflexion, comme pour dire que l'itinéraire n'est qu'un jeu d'enfant. D'enfant polisson, certes.

Il jeta un regard de biais. L'oiseau était toujours perché sur le rebord de la baie, tendant le cou vers lui.

Le vent qui prend de la vigueur dès midi dans cette basse vallée n'était pas encore solide tôt ce matin, mais il sentait enfin le souffle de l'air sur ses épaules, simplement protégées par une simple chemise de coton blanc qui lui tombait au dessous des genoux. Il revivait. Une seconde naissance, un nouveau départ. Lorsqu'il avait ouvert les yeux sur cette infirmière qui était devenue en deux semaines un peu plus qu'une simple connaissance, il avait compris que l'exiguïté d'une chambre d'hôpital n'était pas un lieu de vie. Pas pour lui. Depuis cinq jours, il observait le relief au dehors, imaginant déjà d'ouvrir cette vitre qui le séparait du monde extérieur... et de la verticalité.

Il avait déjà atteint l'étage supérieur. Il était au troisième étage. Combien y avait-il de niveaux? Six, peut-être sept ou huit. Il verrait bien.

Il perçu un bruissement d'ailes dans son dos. Le merle voletait à bonne distance mais curieux du spectacle tout de même. Il sourit intérieurement à cette compagnie impromptue. Combien de fois un choucas, un chamois, un lièvre ou une biche ne l'avaient pas discrètement suivi du regard, parfois s'étaient avancés, du moins ne s'étaient-ils pas enfuis à son approche, son odeur. Cette communion avec la nature le rassurait quelque part. Il avait l'impression d'être adopté par le milieu naturel, d'être en phase avec la vie dite sauvage. Actuellement, il se sentait vivant, résolument vivant. Il sentait ses muscles trop longtemps privés d'effort répondre à la moindre sollicitation de sa volonté. Il pensa à son corps comme à un train où le cerveau serait la locomotive et tous ses muscles les différents wagons, bien obligés de suivre le mouvement impulsé par la motrice. Il prit une plus large inspiration. L'air en vallée n'était pas le même

qu'à quatre mille. Toute la pollution olfactive de la petite ville agressa ses narines. Qu'importe, il fallait poursuivre. Se prouver qu'il en était encore capable.

Le merle effectua un demi tour parfait juste au-dessus de sa tête et piqua vers la pelouse jaunie.

Parvenu au sixième, il constata un certain remue-ménage dans la pièce. Il déboucha sur le toit de l'hôpital où une rafale de vent tiède l'accueillit ainsi que le directeur de l'établissement entouré de deux infirmiers.

- Je crois, Monsieur Davoz, que vous êtes définitivement guéri. Passé ce trait d'humour, Anselme fut copieusement tancé pour son exploit hors normes. Puis on le renvoya chez lui avec obligation de revenir ici chaque semaine pour un suivi médical. Il se sentait dans la peau d'un prisonnier libéré sous conditionnelle.

Les séances de kiné se succédaient. La masse musculaire reprenait consistance. Son moral positivait. Anselme remontait la pente. Il ne lui tardait plus qu'à la descendre à nouveau.

Aspirant guide, il n'avait plus qu'une année avant de se présenter à l'examen du plus beau métier du monde, du moins le pensait-il ardemment. Mais cet accident et ses éventuelles conséquences allaient retarder sa préparation. Moins d'une semaine après être sorti de l'hôpital, il était allé voir Louis Ravel. Le patronyme même du vieux guide était une publicité sans égale. Depuis deux saisons, il marchait avec l'ancien, apprenant ainsi le métier comme c'était la tradition dans la vallée depuis que les touristes - pour la plupart anglais - venaient respirer l'air pur des sommets. Touristes, à une époque où le terme n'était pas encore galvaudé par des agences qui proposaient de parcourir le monde sans jamais rien y voir, par des hordes de vacanciers en short et chemise à fleur, l'imposant Nikon en guise de médaille se substituant à leur propre regard.

La tradition se perdait, mais Anselme y trouvait du bon. Porteur, il marchait dans les pas du guide, tout comme son client. Il apprenait la montagne, découvrant non seulement les panoramas et les paysages, mais toute une ambiance et des valeurs

intemporelles. Les nuitées agitées en refuge bondé, les réveils au milieu de la nuit, la longue marche glaciaire pour atteindre la paroi désirée, le froid mordant chaque parcelle de peau non recouverte, le gel brûlant la pulpe des doigts, le premier rayon du soleil éblouissant sans réchauffer, puis cette verticalité qui lui était devenu une drogue.

Louis Ravanel était de la vieille école. C'est lui qui avait poussé le jeune Anselme à devenir porteur trois saisons avant de se présenter à l'examen de guide. C'était la méthode à l'ancienne que très peu d'aspirants guides suivaient dorénavant. Ravanel avait des principes que ne rejetait pas Anselme, une morale bien à lui que certains prétendaient d'un autre âge, des manières un peu frustes, mais c'était un bon guide, rassurant. Même s'il bousculait parfois les clients désireux de gagner une demi-journée de marche en utilisant les remontées mécaniques, il avait ses habitués qui l'employaient d'un été à l'autre et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu suivre un autre guide, peut-être plus moderne, plus cool pour reprendre une expression du temps, moins à cheval sur les principes. Marcher dans les pas de Ravanel c'était l'assurance de rentrer en un seul morceau. C'était aussi la possibilité de voir la montagne différemment. Sans gommer totalement l'aspect sportif de ses courses car Ravanel pouvait en remonter aux plus jeunes sur quelques voies, l'ancien mettait au centre de ses sorties une contemplation du paysage qui l'entourait, sachant remarquer des détails qu'un œil mal exercé était incapable de discerner. On rentrait toujours enchanté d'une sortie avec Ravanel, l'esprit emplit de cette beauté minérale qui est l'apanage de la haute montagne. Repus et fatigués aussi.

A chaque table de café, des histoires, réelles ou inventées, circulaient sur le compte de l'ancien. Ça commençait par son âge. Personne ne le connaissait exactement et on partait en conjectures plus ou moins fantaisistes. Son côté bourru, les nombreuses rides qui émaillaient un visage fermé, de belles oreilles débordant de son éternel béret, son nez volontaire n'étaient démentis que par un regard limpide, résultant de deux yeux si clairs que l'on estimait qu'il vous regardait directement

avec son âme.

Ca pétillait dans ces yeux là lorsqu'il évoquait les cimes élancées, les moraines interminables, les rimayes béantes et les crevasses traîtres. Son monde à lui c'était la haute montagne. On l'eut privé de ses sommets chamoniards qu'il en serait mort sur le champ. Un invisible cordon le reliait aux aiguilles qui déchiraient le ciel épuré comme sa corde vous enchainait à son pas lent et décidé.

De la montagne, il aimait tout. Les nuances toujours changeantes du granit sur lequel le soleil étalait sa palette de couleurs. La consistance de la neige, jamais pareille. Le vent, ami ou adversaire, qui façonnait les arêtes neigeuses, sculptait des corniches sublimes et, d'une certaine façon, modelait les hommes. Il aimait les petits matins glacials et la canicule du mois d'Aout, la forêt de sapins ou de mélèzes et son cortège d'habitants. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche, appréciait la compagnie des chamois, n'était pas alarmé par la présence d'une vipère et passait de longues minutes à observer le ballet des choucas dans le ciel ou encore l'élan du gypaète, l'aristocrate des falaises. Mais plus que tout, il affectionnait les longues marches d'approche que les remontées réduisaient à une simple promenade.

- Bientôt, on déposera les clients au pied de la paroi. Autant grimper en salle à ce moment là.

Louis Ravel imposait donc une approche lente de la montagne à ses clients. Si on n'était pas d'accord, on pouvait engager un autre guide. De là, des légendes avaient vu le jour, parfois tissées sur des faits véridiques, mais pas toujours.

On racontait entre les tablées qu'un jour d'orage, le vieux Ravel avait assommé un client qui désirait atteindre le sommet, pourtant si proche, alors que les abeilles bourdonnaient déjà aux tempes des deux alpinistes. Le monchu n'en démordant pas, le guide avait saisi son piolet et asséné un bon coup du plat sur la nuque du récalcitrant. Il l'avait redescendu à dos d'homme sous les rafales de vent et un déluge de grêlons qui grossissaient à mesure que l'histoire était contée.

Les nouveaux clients, en particulier grâce au tour de rôle, étaient

étonnés par le pas presque trainant du guide. Il n'hésitait pas alors à encorder ses clients et les forcer à ralentir l'allure. Parfois, il les laissait s'époumoner sur d'ennuyeuses moraines puis, les ayant rejoint au pied des vraies difficultés, n'hésitait plus à tirer sur la corde pour les hisser, harassés qu'ils étaient alors par leur sprint matinal.

Louis Ravanel était une légende, un bloc de granit. Dans la vallée, tous le respectaient. Et même si on n'était pas d'accord, si les jeunes désiraient plus de modernité, on ne le contestait pas, on ne le critiquait pas. Chacun savait qu'une fois six pieds sous terre, car il n'était nullement question de parler retraite avec Ravanel, ni même de l'évoquer à mots couverts, ce ne serait plus pareil. Il manquerait quelque chose à la vallée, un peu comme si on gommait les Drus d'un bon coup de dynamite.

Anselme avança d'un bon pied sur l'épais tapis de gravillons qui recouvrait l'allée menant au chalet du guide. On était au printemps. Mais on aurait tout aussi bien se trouver à mi-novembre tellement le ciel était bouché, envoyant un crachin normand et masquant une fois pour toutes les montagnes. L'hiver avait été superbe. Pendant qu'Anselme se morfondait dans sa chambre d'hôpital, les belles journées s'enchaînaient et le futur guide enrageait de ne pouvoir profiter de conditions hivernales optimums. Et lorsque le brouillard enfouissait la plaine de l'Arve, il savait mieux que quiconque que, là-haut, à trois mille mètres, parfois même moins haut, sur les pistes de Megève par exemple, le soleil brillait, le narguant comme une jolie femme.

Puis, début Avril, ce temps d'automne s'était imposé et il avait fallu faire avec. Une semaine de foehn avait fait disparaître la belle neige qui avait immaculé tout l'hiver. Ne subsistait que quelques tas noirâtres aux coins des rues, une neige sale au fond des prés, enlaidissant la vallée aveuglée d'épais nuages.

Anselme aimait la texture des graviers qui roulaient gentiment sous ses pieds, il jouissait du son que les petits cailloux envoyaient à ses oreilles, le bruit d'une main fouraillant dans un sac de billes, à peine étouffé par l'humidité. Des massifs de

fleurs végétaient au milieu d'une pelouse encore jaunie par les longs mois passés sous une épaisse couche de neige. Il actionna la lourde cloche de vache qui tenait lieu de carillon.

Louis Ravanel était vêtu d'un pullover aux motifs champêtres, un lourd pantalon de velours qui laissait deviner ses chevilles enserrées dans d'épaisses pantoufles. Il ne portait ni chaussettes, ni son inséparable béret, détails qui étonnèrent Anselme.

« Alors, ils t'ont relâché? »

Il y avait une pointe de malice dans le regard chaleureux du vieux guide. Il accompagna sa remarque d'une bourrade sur l'épaule. Visiblement, il était heureux de retrouver son porteur pas trop amoché.

« Tu vas prendre une tasse de café et tu me raconteras. »

En guise de tasse, il ne fallait pas s'attendre à ses minuscules godets servis dans les restaurants et qui ne contiennent que trois gorgées de café. Chez Ravanel, une petite tasse de café se traduisait par un large bol où des chamois bondissaient sur la porcelaine.

Anselme se laissait happer par le décor de la pièce unique. Ravanel avait retapé une vieille ferme qui appartenait à un vague oncle. S'il avait apporté quelques modifications, il avait gardé l'essentiel, à savoir l'âme du lieu. Et le jeune homme y était sensible.

D'abord les fenêtres, étroites mais nombreuses, offraient une belle lumière même par cette journée sordide. Des rideaux vichy pendaient à mi-hauteur des carreaux, comme des pantalons trop courts qui ne couvraient à peine le genou. Le sol était d'un plancher grossier mais impeccable. Pour l'avoir côtoyé en course pendant deux saisons, Anselme connaissait le penchant du guide pour la propreté, voisinant jusqu'à la maniaquerie.

Les meubles étaient robustes, taillés dans le bois brut pour durer plusieurs générations. La table gardait les marques de décennies à y prendre les repas. On imaginait sans peine une douzaine de personnes autour, jouant du couteau sur de larges tranches de tourte, happant la soupe dans des assiettes profondes et s'essuyant les lèvres d'un revers de manche.

Sur ses deux côtés s'allongeaient deux bancs qu'un homme seul

aurait eu de la peine à soulever tandis que deux chaises se faisaient face à chaque bout. Leurs dossiers étaient sculptés de motifs alpins, ornements que l'on retrouvait, déclinés, sur le balcon, les volets, les portes. On avait pris soin de faire de cette habitation une véritable œuvre d'art.

Le vaisselier en était la pièce maîtresse. Posé comme un bloc de granit, il semblait défier tous les tremblements de terre du monde. Lui faisant face, à l'autre extrémité de la pièce, une cheminée noircie par les ans, laissait crépiter un feu de confort. Nul doute qu'au cœur de l'hiver, le brasier était plus conséquent. Anselme pouvait passer des heures à contempler un tel spectacle. Pour lui, le feu était une présence, au même titre qu'un chien couché à même le sol ou un chat endormi sur le coussin d'un fauteuil. Rassurant, il offrait à la pièce bien plus que sa lumière et sa chaleur, un ami fidèle, indéfectible, accompagnant le vagabondage de pensées altières.

Le plafond laissait apparaître des poutres gigantesques. Anselme imaginait de valeureux bûcherons, passe-partout sur l'épaule et lourdes haches à la main, en train de s'activer au cœur d'une forêt de sapins. Il sentait la puissante odeur de résine et le crépitement des branches qu'on brûle était une douce musique à ses oreilles.

Un escalier aux marches grinçantes menait à l'étage où quatre chambres minuscules étaient une définition du confort. Les murs en pierre de taille se transformaient en rondins à l'étage et le lieu du sommeil et du repos n'était que bois, coussins et tissus. Douceur et tranquillité au dessus d'une rusticité immuable.

Lorsqu'il imaginait sa future demeure, Anselme pensait toujours au chalet du vieux guide.

Ravelle resservit une belle dose de café sans demander son avis à Anselme. Le jeune homme n'avait jamais vu quelqu'un avaler autant de café. Ses ancêtres carburaient certainement au bon rouge, ses collègues ne connaissaient que les thermos de thé, lui était fidèle à son breuvage ébène. Ce n'était même pas de l'arabica haut de gamme. Parfois même, il avait recours à du lyophilisé, particulièrement en course.

La discussion roulait sur la prochaine saison et sur la météo. Ravanel ne s'était pas longtemps attardé sur les déboires hospitaliers de son jeune protégé. Il n'était d'ailleurs pas venu une seule fois le voir à Sallanches. Anselme ne lui en tenait pas rigueur. Il connaissait la répulsion quasi physique que le vieux éprouvait pour le monde médical. Et puis, de toute manière, Ravanel ne quittait sa vallée natale que pour aller arpenter d'autres sommets. Il ne pouvait pas vivre au-dessous de mille mètres et ne s'épanouissait qu'à partir de quatre mille.

« Je manque d'air en bas » aimait-il à répéter à l'envi. Lorsqu'un jeune blanc bec lui faisait justement remarquer que l'air était plus rare en altitude, il lui répondait avec sa diplomatie habituelle « y'a sûrement moins d'oxygène à quatre mille, mais l'air y est pur, ducon ».

On parla altitude, petits matins glacés, la trace à faire dans l'épaisse couche de neige tombée la nuit, les chutes de pierres que le dégel envoyait valdinguer dans d'étroits couloirs, l'ivresse d'atteindre enfin le sommet, les bivouacs accrochés à la paroi avec pour seul plafond le scintillement des étoiles, les rafales qui vous obligeaient à courber l'échine sur les arêtes vertigineuses, la foudre qui s'abattait d'un seul coup sur le pic voisin dans un fracas de fin du monde. Et puis, Ravanel, sans transition aucune, demanda à brûle pourpoint:

- Tu crois que tu seras sur pied d'ici le mois prochain?

Anselme aurait voulu lui répondre sans hésitation, avec l'assurance du futur guide qu'il serait d'ici peu. Mais, au fond de lui, un mélange d'humilité et de modestie que n'avaient pas encore fait disparaître ses succès hivernaux, ses prouesses filmées et diffusées sur toute la planète, conséquence d'une mondialisation qui n'épargnait pas le petit monde chamoniard, bref une réserve qui l'incita à plus de discernement.

- J'espère, oui.

Ravanel examina la figure du jeune homme. Le vieux guide savait lire entre les lignes d'un visage, déceler des secrets dans un simple regard, découvrir la vraie personnalité au léger frémissement des lèvres. Lorsqu'il rencontrait un futur client, à la seconde même il savait. Il savait si l'homme était franc et

honnête, s'il était calculateur et dissimulateur, quelle était sa véritable ambition, s'il connaissait la peur et s'il la maîtrisait. Il ne se trompait jamais, jugeant son homme avec une précision chirurgicale. Combien de fois, lors de situations délicates, il s'était fait à lui-même cette simple réflexion: je le savais.

En observant une nouvelle tête, il savait.

Il savait que celui-ci serait docile et appliqué, juste un peu ennuyeux mais pas mauvais bougre. Il savait que celui-là n'était qu'artifice et mensonge, prêt à toutes les tricheries et pas courageux pour un sou, capable de chialer comme un gosse au moindre pépin. Il savait ce qui allait l'attendre en course, dans les moments difficiles, car lorsque tout va bien, que tout se passe comme convenu, chacun peut donner le change. L'authentique ne se révèle que dans l'adversité. La personnalité éclate au plus fort des ennuis. Il n'y a qu'à voir comment les hommes changent en temps de guerre.

Anselme lui raconta son petit exploit sur la façade de l'hôpital. L'ancien fut secoué d'un rire qu'il clôtura par une petite phrase « les six étages d'un hôpital, ce n'est pas le Grépon ».

Depuis la veille, les nuages commençaient à se déchirer. On apercevait tantôt l'aiguille du midi, tantôt la Verte émergeait du brouillard, parfois le Brévent sortait ses rochers affublés de la grosse verrue qu'est l'arrivée du téléphérique de Planpraz d'un amas de brumes encore bien tenaces. Dans l'épaisse forêt qui recouvrait le bas des pentes, au-dessous de la gare intermédiaire du téléphérique, la dernière averse de la veille s'égouttait encore, jouant cette musique si particulière de gouttes qui tombent au hasard, seulement amorties par l'épais tapis d'aiguilles qui parsème le sol.

Deux ouvrières s'emparèrent d'une brindille de sapin. La manœuvre fut délicate. Le terrain était difficile, le rameau représentait quatre fois leur propre longueur et la température matinale engourdisait leurs pattes. Elles frottèrent leurs antennes afin d'échanger quelques informations sur la marche à suivre. Plutôt que de se faire face, il serait plus salubre de se

positionner dans le même sens, l'une supporterait l'arrière du branchage tandis que sa collègue avancerait dans cette jungle infernale. Elles n'avaient pas parcouru quelques centimètres qu'un gros bloc empêcha toute avancée. Il fallait contourner l'obstacle. La brindille se ficha malheureusement dans une anfractuosité du sol, déséquilibrant le convoi. L'une des deux fourmis se retrouva les six pattes en l'air tandis que sa consoeur était proprement assommée par sa charge. Et ce froid qui ralentissait leurs mouvements, stoppait leur cœur et annihilait leurs réflexes. De leurs antennes, elles sentirent des vibrations dans le sol. Un tremblement qui se rapprochait, allait les atteindre d'ici peu. Cela ne semblait pas déranger leurs compatriotes qui avancaient au ralenti, chacune chargée d'un rameau, d'un morceau de feuille, d'une aiguille de mélèze. Le tremblement était tout proche. D'un coup, tout vola en éclat. Des centaines de brindilles quittèrent le sol dans une apocalypse de fin du monde. Les quelques graviers volèrent et le gros roc qui avait stoppé la progression des deux ouvrières roula d'un bon mètre. Sa compagne disparut sous un gigantesque pilon tandis qu'elle se trouva projeté dans les airs et retomba aussitôt sur une surface inédite, inconnue et qui était constamment en mouvement comme un piston. Ca montait et ça descendait régulièrement. Notre vaillante ouvrière ne pensa pas à la mort. Quelle fourmi aurait de telles pensées? Même au moment d'être transpercée lors d'une bataille, les combattantes ne se posent pas la moindre question existentielle. Tout comme elles ne se demandent pas pourquoi elles sont en vie, se contentant d'exécuter leur mission du mieux qu'elles peuvent, elles n'imaginent pas ce que sera demain. Dans l'esprit d'une fourmi, demain n'existe pas tandis qu'hier n'est déjà plus un souvenir. Elle s'accrocha donc à ce sol mouvant qui rappelait le dos de certains animaux gargantuesques. Elle entreprit de gravir cette montagne insolite comme elle savait le faire sur les gratte-ciels d'écorce pour aller chercher de la nourriture ou capturer des pucerons. La texture avait changé alors qu'elle s'élevait, patte après patte. Cela ne ressemblait à rien de connu et paraissait tissé finement de milliers de petits fils bien serrés. A la

différence de l'escalade facile de l'édifice d'écorce qui restait immobile même par vent violent, ici tout bougeait sans arrêt, dans un même mouvement de va-et-vient. Elle atteignit un nouveau palier qui remuait nettement moins. Elle se crut tirée d'affaire. Elle avait traversé les zones de turbulences et allait maintenant se trouver à l'abri. Mais pas la moindre trace de matériau ni de nourriture. Avait-elle fait tout cela pour rien? A part sauver sa peau. Mais on l'a compris, la fourmi se moquait bien de son existence de fourmi comme du temps qu'il ferait demain. Il lui semblait qu'elle touchait au but. Ce n'était pas bien haut mais toujours en mouvement même si là où elle se trouvait, ça bougeait moins violemment. Elle inspecta plusieurs recoins sans issue et continua son chemin qui l'obligeait maintenant à redescendre. Ce n'était donc qu'une simple petite montagne en mouvement. Pas de quoi s'affoler. Elle retrouverait certainement son chemin sur l'autre versant, marqué par les phéromones de ses compagnes et pourrait ainsi retourner à la fourmilière non sans avoir auparavant récupéré une nouvelle brindille. Il était très mal vu de rentrer au bercail bredouille. Ses sœurs combattantes l'auraient aisément prise pour une ennemie et c'en serait terminé de sa courte existence, mais nous l'avons déjà répété, sa vie était le dernier de ses soucis.

Elle sauta une belle rimaye et atterrit sur une surface moelleuse et chaude. C'était agréable à parcourir. Elle fit plusieurs allers retours juste pour le plaisir de frotter ses pattes sur quelque chose de doux. Elle agitait ses antennes d'un plaisir tout neuf lorsqu'elle fut projeté à nouveau par une rafale d'une violence inouïe. Elle tomba à quelques mètres de là, frota sa carapace couverte de poussière et reprit son chemin comme si rien ne lui était arrivé.

Quelque chose démangeait Anselme sur son bras droit. Une fourmi qu'il chassa d'un revers de main. Il ne faisait pourtant pas bien chaud pour que ces insectes sortent le bout de leur nez. Ce matin, le haut des prés du côté des Mouilles avait blanchi. C'est de bonne augure avait pensé Anselme qui, une musette sur l'épaule, avançait d'un pas décidé sous les premiers arbres, des résineux sombres et austères sous la pluie mais qui devenaient

de grands frères protecteurs lorsque le beau temps s'installait durablement.

Le sentier tourbillonnait gentiment en de longs lacets qui adoucissaient la pente raide qui menait aux alpages rocaillieux situés sous le Brévent. Bien sûr, il aurait put attendre la première benne montant à Planpraz et attaquer aussitôt le rocher. Il se souvenait des principes de Ravanel sur la marche d'approche.

- On n'a jamais vu un nageur plonger d'emblée dans l'eau glacée d'un lac, pas le moindre sportif courir un cent mètres ou s'élaner sur une piste sans échauffement. La marche d'approche, c'est la préparation idéale de l'alpiniste. Et tout cela se perd à cause d'une société qui a érigé la vitesse en valeur incontournable. Plus de temps à perdre, tout doit être rationalisé, pas de place pour le hasard. Moi, je n'ai pas envie d'une vie calculée.

Une fois, il s'était fait plus taquin, l'œil pétillant et la voix basse.

- Quand tu es avec ta petite amie et que, bon tu me comprends, hein? Tu n'y va pas franco, comme ça, sans l'avoir un peu embrassée et caressée. Eh bien, la montagne c'est pareil. C'est une grande dame, on lui doit le respect, sinon elle a tôt fait de te rappeler à l'ordre.

Ils avaient bien ri.

Ce matin, Anselme pensait à cette anecdote qui se voulait malicieuse et il découvrit que la comparaison n'était pas si farfelue. Les femmes et la montagne, c'était bien un peu pareil. Une équivalence qui le frappait avec une belle clarté alors qu'il sortait du couvert d'arbres et qu'il entrait maintenant dans un brouillard compact. Dis-moi ton comportement avec une femme et je te dirai comment tu sera en montagne. Et inversement.

Jusqu'à présent, il se rendait bien compte qu'il avait abordé les deux sujets exactement de la même manière. Il y piochait son plaisir sans se demander ce qu'il pouvait apporter à l'autre. Cela le mit mal à l'aise tout à coup. Il avait l'impression d'être un voleur. Voleur de cimes, voleur de charmes. Ses réflexions le poussaient vers une philosophie nouvelle. Comment ne pas faire

l'amalgame entre le désir de réaliser un sommet et celui de posséder une femme, la volonté d'être le premier sur une cime comme d'être le premier dans l'intimité d'une jeune femme? Lui revenait alors le style de chaque grand alpiniste. Comment étaient-ils dans leur vie privée? Et ses connaissances, ses copains? Il les avait vu à l'œuvre dans les parois les plus verticales, sur des dièdres badigeonnés de verglas, se hissant en opposition dans des cheminées si minces qu'on y râpait ses vêtements et on s'y écorchait coudes et mollets. Il avait été le témoin de réussites éclatantes comme de dévissages heureusement jamais définitifs.

Oui, la montagne est une grande dame qu'il faut savoir amadouer et ne jamais prendre en conquérant. Toujours rester humble et modeste devant la Beauté, qu'elle soit de roc ou de chair.

Il continuait de s'élever dans le plus compact des brouillards. On n'y voyait pas à cinq mètres. Il était un nageur perdu au milieu d'un océan gris blanc. Tous les repères avaient disparu et même lui, qui connaissait par cœur tout ce qui l'entourait, les larges combes, les ravins profonds, les falaises droites comme des buildings, les massifs de rhododendrons, l'herbe rase gorgée de rosée, les cascades de cailloux, les remontées mécaniques et le téléphérique, les arbustes chétifs qui ployaient sous les assauts du vent, un reste de névé plus ou moins grand, plus ou moins profond selon la dureté de l'hiver passé, tout cela se mélangeait maintenant dans sa tête. Il n'était plus vraiment sûr de rien. Il suivait la trace qui se perdait à dix pas devant lui et semblait le mener nulle part. Un vertige inédit s'empara de tout son être. Il vacilla. Il n'avait ressenti cela qu'une seule fois dans sa vie.

C'était une éclatante journée de Janvier. Il avait la fougue de ses seize ans, porté par une adolescence qui autorise toutes les audaces. Il avait utilisé la benne des Grands Montets et avait poursuivi skis croisés dans son dos vers les Flammes de Pierre. On était en fin de matinée. Le soleil découpait les aiguilles sur un fond de ciel bleu azur, juste un peu plus foncé au-dessus de sa tête. Il devait bien faire moins quinze mais il n'avait pas

froid. Il avait gravi la Verte comme dans un songe. Il lui semblait marcher dans le ciel, sur une fine corde que les Dieux n'auraient tendue que pour lui seul. Avant de chausser il avait mordu dans le meilleur sandwich qu'il n'avait jamais mangé. Ce que l'on entreprend et qu'on réalise à la perfection, ce que l'on contemple et qui nous réjouit l'âme, donne aux aliments une autre saveur, donne à la vie un autre goût. Et puis, il s'était lancé sur les pentes démesurées avec un pincement au cœur. L'adrénaline agissait comme une drogue. Ce jour-là, sa notoriété ne lui permettait pas d'être suivi par des caméras. Peu importe. Il allait profiter en solitaire, en égoïste, de cette belle face. Il enchainait les virages au cordeau avec application mais chaque geste, chaque appui, était dicté par une force qui le dépassait, des réflexes qui lui étaient étrangers. Tout s'enchainait sans qu'il s'en rende bien compte. Son cerveau était passé en mode automatique comme lorsqu'on a l'esprit occupé et que, malgré ça, on avale des kilomètres en voiture sans se rappeler par où l'on est passé.

Il était parvenu sur le glacier de Leschaux lorsqu'une armée de nuages bas s'était annoncée sans crier gare. En dix minutes, il était enveloppé dans une purée de pois qui, alliée à la blancheur qui recouvrait tout, l'avait envoyé au paradis de l'immaculé. Il n'était pas un nageur au milieu de l'océan, mais un pantin perdu parmi les nuages. Il n'avait plus la perception de la pente, aucune sensation du relief et ne savait plus où il se trouvait. Sa tête s'était mise à tourner et, sur la mer de glace (mais où était-il réellement?) à la pente insignifiante, il skiait comme un débutant. Il lui semblait tourner en rond et peut-être c'est bien ce qui lui arriva. Il avançait à tâtons, craignant de tomber dans une crevasse mal recouverte. Il avait mis des heures à parcourir quelques kilomètres. La nuit n'avait juste changé que la couleur des limbes qui l'enserraient. De gris-blanc, on était passé à gris-sombre puis à gris-ébène. On n'y voyait pas mieux ni moins bien. Plusieurs fois l'idée d'un bivouac dans un igloo de fortune lui traversa l'esprit. Mais il avançait toujours, au ralenti, tel un automate. Ses muscles n'obéissaient plus à aucun ordre, ils semblaient se mouvoir par eux-mêmes. Ses provisions étaient

achevées. Il ne rêvait que d'un chocolat chaud et de belles tartines à la confiture de myrtilles sur un lit de miel. C'est donc son estomac qui le poussa sous les premiers arbres. Il était enfin sorti du monde blanc puis gris puis sombre et enfin d'une noirceur totale. Toute l'inquiétude qui commençait sérieusement à le ronger s'estompait au moment où les spatules de ses skis rencontrèrent la neige damée des pistes de fond des Bois.

Il devait avoir dépassé Planpraz depuis un moment. Le sentier avait retrouvé une raideur qui oblige à diminuer sa foulée. Alors, au gré d'un mouvement à peine perceptible, poussé par un vent qu'on ne sentait pas, les nuages pâteux s'entrouvrirent, laissant deviner un dièdre qui tendait son unique toit vers le ciel. Pour Anselme, ce piton était un phare échoué à 2500 mètres d'altitude qui le guidait. Il avançait vers le col Cornu. Les Aiguilles Rouges étaient un terrain d'entraînement idéal. On y côtoyait une belle verticalité, on pouvait enchaîner quelques longueurs de corde et redescendre rapidement par le télésiège de l'index si les conditions se dégradèrent à la vitesse d'un cheval au galop. On pouvait y monter aussi, mais Anselme s'y était refusé ce matin. Il voulait apprivoiser la montagne comme s'il présentait une offrande aux dieux des cimes, vague superstition pour ne pas venir en terrain conquis avec cette arrogance propre à la jeunesse.

Et la vue serait forcément éblouissante. Le massif du Mont Blanc allait étaler devant lui ses glaciers et ses aiguilles, de la Verte au Goûter, seulement lézardé par de majestueux glaciers. Une masse faite de rochers et de glace qu'il connaissait si bien. C'était son terrain de jeu. Il pouvait réciter tous les noms de chaque excroissance comme on annonce une table de multiplication et y associer nombre d'anecdotes qu'il avait lui-même vécues ou que la légende faisait traverser les années, les siècles. Whymper, Mummery, Charlet, Rébuffat. Autant de noms qui sonnaient comme autant de légendes.

Les brumes jouaient avec le relief, laissant deviner tantôt un élancement rocheux avant de masquer toute une partie de la montagne puis d'ouvrir une brèche vers la vallée. Les rayons du

soleil peinaient à transpercer l'épais manteau qui s'accrochait aux multiples épaules de la montagne. Des écharpes de nuages qui s'enroulaient, se disloquaient, se rassemblaient à nouveau et puis s'évaporaient dans l'immensité du bleu.

Au col, Anselme souffla un instant. Adossé à une pierre qui ne tarderait pas à chauffer sous le puissant soleil de Mai, mais qui était encore glacée comme un matin de Janvier, il s'imprégnait des lieux, semblait saluer les pics à la manière orientale, en s'inclinant légèrement. Un peu en signe de respect, de reconnaissance, mais pas trop, ne laissant pas deviner une soumission obséquieuse.

Il ouvrit son sac, en extirpa le morceau d'un pain campagnard à la croute durcie, qui croustillait sous la dent mais à la mie tendre et moelleuse, un bout de tomme qui embaumait des senteurs d'alpage et d'étable. Il ouvrit son couteau et commença à découper de petites tranches dans le pain. Il mordait simplement dans le triangle du fromage. Il mâchait lentement comme on avance lors d'une marche d'approche, laissant vagabonder son regard sur l'univers minéral qui l'entourait. Le petit lac noir était encore en partie recouvert de neige. Des névés tapissaient ainsi toute la montagne. L'hiver avait été copieux mais Mars et Avril avaient fait disparaître le manteau neigeux assez rapidement. Il profitait de la vue de ce paysage tellement familier qu'il se sentait vraiment chez lui. Il savourait son rustique repas dont le dessert se résumait à une pomme qu'il croquerait tout à l'heure en se remettant en route et une part de tarte aux mirabelles qui avait mal supporté le voyage. A chaque bouchée, le jus des fruits ayant passé tout l'hiver dans de poussiéreux bocal, lui était un nectar dont seuls quelques privilégiés peuvent s'abreuver. Il en fermait les yeux de bonheur. Il les rouvrit au dernier enfournement tout en tournant un peu la tête. Alors, il la vit.

Elle était assise bien droite sur une dalle inclinée. Le soleil illuminait ses cheveux blonds qui effleuraient ses épaules dénudées. Elle avait ramené ses genoux comme pour les entourer de ses bras mais ses mains étaient occupées à la même fonction que le jeune homme. Elle aussi croquait sans une belle tartine. Il y avait une grâce dans ces simples gestes. Elle

semblait manger au ralenti, chaque mouvement coulait simplement sans à-coup. Un vrai programme de patinage artistique où toutes les trajectoires s'enchaînent parfaitement et n'en font qu'une au final. Un plan-séquence idéal. Elle avait retroussé les pattes de son jean jusqu'au dessous du genou, laissant des mollets affinés capter le soleil. D'ailleurs, son corps entier semblait être une offrande à l'astre, un tournesol humain qui profitait du moindre rayon solaire. Il ne put croiser son regard, elle regardait vers l'ouest, mais il était certain que quelques secondes auparavant elle l'observait. Elle l'avait observé depuis qu'il avait franchi le col, il en était sûr. Lui ne l'avait pas remarquée et en conclut une déception, un ressentiment envers lui-même. Cela voulait dire qu'il n'était pas encore tout à fait prêt, pas assez réceptif à ce qui l'entourait. Et un manque d'attention en haute montagne peut se payer très cher.

Son visage à elle semblait au contraire être tendu vers la beauté qui l'entourait. Elle y plongeait entièrement, s'en repaissait pleinement. Elle n'était pas simplement une jeune femme faisant une pause sur un morceau de rocher, elle faisait partie des lieux, parfaitement intégrée. Elle était le chamois qui bondit de blocs en blocs, elle était la marmotte qui sieste au soleil, elle était le vautour guettant sa proie, elle était la pierre et le ciel. Elle ne se fondait pas dans le paysage, elle l'habitait depuis toujours comme une évidence.

Les sentiments n'ont point besoin de rationalité.

A ce moment là, Anselme ne réfléchissait plus avec son cerveau, c'était son cœur qui commandait. Il ajusta son sac sur ses épaules et fit quelques pas dictés par ses sentiments en direction de l'apparition.

Elle n'avait pas tourné la tête, scrutant toujours un point invisible sur l'horizon, mais il était clair qu'elle savait qu'il s'avancait vers elle. Elle s'en amusait. Il allait certainement être gauche, ne pas savoir trouver les mots, bafouiller des banalités, commettre des bourdes. Lorsque le cerveau abdique, la logorrhée est peut-être plus sincère mais elle perd en intelligence.

Alors il eut la sagesse de ne rien dire. Il s'assit à deux mètres d'elle, sur la même dalle inclinée. Il porta son regard vers le point énigmatique qu'elle fixait depuis qu'il l'avait aperçue.

Il lui fallut trente secondes pour le voir.

A l'horizon, au-dessus des brouillards qui masquaient encore pour quelques heures les vallées, vers les élancements des Aravis, il remarqua quelque chose. Il n'avait jamais rien vu de pareil. On lui avait raconté qu'au crépuscule, juste avant que le dernier rayon du soleil ne soit englouti par la rotondité de la planète, on pouvait observer furtivement une fine lumière émeraude. On appelait ça le rayon vert. Mais il n'était pas onze heures du matin et ce rayon n'avait rien d'éphémère.

Ils restèrent ainsi quelques minutes. Le reflet s'estompa lentement. Nulle parole n'avait été échangé comme s'il avait été naturel de se tenir ainsi, presque côte à côte, regardant dans la même direction, jouissant du même spectacle, partageant ces instants magiques sans qu'aucun commentaire ne vienne troubler la solennité de l'instant.

Sans le regarder, elle prononça les premiers mots.

- Curieux, n'est-ce pas?

- Je n'avais encore jamais rien vu de tel, ajouta-t-il en continuant de fixer le point où avait disparu cette lumière de jade.

- Peut-être sommes-nous les seuls à l'avoir remarqué.

Anselme voulait savoir. Il y avait bien une raison scientifique, une explication toute simple à ce phénomène.

- Les brumes qui se disloquent doivent fragmenter la lumière dans leurs fines gouttelettes, à la manière d'un arc-en-ciel qui ne laisserait deviner qu'une partie du spectre. Peut-être est-ce la verdure des alpages qui se reflète sur ces vapeurs. Ou bien le soleil, en traversant plusieurs couches invisibles de brumes matinales ne laisse entrevoir que cette couleur qui, en réalité, doit tirer sur le jaune mais que nos yeux perçoivent différemment.

Elle l'écoutait attentivement. Pas un bruit ne parvenait jusqu'à eux. Même la ronde des long courriers qui, avec une régularité d'horloger, ronronnait habituellement bien au-dessus des massifs enneigés, semblait s'être tu. Aucune brise ne soufflait.

Leurs respirations, entraînées à l'altitude et à l'effort de la marche, expiraient l'air dans un silence d'église. Tout semblait s'être arrêté. Une pause dans le tumulte incessant de la vie.

- Je continue à croire que nous sommes les seuls à avoir vu ça.

Elle marqua un temps, sans bouger la tête. Puis, elle tourna un visage d'ange vers lui.

- Parfois les paysages sont plus éloquents que les meilleurs textes.

Les mots virevoltaient dans sa tête comme une nuée de martinets. Il contemplait ce beau visage taillé dans du diamant où les yeux voyaient des rayons verts à l'horizon, où les lèvres fines et volontaires laissaient échapper une économie de mots avec un accent qu'il avait du mal à situer. Pas celui trop bourgeois des abords du Léman. Une pointe gutturale qui évoquait l'Allemagne mais en plus doux, moins heurté, comme lorsqu'on récite du Goethe. Et cependant, dans la terminaison des mots, une chaleur qui n'appartient qu'à l'Italie, presque une sensualité dans les suffixes. Elle trainait juste ce qu'il fallait sur les voyelles, évitant la sécheresse du parler citadin sans s'engluer dans des sonorités trop campagnardes. Les nasales n'étaient aucunement avalées, juste prononcées avec ce qu'il fallait de distinction, comme on tranche net.

Anselme était sous le charme. Et pas seulement de cette voix claire et tonique. Il aimait ses yeux qui devaient observer le monde comme personne. Mais, par-dessus tout, il était bouleversé par les membres de la jeune femme. Ses bras étaient des tiges idéalement galbées et ses mollets laissaient saillir des muscles de grimpeur.

Elle avait croisé ses doigts autour de ses genoux. Ce n'étaient pourtant pas des mains d'alpiniste. Plutôt de pianiste. Il était convaincu qu'elle travaillait de ses mains sans que l'on puisse y déceler son activité. Aucune déformation, aucune coupure, pas de taches.

Elle remarqua le regard d'Anselme.

- Désolée, je ne suis pas une adepte des parois.

- Aucune importance. Pas besoin de savoir grimper pour profiter des beautés de la montagne.

Elle sourit. Il émanait d'elle une douceur dépourvue de cette mollesse qui rend parfois les gens posés inconsistants. Le calme, chez elle, n'était aucunement un signe de résignation mais, au contraire, la possibilité de belles prouesses. Elle était comme ces athlètes avant une performance, tranquilles et concentrés, s'apprêtant à donner le meilleur d'eux-mêmes. Lui était sous le charme. Forcément, il ne savait pas quoi dire. Les mots ne venaient pas, même les plus simples, les plus banals. Mais avait-il envie de banalité face à elle? Surement pas. De même qu'on a envie des plus beaux mots, des meilleures tournures devant une œuvre d'art, il espérait les phrases éternelles. Qui ne venaient pas. Comme toujours. Alors, le silence. Et la montagne. Belle éloquence.

Elle se leva comme une chatte qui se déploie, sans un bruit, d'un seul mouvement, presque au ralenti, enveloppée d'une grâce féline. Il resta quelques secondes abasourdi, terrassé. Il ne pouvait pas la laisser s'enfuir comme ça, là, maintenant. Il fallait qu'il trouve une excuse, un prétexte. Mais son cerveau était vide, cependant que son cœur débordait.

- Je m'appelle Mélissandre.

Il voulut se présenter mais la belle sautait déjà d'un rocher à l'autre, elle survolait le chaos minéral comme le plus adroit des chamois. Du moins, c'est l'impression qu'en avait Anselme.

Il se leva et constata que ses muscles étaient raides. Cette pause l'avait refroidi et il se sentait peser des tonnes. Sa démarche était celle d'un ours épuisé tandis qu'elle était une gazelle qui bondissait de pierre en pierre. Il ne put la rattraper. Elle s'éloignait dans ce matin féérique où ils avaient été les deux seules personnes à observer un miracle de la nature.

La légende prétend que deux personnes ayant contemplé un arc-en-ciel ensemble ne pouvaient plus se quitter de toute une vie.

Les contes racontent parfois n'importe quoi pensa Anselme. Elle n'était qu'une ombre maintenant, filant dans la rocaille au loin. Bientôt ce point minuscule disparaîtrait à jamais. Elle n'aura été qu'un instant fugitif dans la vie du jeune homme. Si elle était maintenant gravée dans sa mémoire, comment la retrouver? Toute une vie n'y suffirait pas.

Il se remit en route, ses pensées alourdissant sa progression. Il essayait d'imaginer un plan pour pouvoir retrouver la belle inconnue. Il n'avait qu'un seul indice, son prénom, peu banal certes mais c'était bien peu. Et une description qu'il savait sûrement travestie par les sentiments qui l'avaient enveloppée. Parvenu au pied des superbes dièdres acajou, il se délesta de tout son matériel.

D'abord la corde. Une longueur en sept millimètres. C'était bien suffisant. Ensuite les coinçeurs quoiqu'il était couru d'avance qu'il trouverait les voies équipées. Puis le cliquetis des mousquetons. Il aimait ce bruit. Mentalement, il fit un bref inventaire des sons qu'il appréciait.

Le crissement de la faux sur l'herbe qui tombe.

Les grésillements d'une poêlée de légumes sur une ardente flamme, plus subtile que le crépitement d'une friture.

Le son étouffé des pas dans la poudreuse, le gémissement des carres lors d'un slalom, et chaque bruit lié à la neige.

Le pétilllement d'une eau gazeuse servie dans un grand verre.

Le chant de la plume sur le papier.

Le murmure des ruisselets en lisière de bois.

La pluie. Chaque averse avait sa caractéristique propre. Et il les aimait toutes. Le fracas d'apocalypse des ondées orageuses en plein mois d'Août quand on croit que le ciel va nous tomber sur la tête. Les giboulées drues que le vent envoie crépir les façades. Le fin crachin imperceptible, une brume qui se dépose comme un voile. Le tac-tac des arbres qui s'égouttent, les gouttes mitraillant les flaques, le concert du déluge sur un lac, la bruine soyeuse qui imprègne plus qu'elle ne mouille.

Il avait solidement fixé sa longueur de corde à son baudrier par un bon nœud. Il se revoyait, au collège puis au lycée, un brin de corde entre les mains, dissimulé sous la table, en train de faire et défaire des nœuds de plus en plus compliqués tandis que le professeur expliquait le New Deal, commentait les phrases obscures d'Apollinaire, résolvait une équation à trois inconnues, analysait la mutation de l'économie soviétique au tournant des années 90 ou encore démontrait une loi physique à grands

renforts d'expériences qui ravissaient la classe entière.

Les mousquetons chantaient à sa ceinture. Il se frotta les mains et attrapa une prise facile par trois doigts. Instantanément son corps se hissa. Il trouva une excroissance du rocher où poser le bout du pied gauche. Le droit cherchait déjà un graton un mètre plus haut.

Son corps était tendu vers le ciel, progressant avec facilité, les automatismes revenaient comme s'il avait grimpé la veille. Sa souplesse n'était pas encore idéale, mais il n'avait aucune hésitation dans ses gestes.

Il avisa une belle fissure qui partait en zigzag avant de fendre le dièdre telle une flèche montrant le ciel. En cet instant, il bénissait tous les petits exercices qu'il avait entrepris afin de remuscler ses doigts. Dès son réveil en encore allongé sur son lit d'hôpital, il avait effectué toutes sortes de tractions, pétri des balles, exécuté une foule d'exercices que même le kiné ne connaissait pas. C'étaient dorénavant de vraies pinces, articulés autour de poignets en caoutchouc et, même si ses bras manquaient encore de puissance, les sensations étaient délicieuses. Il se sentait chez lui sur ce rocher où les prises devenaient rares. L'art de lire une voie, l'intuition du meilleur passage, pas le plus facile mais toujours le plus beau. Grimper n'était pas une épreuve de force. Surtout pas une épreuve de force. Il fallait grimper autant avec sa tête qu'avec ses membres. Escalader était une danse. Sa partenaire une vieille dame de plus de cinquante millions d'années. Il était à la recherche du geste parfait et ne concevait pas une ascension sans son côté artistique. Il fallait de la beauté dans les mouvements, de l'élégance dans les contorsions, pas simplement s'efforcer d'atteindre le sommet. A la rigueur, cela était valable au temps des pionniers où la quête d'un sommet était leur unique motivation. Ils étaient des découvreurs, des inventeurs de pics. On baptisa la plupart d'entre eux du nom de leur vainqueur. Ensuite, on s'attacha à trouver la meilleure voie, la plus belle. Naquit le concept de directissime. On ne découvrait plus un sommet, mais une face. Dorénavant, tout avait été fait et refait, la moindre aiguille gravie par une foule d'hommes et de

femmes, toutes les voies utilisées. Le terme de « première » était obsolète. Il fallait inventer autre chose, y mettre du sens ou de la beauté. Grimper était devenu un art.

Plus il grimpait, plus il retrouvait de l'assurance, cette confiance en soi qui permet d'explorer ses propres limites. Il sourit intérieurement. Il était heureux. Encore une saison à suivre Louis et apprendre du vieux guide, puis ce serait l'examen l'an prochain. Il était confiant. Il savait que dans un an, il mènerait ses propres clients dans ce jardin qui était un peu le sien, leur ferait découvrir des merveilles et partager des instants de bonheur arrachés à la montagne, loin des soucis et du stress des plaines et des villes.

La fissure se terminait par un surplomb de débutant. Il s'arcbuta. Tout son corps se détendit comme un élastique qu'on relâche. Une seconde ses pieds pédalèrent dans le vide puis sa jambe droite trouva un rebord où prendre appui. Il souffla.

Il était assis maintenant sur une vire qui rendait la chaleur que le soleil lui avait communiqué, inondant le bon rocher pendant toute la matinée. En revanche, dans les recoins à l'ombre, la pierre était froide comme un pain de glace. Il avait posé un coinqueur dans une infime fissure et s'était assuré à l'aide d'une dégaine à laquelle il avait fixé un bout de corde. Il se laissa pendre quelques minutes, relâchant la pression qui tendait ses muscles depuis le début de son ascension. Le vide s'était creusé rapidement et il contemplait le chemin parcouru. Il était fier d'avoir récupéré aussi vite. Il avait pensé, dans un moment de doute, ne pas pouvoir revenir aussi vite à son niveau. Bien sûr, il avait encore des progrès à faire avant de redevenir celui qu'il avait été et qu'il serait pendant longtemps à n'en pas douter.

Il fit demi tour par une simple pichenette et se retrouva face à la paroi qui poursuivait sa verticalité sur trois ou quatre longueurs de corde avant de se déliter en plusieurs petits pics. Une petite dizaine de doigts pointés vers le ciel.

Il y avait tout l'espoir de sa jeunesse dans son regard. L'ambition des années à venir. Une belle carrière de grimpeur, de beaux moments en tant que guide, et pourquoi pas quelques exploits en ski extrême. Non, tout n'avait pas encore été fait. Et

puis, il y avait la manière. Cela comptait autant que gravir un sommet pour Anselme. Puisqu'il n'existait plus aucun sommet inviolé, pas un seul pic qui n'ait, un jour ou l'autre, été foulé par le pied d'un homme, il fallait jouer sur l'originalité de la voie à suivre, des enchainements inédits. Inventer une nouvelle façon de grimper.

Au plus profond de son âme, il savait qu'il allait réussir. Qu'il deviendrait une référence. On mentionnerait son nom avec respect et un brin d'admiration. Les connaisseurs hocheraient la tête d'un air entendu. Les anciens reconnaîtraient son talent malgré une modernité qui leur échapperait. Les jeunes en feraient leur modèle. Et le reste du monde, l'immense majorité qui n'entend rien à la montagne et pense avoir « fait » l'aiguille du midi en s'entassant telles des sardines dans une benne, ces badauds qui arpentent le balcon du Montenvers en débitant autant d'âneries qu'il est possible d'en sortir en si peu de temps, tous pourraient rêver en admirant les photos glacées de ses exploits dans Paris-Match ou quelques magazines de grimpe destinés au grand public.

Et l'amour?

A vrai dire, il n'y pensait pas vraiment. Ou mal. A vingt ans, l'amour se confondait avec le désir, le bonheur avec le plaisir. Ses petites amies n'étaient que des étoiles filantes dans sa vie. A vingt ans on ne connaît ni l'attachement ni la tendresse. Cela viendrait plus tard.

Cependant, il repensa à Mélissandre. Elle n'était pas comme ses aventures d'un mois, d'une semaine ou même d'une seule nuit. Il lui faudrait convoquer de nouveaux mots dans son vocabulaire amoureux. Si toutefois il la rencontrait à nouveau. Peu probable qu'elle soit de la vallée. Une touriste, sûrement. Qui ne tarderait pas à rentrer dans sa ville éloignée. Peut-être habitait-elle à l'étranger. Son accent, qu'Anselme ne parvenait pas à situer, plaidait pour une contrée lointaine.

Tout en ressassant ses pensées, il continuait de s'élever. Le soleil allait atteindre son apogée et se faisait plus brûlant sur le corps d'Anselme, collé qu'il était au gneiss cuivré qui donnait son nom au massif qui faisait face à la blancheur du Mont Blanc et

ses valets. Des perles de sueur se formaient sur son front. Il passa le dos de sa main et quelques mèches se collèrent à sa peau. Son cœur s'était accéléré. L'ascension devenait plus technique peu avant de sortir au sommet. Il s'assura pour la seconde fois. Il était tellement confiant qu'il regrettait presque d'avoir emporté cette corde qui le ralentissait. Bien sûr, ce n'était pas une course contre la montre. Aucun record à battre. Nul orage menaçant sa sécurité. Et rien sur le feu non plus, pensa-t-il avec une pointe d'humour.

Rien que le plaisir d'être là et de profiter des sommets, de sa bonne forme physique retrouvée. Retrouver un mental. Il avait tout son temps. Peut-être même tenterait-il quelques longueurs de l'autre côté. Il verrait.

A la grande dalle inclinée, lisse comme une paroi de verre, il préféra une étroite cheminée sur la droite. Elle donnait sur une cascade de rochers qui semblaient se tenir les uns aux autres comme une mêlée de rugby où les joueurs se tiendraient à la verticale.

Il fallait être plus un lézard qu'un chat pour venir à bout de cet enfoncement. Trop étroit pour s'y glisser entièrement, Anselme ne pouvait qu'y coincer un genou, un coude et progresser en disloquant au maximum ses abattis. S'il ne ressentait aucune douleur, il savait que le lendemain, voire le surlendemain, des courbatures viendraient l'assaillir en dépit de tous les étirements possibles ce soir.

Parvenu aux rochers imbriqués les uns aux autres, ce fut sa récompense, son dessert. Il passait parfois dessous, semblant émerger d'un gouffre pour ensuite surplomber le chaos, puis redescendre dans l'enchevêtrement et la minute suivante remonter à la surface. Un observateur perché sur la plus haute marche ou, mieux, un aigle planant dans le ciel turquoise, aurait contemplé un dauphin bondissant régulièrement de cette mer de rochers où les vagues n'étaient que des pics et la houle l'ensemble minéral qui semblait ramener le grimpeur toujours à la surface.

Il couronna son ascension en se hissant sur une petite aiguille où l'on ne pouvait tenir à deux. Il resta quelques minutes irréelles à

contempler les cimes tout autour de lui. Certaines étaient blanches des restes de l'hiver, d'autres déjà noircies par la fonte des neiges. Le Buet imposait sa masse indolente devant lui, tel un gros chat endormi. A l'est s'enchainaient les sommets Suisses à perte de vue. Dans son dos tout le massif du Mont Blanc resplendissait sous le soleil de Mai.

Il s'avança au bord du précipice, disposa sa corde pour effectuer un rappel. Il avait décidé de faire quelques voies versant Bérard. Il était encore tôt. Il avait déjà empoigné le fil de nylon et s'apprêtait à se lancer d'un premier bond dans le vide lorsque la vision de ce gouffre juste sous ses pieds le fit vaciller. Un instant il faillit lâcher la précieuse corde et, aussitôt, il s'y accrocha de toutes ses forces.

Il ne comprenait pas. Le monde s'était mis à tourner. Les vires, les pics, les parois, les dalles, les murailles dansaient une gigue infernale tout autour de lui. Le pierrier en contrebas, puis le vallon de Bérard semblaient le happer. Il était soudain attiré par ce vide qui était, encore ce matin, son allié, son ami.

Il se colla aux premiers rochers comme le premier débutant venu. Ses jambes tremblaient, ses genoux n'étaient que du coton, ses pieds ne le portaient plus. Il avait l'impression d'être vidé de toute substance, engourdi par une fièvre maligne. Son estomac le tirillait et il avait envie de vomir. Et toujours la tête qui lui tournait.

Il ne pouvait se résoudre à lâcher cette corde. Il fallait bien pourtant. Reprendre appui sur les rochers. Se calmer, se reposer. Reprendre confiance. Il subissait la loi de la peur à cet instant et rien ne pouvait l'apaiser. Il devait raisonner, déchiffrer ce qui lui arrivait et pourquoi. Reprendre le contrôle.

Ce n'était pourtant pas difficile à comprendre.

Toute la montée n'avait été qu'un jeu d'enfant. Il pensait que son accident n'avait eu d'autres conséquences que quelques semaines d'hôpital, une fracture vite consolidée et une rééducation rapide. Mais le mal était plus profond, enfoui sous cette confiance trop vite retrouvée. Son corps était opérationnel. Son mental au beau fixe. Ses capacités optimum. Toutefois son inconscient l'entendait d'une autre manière. Il n'avait pas oublié

le stress de la chute. La simple vision du vide renvoyait à des images plus troubles. Son cerveau revivait l'accident et commandait au reste du corps de se protéger. S'immobiliser. Se bloquer. Réflexe vital. Mais en cet instant, Anselme ne pouvait analyser tout cela. Il était collé au rocher, suant des gouttes de peur et d'appréhension. Comment était-ce possible? Lui, le futur guide, si à l'aise sur ces sommets épurés, dans ces aiguilles tranchantes, sur ces parois verticales. Ses jambes tremblaient. Il voulait les masser pour apaiser les spasmes mais ne pouvait se résoudre à lâcher une demi seconde la corde. Il était un homme à la mer, au bord de la noyade, qui s'accrochait à une hypothétique bouée.

Combien de temps resta-t-il ainsi, accroché à cette corde comme un enfant apeuré s'accroche aux jupes de sa mère? Cela lui sembla une éternité, en réalité quelques minutes seulement. Il est des minutes qui s'allongent indéfiniment tandis que d'autres heures se réduisent à un claquement de doigts.

Il trouva un nouvel appui entre deux rochers, s'y glissa. Le tremblement s'était apaisé mais ses jambes étaient maintenant dures comme du bois et en même temps aussi molles que du coton. Les pics aux alentours tournoyaient toujours et une nausée lui mettait l'estomac à l'envers. S'appuyant au rocher d'une main maladroite, il régurgita son casse-croute en de longues convulsions. Il avait l'impression dégoûtante de vouloir vomir son propre estomac, ses tripes. Son corps se tordait dans d'atroces postures, indignes d'un futur guide. Cette pensée traversa son esprit: il ne serait jamais guide.

Alors le doute s'installa.

Lui, habitué à braver les conditions météorologiques capricieuses, à lutter contre le vent, les bourrasques, la tempête. A prévenir l'orage, à combattre le froid mordant. Lui, confronté aux dangers de la montagne. Se méfier des fragiles ponts de neige qui dissimulaient d'immenses et béantes crevasses. Déjouer les risques d'avalanche. Utiliser toute sa technique pour passer sur des parois aussi lisses qu'un parquet. Capable d'accélérer, courir, pour éviter des conditions périlleuses.

Il essayait de lutter contre un mal intérieur, invisible et encore

inconnu, mais bien plus terrible que toutes les conditions extrêmes qu'il avait pu rencontrer. On peut toujours combattre face à ce qu'on voit. Cela devient difficile lorsque le mal est invisible, caché au fond de soi. Ceux qui luttent contre le cancer en savent quelque chose.

Il ne s'agissait pas de vertige. Tout à l'heure, perché sur ces aiguilles si fines, il n'avait ressenti aucun malaise. Son corps n'avait réagi qu'une fois la descente entamée. S'il avait rejeté les conditions de son accident de ses pensées, de sa mémoire, son corps, lui, n'oubliait pas. Il avait été meurtri dans sa chair et dans ses os. Il avait failli y passer. Quatre jours dans le noir complet. Son cerveau avait dû graver ces instants et réagissait maintenant comme un réflexe de survie. Il intimait à Anselme d'éviter les circonstances qui l'avaient amené à chuter. Son inconscient avait disposé un garde-fou pour le protéger de sa propre témérité. Chaque descente resterait dorénavant un tabou. Comment allait-il faire? Premièrement, comment redescendre aujourd'hui même? Il essayait de calmer ce corps qui ne lui obéissait plus. Il lui semblait que son cerveau n'en faisait qu'à sa tête. Que sa volonté n'avait plus aucune prise sur la machine. Il tenta de se rétablir. Gravier à nouveau quelques blocs. Alors il se rendit compte que l'escalade, même très facile, à peine quelques prises, lui redonnait confiance. La nausée s'estompait. Les tremblements avaient totalement disparu. Une certaine souplesse revenait dans ses muscles. Il se sentait mieux. Seulement, il ne pouvait pas monter indéfiniment. Comment redescendre de cette éminence?

A chaque nouvel essai, le monde tournait, son estomac lui tordait le ventre, sa gorge devenait pâteuse.

Il n'y avait qu'une solution.

Il resta parmi ces rochers tout l'après midi, essayant quelques prises, contemplant le panorama qui, d'heure en heure, de minute en minute, changeait. Le jeu d'ombres donnait au relief une nouvelle physionomie. Il attendit comme on patiente quand le mauvais temps s'installe, seulement aujourd'hui, l'ennemi n'était pas ces mauvaises conditions climatiques mais lui-même. Quelque chose, au fond de lui, qui se déclenchait à la moindre

vue d'un précipice.

Bientôt, les montagnes parurent gagner en hauteur, s'affiner. Les rayons du soleil déclinant les frappaient à l'oblique, presque à l'horizontale, affinant leur silhouette. Les sommets changeaient de couleur, les arêtes se purifiaient en devenant de belles lignes rejoignant les crêtes qui se découpaient nettement, signe que le beau temps n'allait pas s'installer. Dans les vallées, l'ombre gagnait du terrain comme on remplit un bassin. L'obscurité venait d'en bas. D'ici une heure, elle envahirait tout et Anselme comptait bien s'en servir.

Il imaginait que l'obscurité serait son alliée. Certes, il ne verrait pas ou mal ou il mettrait les pieds mais, justement, ne pas voir le gouffre pourrait lui redonner confiance. Puisque son inconscient le trompait, il allait tricher lui aussi.

Il se remémora les départs au milieu de la nuit glacée. Le crissement des crampons sur la neige durcie. La vapeur qui s'échappait des bouches dans la nuit noire. Les corps encore raidi d'un mauvais sommeil. Et il devrait vivre sans ça dorénavant. Cette ambiance propre à la haute montagne, ces sensations qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, cette impression d'évoluer bien au-dessus de la médiocrité, d'être une sorte d' élu.

Toute l'après midi, il avait ressassé ces idées noires. Trop penser pour un alpiniste est une source de risques supplémentaires. Cogiter sur ses capacités, hésiter entre deux ou plusieurs itinéraires, commencer à douter, tout cela empêchait la prise de décision rapide. L'introspection était le mal absolu. Le cerveau se mettait à tourner en rond, à vide, et n'était plus capable de faire face au danger, de réagir sagement. La sécurité, en haute montagne, passait par un profil de roc. Il avait rencontré nombre de guides pas très futés, certains n'ayant d'autres centres d'intérêts et de conversation que la montagne et l'escalade, d'autres comme taillés dans un seul bloc de granit, sûrs d'eux-mêmes à la limite de la bêtise, tous ne se posant jamais de questions. Cela était particulièrement juste en ce qui concernait les skieurs. Leur corps était entraîné pour dévaler des pentes, leur esprit vide de tout ce qui était étranger à leur monde. La

plupart n'avaient jamais de pépins. Ils étaient devenus des machines. Machines à grimper ou machines à glisser. Lui ne voulait pas devenir comme eux. Mais de là à ne plus pouvoir aller en montagne.

Au fil des heures à tourner en rond, davantage dans sa tête qu'au milieu de ces rochers, il relativisait. Ne pas se laisser submerger par cette fatalité, cette résignation qui broyait un homme mieux qu'une chute de séracs. Un guide n'abandonnait pas. Cent fois, il remettrait son ouvrage sur la table. Il n'abdiquerait pas. Il irait consulter les meilleurs spécialistes. Il ne lâcherait rien. Un reportage entrevu quelques mois plus tôt lui revint en mémoire.

Un homme avait réussi la traversée de la Manche à la nage. Un homme sans jambes. Un homme sans bras. Juste un homme avec toute sa volonté et quelques prothèses. Il pensa à tous ces handicapés d'un ou plusieurs membres mais dont la détermination ne souffrait d'aucune amputation. Il lutterait jusqu'au bout de ses forces, avec toute son énergie, opiniâtre jusqu'à guérir totalement. C'était toute sa vie. Autant mourir là, tout de suite alors. Et s'il n'y parvenait pas, il trouverait à s'occuper en montagne. Ne surtout pas renoncer. Ca aurait été reconnaître que le mal était plus fort que lui.

Il avait donc conclu que la solution était d'attendre la nuit. L'obscurité effacerait l'impression de vide. Du moins il l'espérait. Il n'avait pas pensé à emporter une frontale pour une course qui devait le ramener dans la vallée au milieu de l'après-midi, ni au téléphone portable. Ou plutôt si, il y avait pensé et avait laissé ce nouveau moyen de contact, une balise de détresse moderne, sur la table de son appartement.

Descendre toute la montagne à la lueur des étoiles, cela tenait de l'exploit, du moins dans l'état de fragilité que son nouvel handicap lui conférait. Mais en utilisant un faisceau lumineux, cela revenait à éclairer le vide. Mieux valait avancer dans le noir.

L'air avait fraîchi nettement, bien avant la disparition du soleil. Il se frotta les mains légèrement engourdis par l'inaction et se lança dans la descente.

Il n'utilisait pas systématiquement la corde, mais effectua deux

ou trois rappels. Parfaits. Il tombait dans un puits d'ébène. Son corps se réchauffa sous l'effort. Il retrouvait ses automatismes. La progression n'était quand même pas une partie de plaisir. Il devait se méfier de mille pièges, l'obscurité révélant de nouvelles proportions. Il avançait lentement, s'assurant plutôt deux fois qu'une, utilisant ses mains comme un aveugle se sert de sa canne. Il en aurait bientôt fini avec les rochers et retrouverait des pentes plongées dans les ténèbres mais moins traîtres. S'il réussissait, il pourrait toujours se dire qu'il était capable de rejoindre la vallée les yeux bandés.

Non, pas les yeux bandés. Car, ayant vécu la tombée de la nuit sans autre artifice lumineux, il s'était adapté à la noirceur d'une soirée sans lune. S'il ne voyait pas les détails, il distinguait les formes rocheuses. Cela gommait le danger hypothétique mais permettait de pouvoir tout de même s'orienter.

Il se sentait de mieux en mieux. S'il avait gardé quelque nourriture, il aurait volontiers mangé. Son estomac le tirait encore, mais sous l'emprise de la faim et non plus sous le dictat de la peur. Ses jambes retrouvaient progressivement leur aplomb, la sensation cotonneuse disparaissait peu à peu.

Avancer dans le noir presque total n'était pas aisé. Il devinait les prises plus qu'il ne les voyait. Il sentait vraiment le rocher. Il n'avait plus que cela pour le guider. Ses pieds et ses mains, tout son corps qui avançait dans l'obscurité. Tous ses repaires étaient faussés. Privé de la vue, il devait se fier à son instinct. Toutefois, si cette noirceur entravait ses gestes, elle libérait son esprit.

Il eut quelques frayeurs. Sentit le gouffre le happer. Plusieurs fois, il dû s'y reprendre avant de se poser ses pieds. C'était un nourrisson qui faisait ses premiers pas hors du berceau, à quatre pattes. Cependant, même à quatre pattes, un peu gauche, on avance.

S'il n'avait pas l'aisance habituelle, cela suffisait amplement à descendre en toute sécurité. Il trébucha quelquefois. Se cogna à la pierre qui redevenait glacée. Faillit coincer deux fois sa corde. Mais une nouvelle sérénité l'envahissait au fur et à mesure qu'il perdait de l'altitude. Il reprenait confiance dans l'obscurité qui était son guide. On avait gommé le vide autour de lui et bien

qu'il sache parfaitement que le gouffre était tout autour de lui, il n'y prêtait plus aucune attention, tout comme il n'y faisait aucun cas quand il évoluait sur les pics et sommets avant l'accident.

Parvenu au pied de la falaise, il sut s'orienter convenablement pour retrouver la crête dominant les pistes de ski de la Flégère. Il connaissait parfaitement ce monde minéral, savait s'y orienter les yeux fermés.

Il tâtonna, il trébucha, il dû faire plusieurs fois demi tour, s'étant écarté du sentier. Mais il continuait de descendre. Des bruits inconnus, amplifiés par cette nuit noire, lui parvenaient, l'effrayant une seconde avant de se rendre compte qu'un chamois devait traverser à cinq mètres devant lui, qu'un hibou faisait froisser ses ailes, qu'une chute de pierre dévalait dans le torrent ou qu'un lointain sérac s'écrasait dans le silence de la montagne.

Une nuée d'étoiles tombées du ciel tout au fond de la vallée lui apprit qu'il descendait sur Chamonix et ses lumières de ville. Il allait retrouver la civilisation des hommes comme un berceau, un refuge. Il se retourna, fit face à cette montagne invisible dans son dos qui avait failli l'engloutir, tel un ogre affamé. Il se demanda où était son refuge, finalement. En bas, parmi la frénésie des hommes ou bien sur ces sommets inhospitaliers mais si beaux, si purs.

4 - Renaissance.

- On n'a qu'à la mettre là, en travers.

Les deux garçons soufflaient sous l'effort. Ils tenaient chacun un bout de cette large pierre aplatie qui devait faire dans les quatre vingt dix kilos, sûrement pas loin du quintal. Ils l'avaient posée délicatement, en travers du sentier. Trois autres groupes s'activaient en contrebas, maniant pelles et pioches, délogeant les cailloux en saillie, aplanissant certaines portions, creusant des rigoles pour s'écoulement des eaux d'orage, parfois même mettant en place deux ou trois marches rudimentaires. La large pierre ferait un excellent palier. Jean Loup dirigeait le groupe.

Il était fier de son projet pour cet été. Il avait réussi le plus dur. Convaincre le Conseil Général, passer au travers des méandres administratifs et ses formulaires à remplir en trois exemplaires, les demandes d'autorisation, contracter les diverses assurances, bref tout un fatras de dossiers, de tampons et de signatures. Organiser une expédition dans l'Himalaya ne lui aurait causé pas tant de soucis. Mais c'était fait. Depuis début Juillet, il encadrait ces onze jeunes dans un endroit formidable. Ca valait bien tous les campings du monde. Ce soir, ils bivouaqueraient aux chalets de Blaitière, la vallée de Chamonix à leurs pieds.

Pourtant ça n'avait pas été simple au début. Des frictions entre les jeunes avaient éclaté, largement prévisibles. Ils étaient comme à fleur de peau, si fragiles psychiquement qu'ils devaient se construire une carapace faite d'agressivité, de grossièretés et d'une violence qui masquait leur manque de confiance en eux. Une incapacité à se confronter au réel. Ne pas remarquer la beauté exceptionnelle des lieux. Cette lassitude de la vie et de ses splendeurs. Mais il avait tenu tête. C'était un sacré bon éducateur, naturellement doué avec ces ados qui

venaient de quartiers défavorisés, en pleine banlieue pourrie. Ils n'arrivaient pas du neuf trois ou de Créteil, mais simplement des immeubles dégradés qui s'étalent autour de Mulhouse. Taux de chômage chez les moins de vingt cinq ans dans le quartier: quatre vingt pour cent. Qu'on ne lui parle pas de la dynamique Alsacienne. Dynamiques pourtant, ils l'étaient ces gamins. Toujours en tête pour les conneries. Jean Loup était comme un grand frère qu'ils respectaient. Ils les connaissait bien pour travailler avec eux là-bas, au pied des montagnes Vosgiennes. Pourtant les deux premières semaines ici avaient été rudes. Jean Loup était inflexible. Pas d'alcool, être poli et ne pas avoir peur de mouiller la chemise. Ce n'était guère qu'une expression, puisqu'ils étaient tous sans exception torse-nu en train de s'affairer sur ce sentier.

L'idée était d'encadrer un petit groupe de jeunes en situation délicate, du moins c'est ce qui était mentionné sur les divers formulaires. En réalité il devait s'occuper d'une bande de futurs délinquants pendant six semaines. Leur inculquer d'autres valeurs, les embrigader dans un projet utile, souder le collectif et surtout, leur faire admirer un coin splendide. Il avait fallu deux bonnes semaines pour que « ça prenne ».

Les jeunes avaient peu à peu quitté leurs réflexes de petites frappes de quartier, de glandeur au café du coin, parfois de dealer à la petite semaine. Ils s'étaient désintoxiqués des jeux vidéos, des Bmw et des motos volées. Le rapport de force n'était plus le même. Il faut dire que les journées étaient copieuses.

Remettre en état et consolider le sentier qui, du Montenvers ralliait le Plan de l'Aiguille. Un balcon superbe sur la vallée. Dès le premier jour, les ados se plaignaient d'ampoules, de mal de dos, ne sentaient plus leurs pieds, avaient les mains écorchées.

« Le métier qui rentre » avait simplement noté Jean Loup.

Robert Bionnay, enfant du pays, bûcheron, charpentier, tailleur de pierres à l'occasion, et employé municipal proche de la retraite suivait l'équipe. Il était leur conseiller technique en quelque sorte. Les premiers jours, des frictions étaient apparues entre l'ancien et cette bande de gamins qui ne connaissaient rien

à la montagne. Après un bon mois passés ensemble, ils l'écoutaient raconter sa vallée à la veillée. Jean loup écoutait lui aussi, avec un léger sourire sur le visage. Il avait gagné la bataille.

Après deux semaines difficiles, où il fallait sans cesse recadrer le groupe, on avait traversé une paire de jours où la troupe s'était résignée à son triste sort, ne remarquant toujours pas le spectacle et n'étant réceptifs à rien. Après avoir gesticulé n'importe comment, ils s'étaient calmés, apathiques. Ce n'était guère mieux. Jean Loup préférait, et de loin, une agitation rebelle à un renoncement, une indifférence qui ne permettait rien de constructif. Pour éduquer un étalon, il fallait que celui-ci ait de la vigueur, pas qu'il dorme toute la journée.

Puis, au début de la quatrième semaine, Jean Loup avait noté un changement dans l'attitude des jeunes. Ils prenaient part à ce qu'ils faisaient, alors que jusque là il fallait sans arrêt les pousser, les motiver. Certains avaient posé des questions. Pourquoi mettre telle pierre à tel endroit? A quoi ça servait de faire ci, de faire ça. Quel était le nom de ce pic? Comment s'appelait le village là-bas, assombri déjà par la fin du jour.

Jean Loup savait alors que c'était gagné.

Il rentrerait à Mulhouse avec onze gars métamorphosés qui, il l'espérait, allaient faire tache d'huile autour d'eux. Ils raconteraient la beauté des vallées et la magnificence des sommets. Du travail dur, ils tairaient sûrement les ampoules et les courbatures pour n'en retenir que la fierté d'avoir œuvré pour la communauté, d'avoir réalisé du bel ouvrage de leurs mains. Eux qu'on montrait du doigt dans les journaux et aux actualités télévisées. Eux qu'on rejetait tout en en ayant peur. Ils paraderaient avec des mots nouveaux, une envie d'y revenir. Et surtout, ils se sentiraient utiles, pouvant désormais proposer quelque chose à la société, sachant se tourner vers les autres en étant riche d'un savoir-faire et ne plus se refermer sur soi avec toute cette violence comme paravent.

Robert commençait lui aussi à apprécier cette bande de trous du cul comme il les appelait maintenant affectueusement. Les gamins riaient au qualificatif. Ils avaient certainement tous

oublié la réaction de Kader la première fois que l'ancien l'avait traité ainsi. Le jeune avait brandi un couteau juste sous le menton du spécialiste de la voirie. Jean Loup était rapidement intervenu, désamorçant une situation qui ne demandait qu'à s'envenimer, les jeunes formant un cercle autour des deux protagonistes, attendant, espérant de l'action.

Ce boulot de flicard épuisait Jean Loup. Il n'était pas venu ici pour ça, mais il savait qu'il fallait en passer par là.

L'été passé, il avait demandé à partir en mer avec un groupe similaire. Il n'avait pas pu, pas su, convaincre les autorités. Trop de dangers. Il s'était donc rabattu sur une ferme au pays Basque. Les collines rappelaient les ballons Vosgiens. Mais il lui avait fallu se battre constamment, entre le groupe pas facile et les habitants du petit village à proximité de l'immense ferme. La méfiance des uns attisait l'hostilité des autres et inversement. Au moins cette année, ils seraient seuls pendant six semaines, à deux mille mètres d'altitude. Ils ne croiseraient que des promeneurs de toutes conditions. Des familles en tong, des retraités à peine essoufflés, une troupe de scouts, des coureurs moulés de combinaisons en lycra, trois jeunes filles scandinaves qui leur avait valu une explosion de sifflements admiratifs, un berger rameutant ses ouailles et là, un jeune homme avec une corde posée sur son sac et une rangée de mousquetons à la ceinture.

Anselme salua le groupe qui piochait au bord du sentier.

Il entendit les remarques de ces jeunes de banlieue entrecoupées de bruits de pelles et de râpeaux. Quelques mots s'échappaient du murmure général pour parvenir jusqu'à ses oreilles. Equipement, ascension, aiguilles, escalade, alpiniste, guide...

Guide. Ce simple mot qui signifiait tant pour lui.

Après sa déconvenue de Mai dernier, il était retourné voir Louis Ravel, lui expliquant en peu de mots, lui demandant de trouver un autre porteur pour la saison. Le vieux guide écoutait ses désillusions avec beaucoup d'attention et un matelas de tact. Il savait qu'on touchait là à une corde sensible. Combien de collègues avait-il vu sombrer dans la plus totale déchéance après un accident qui les réduisait à de simples péquenots incapables

de ne jamais plus tutoyer les sommets? Ils erraient sans but dans la vallée, trouvaient refuge le plus souvent dans la boisson. Ravanel savait qu'Anselme était sur la corde raide. Il choisit ses mots. Sans faire preuve d'un optimisme démesuré, il l'encouragea à ne pas baisser les bras et surtout pas les jambes. Il devait continuer d'aller en montagne, tenter de petites ascensions, se rééduquer à la verticalité. Cela prendrait du temps, peut-être n'arriverait-il jamais à redevenir l'Anselme qu'il connaissait, un véritable chamois sur les rochers. Mais il ne devait pas s'avouer vaincu si facilement.

- Un vrai guide doit perpétuellement savoir faire face, cette épreuve est une belle leçon, tu dois te battre et toujours rester debout.

Il constata que le jeune homme avait toujours un moral d'acier. Qu'il allait tout faire pour vaincre cette appréhension soudaine et si, par malchance, il n'y arrivait pas, il aurait la force de se lancer dans d'autres projets.

Il n'y a pas que la montagne dans la vie, avait dit Louis. Mais chacun d'eux savait que c'était un pieu mensonge.

Les semaines s'étaient succédées, puis les mois. On était presque à la fin de la saison et Anselme, malgré tous ses efforts, n'avait en rien progressé. Il lui semblait même que le mal du vide s'intensifiait.

Marcher en montagne ne lui posait aucun souci. Gravier les parois les plus abruptes était encore un jeu d'enfant. Mais il suffisait de devoir plonger dans un trou, un gouffre, un précipice et tout vacillait. Sa tête tournait, sa vision devenait floue, ses jambes étaient du coton, son estomac se renversait, il avait le souffle court et son cœur s'emballait. Une vraie chochette. Plusieurs fois il tapa de rage le rocher de son poing. Pourquoi la montagne lui faisait-elle ça? Pourquoi tout lui reprendre après lui avoir tant promis? Quelle faute avait-il fait?

Sa guérison avait été si rapide, il ne conservait aucune séquelle visible. Seulement le pire des maux pour un alpiniste. Il aurait cent fois préféré perdre des orteils, voire un bras.

Il était allé dans le grand hôpital de Genève. Il s'y était senti mal

à l'aise. Pendant deux jours, on lui avait fait passer toutes sortes d'examen. On l'avait cadenassé dans un tunnel avec obligation de ne pas bouger pour procéder à un scanner de son cerveau. On avait examiné pendant des heures ses oreilles. On l'avait introduit dans une centrifugeuse. Il avait passé trois quart d'heure la tête en bas.

Aucun des scientifiques n'avait trouvé quoi que ce soit. Tout semblait fonctionner à merveille.

Quand le corps médical s'avoue impuissant, il a cette réflexion passe partout: c'est sûrement psychologique. On l'avait alors dirigé vers un spécialiste qui, lui, ne portait pas de traditionnelle blouse blanche ou bleu ciel mais un polo à col roulé comme Anselme avait pu en voir sur de vieilles photos des années soixante-dix. Il l'avait reçu en consultation. Tout tranchait avec l'univers hospitalier. D'abord l'apparence du docteur, la décoration de son cabinet, plus proche d'un bureau de romancier avec une bibliothèque remplie d'ouvrages soignés, des rideaux pendus masquant le peu de clarté du dehors et des tentures, des tableaux, des bibelots posés sur des guéridons. Une pièce à la Agatha Christie pensa Anselme. Mais surtout, c'était le regard perçant et profond du professeur qui intriguait. On ne pouvait détacher son attention de ces yeux là. Le médecin avait tenté une séance d'hypnose sur Anselme. Cela n'avait rien donné. Le jeune homme était bien réceptif à cette thérapie, mais le spécialiste n'arrivait pas à cerner le blocage. Il tournait autour comme une bille autour d'un trou dans lequel elle ne voulait pas tomber. Au bout de quatre séances, Anselme en avait eu marre. L'homme au sous-pull marron lui avait certifié qu'il finirait bien par trouver la faille, mais l'ex-futur guide préférait arpenter ses sentiers suspendus que de se laisser manipuler le lobe frontal gauche par un diplômé en médecine neurologique, spécialiste de l'hypnose thérapeutique.

Il était donc remonté dans sa vallée sans en savoir davantage, juste persuadé qu'il devrait vivre le restant de ses jours avec cet handicap. Insurmontable.

Il était retourné en altitude. Avait multiplié les sorties de simple randonnée. Mais au fil des semaines, l'impossibilité d'aller là où

il voulait le rendait taciturne. Il commençait à s'ennuyer en montagne. Et ce n'est jamais bon.

Aujourd'hui était sa dernière tentative. On était presque fin Août. Les premières neiges ne tarderaient pas à recouvrir les rochers vers deux mille cinq cent mètres. Une nouvelle saison hivernale allait débiter. Il pensait au ski. Bien sûr, il avait testé ça aussi.

Fin Juin, il avait pris la première benne de l'Aiguille. Il avait plaisanté avec le technicien au départ de la gare qu'il connaissait bien, puis il avait salué toutes ses connaissances à quatre mille mètres. Tous avaient été surpris de le voir là avec une paire de skis au dos.

« Alors, tu ne peux plus t'en passer de tes planches, hein? »

Il avait chaussé ses Atomic au col du Midi. Tout allait bien sur le plan et dans les pentes faibles. Mais lorsqu'il avait voulu entreprendre un petit mur, les symptômes étaient revenus dare-dare. Impossible de dévaler une simple piste noire. Alors, adieu les couloirs.

Il pensa à son avenir.

Tous ignoraient la réalité. Il avait gardé tout ça pour lui, ne s'était confié qu'à Ravanel. Les autres n'auraient pas compris, peut-être même se détourneraient-ils de lui à l'image de quelques vagues connaissances qui, ne le voyant pas reprendre son activité de porteur cet été, ne le saluaient plus que de loin. La haute montagne est un univers très fermé, une grande famille apparemment soudée mais qui vous exclue automatiquement lorsque vous n'êtes plus capable de suivre le mouvement. On se fait un signe de la main, parfois on échange un bonjour, un « comment ça va » de politesse, mais déjà on ne fait plus partie du clan. On est éjecté. Trop vieux, malade, diminué ou ayant choisi d'autres voies que celles qui nécessitent une corde et un piolet.

Il avait senti cette distance depuis le printemps dernier. On devait surement commencer à parler. Il profiterait de l'automne pour dévoiler la vérité à tous. Il pensait déjà à sa reconversion obligée.

Depuis tout petit, il aimait les pierres. A huit ans, il voulait

devenir chasseur de cristaux après avoir visité la galerie qui exposait ces merveilles minérales.

Il reprendrait ses études. Deviendrait géologue. Ou bien tailleur de pierre. Après tout, il n'était pas manchot de ses dix doigts.

Il pensait à tout ça, à son avenir en somme, en dépassant un homme à la cinquantaine grisonnante qui disposait des pierres sur le sentier. Le groupe de jeunes qui s'affairait de part et d'autre du sentier était visiblement encadré par un éducateur de rue et un spécialiste de la réfection des chemins. Il semblait l'avoir déjà rencontré. L'homme lui fit un signe de la tête en touchant son béret de deux doigts. Ce simple geste voulait dire tant de choses. Ce n'était pas un simple bonjour comme il pourrait l'adresser aux touristes qui déambulaient sur ce sentier facile. Les familles montaient par le train à crémaillère du Montenvers, n'avaient que trois cent mètres de dénivelé à grimper pour retrouver ce fabuleux balcon nord qui offrait une belle vue sur la vallée de Chamonix avant de redescendre lentement sur la ville.

Ce n'était pas un simple bonjour, mais une sorte de révérence, un salut mâtiné de respect pour ceux qui grimpent, qui vont en montagne là où l'homme ordinaire ne pose que le regard, qui prennent des risques uniquement pour le plaisir d'être au-dessus de la mêlée, qui ont dans leur regard une myriade d'étoiles qui embellit les sommets à leurs yeux, ceux qui sont les princes de l'altitude.

Alors soudain, Anselme eut honte. Son matériel, sa dégaine, son allure, son pas, tout en lui le désignait comme un champion des cimes qu'il n'était plus, qu'il ne serait plus jamais. Il eut envie de crier à l'homme qui le saluait de cette manière qu'il y avait méprise. Qu'il n'était plus rien. En tout cas plus un alpiniste. A peine un homme.

Depuis quelque temps, il broyait du noir le soir venu. Il avait fréquenté un temps les cafés du centre ville. Mais il connaissait trop de monde. Les discussions roulaient toujours sur les mêmes sujets. La haute montagne. Les courses. Les exploits. Il se sentait déjà exclu d'un monde qui aurait pu l'accueillir comme un des siens. En fait, il s'excluait lui-même. Les plaisanteries,

les récits de course, les anecdotes étaient autant de pics qui lui traversaient le cœur.

Alors, il ne sortait plus le soir.

Il tournait en rond dans son appartement. Ressassant sans cesse son mal.

Il alla se dégourdir l'esprit en forêt, rêvasser sur les bords de petits lacs ou s'allonger dans les prés fraîchement fauchés. Il rentrait après minuit.

Le premier rêve était survenu début Juillet. Il s'était réveillé en sursaut au beau milieu de la nuit faiblement éclairée d'un demi clair de lune.

Il était alité dans un hôpital ultra moderne. Une poignée de fils le reliait à des machines qui émettaient des bips réguliers, une perfusion égrenait son goutte à goutte comme passent les secondes dans un cimetière. Il était parfaitement conscient de tout ce qui se passait dans cette chambre bien trop blanche. Pourtant le personnel semblait lui parler avec insistance, comme on parle à un débile ou à quelqu'un qui ne peut vous comprendre, vous entendre. Comme à une personne dans le coma. Les infirmières étaient attentionnées mais distantes. Les aides-soignantes le bichonnaient tout en gardant une réserve. Les visiteurs du lit voisin (il n'était pas dans une chambre unique) le regardaient avec insistance et une pointe de pitié. Il aurait voulu crier, se lever et s'enfuir de ce monde aseptisé, mais une force le retenait cloué à son lit. Plus qu'une force, un poids. Il lui semblait peser des tonnes. Il avait essayé de lever un bras, une jambe, de remuer simplement le petit doigt. Impossible. Rien ne réagissait, pourtant il était parfaitement conscient de tout ce qui l'entourait. Était-il totalement paralysé? Cette sensation de prison était cruelle. Il croyait devenir fou. Il essayait de gigoter, sans succès. Il forçait de toutes ses forces sur ses muscles inertes, ne réussissant qu'à plonger davantage dans le marasme qui l'enveloppait. Cent fois, il essaya de bouger, ne serait-ce qu'un cil. Il inspira alors intensément et...

Il avait pratiquement bondi en se relevant. Il était dans son lit, dans son appartement. Le vasistas laissait voir le quartier de lune.

C'était un cauchemar.

Depuis, il avait recommencé une demi douzaine de fois le même rêve, à quelques variantes près (le voisin de lit n'était pas le même, le matériel différait, les infirmières n'avaient pas la même voix).

Il quitta le sentier. Vira à gauche vers les aiguilles qui étincelaient dans le ciel pur. Il traversa un pierrier avec une aisance toute féline. Il prit position sur les premiers rochers faciles. Il savait que tout irait parfaitement à la montée. Il avait choisi une arête qui lui permettrait de redescendre sans avoir trop de vide autour de lui. Très vite il longea le petit glacier des Nantillons. En cette fin de saison, il était recouvert d'une poussière noirâtre et d'une nuée de cailloux échappés des parois alentour par le dégel. Le Grépon se dressait bien au-dessus de sa tête, fier et majestueux. Plus à droite, Blaitière masquait le reste des aiguilles qui semblaient vouloir mordre le ciel. Il ferma les yeux et récita la litanie des pics qui s'enchaînaient jusqu'à l'aiguille du Midi. L'M, les petits puis les grands Charmoz, la République en arrière plan, le célèbre Grépon, Blaitière, l'aiguille des Ciseaux, celle du Fou, la pointe Lépiney, la dent du Caïman, celle du Crocodile jusqu'à l'aiguille du Plan. Ensuite, le rocher laissait place à la glace et la neige pour atteindre l'aiguille du Midi bien connue des touristes du monde entier. Il n'était bien entendu plus question d'effectuer la traversée intégrale des aiguilles. Un vieux souvenir de ses dix-sept ans.

Ses potes lui avaient réservé une belle surprise pour son anniversaire. La veille, ils étaient tous montés au Montenvers en procession. Une quinzaine de jeunes gens chantant et sifflant sur le chemin des Mottets. C'était encore le début de la saison, la neige était bien présente, dès deux mille. Ils avaient bivouaqué au niveau du Signal Forbes. Anselme ne savait pas de quoi il allait retourner. Il se doutait simplement que ce serait une belle course, prévue pour son anniversaire, le lendemain. Au petit matin, encore un peu vaporeux des excès de la veille (ils avaient bien fêté ça, les sacs à dos étant bondés de diverses bouteilles),

il avait suivi deux de ses camarades. Antoine et Justin. De très bons rochassiers. Le premier avait son âge et, fou de montagne, grimpait tous les étés. Il avait lâché les études après la troisième et apprenait le métier de menuisier avec son oncle. Le second allait sur ses vingt cinq ans. C'était le plus vieux de la bande et on le surnommait affectueusement l'ancêtre. Il avait un beau palmarès. Très à l'aise sur le tranchant du rocher mais surtout redoutable sur la glace. Il fallait voir comment il faisait mordre les pointes de ses crampons sur les différents glaciers. Un petit prodige. Il avait réussi l'examen de guide deux saisons plus tôt. Cette année, une bonne demi douzaine de clients satisfaits de lui l'an passé l'avaient déjà réservé pour de belles courses dans le massif mais aussi en Oisans et dans les Alpes Suisses. Sous des dehors décontractés, il vérifiait constamment la sécurité des personnes dont il avait la charge. Une vraie mère poule qui n'en donnait absolument pas l'air. Les jeunes aimaient son air détaché, son humour et son sourire constant. Cependant, il était à l'affût du moindre signe de fatigue de ses clients, donnait souvent un regard sur le ciel, prévenant la dégradation à peine annoncée. Avec Justin, évoluer en haute montagne devenait un peu d'enfant.

La petite troupe fit une haie d'honneur au son de « joyeux anniversaire », puis les trois garçons se retrouvèrent seuls, silencieux. L'aube éclaircissait l'orient, à leur gauche, découpant les arêtes des Drus et de la Verte comme autant de loyales sentinelles qui veillaient sur eux. La Mer de Glace, en contrebas, était encore plongée dans un noir d'encre, cela leur épargnerait la vision lunaire de ce glacier plat jonché de cailloux qu'Anselme aimait rebaptiser la Mer de Pierres.

Ils remontaient l'arête facile et Anselme perçu que le but affiché serait les Grands Charmoz. On ne lui avait rien dit sur cette journée. La surprise devait être totale. Quand il avait compris que ses amis lui avaient offert une course en montagne, il avait voulu savoir laquelle et où. Personne n'avait laissé s'évaporer le moindre indice. Depuis la veille il sentait que ça se situerait dans les Aiguilles. Mais laquelle? Dans quel sens? Quelles voies? Quel serait le chemin du retour?

Effectivement, en moins de deux heures, le trio avait atteint les Charmoz. Le soleil illuminait timidement les pointes leur donnant l'aspect de lances qu'un bataillon tendrait vers le ciel dans une redoutable danse guerrière. Anselme fouilla son sac à la recherche de quelque chose à grignoter. A peine avait-il enfourné une pâte d'amandes que Justin avait annoncé:

- Allez! Y'a encore du boulot les gars!

Anselme ne saisissait pas. Antoine rigolait dans sa jeune barbe. Ils avaient enchainé toutes les aiguilles comme on égrène un chapelet. Le plus beau de tous. Le soleil accompagnait leur progression vers l'ouest. Anselme n'en revenait pas. Le jour de ses dix-sept ans, il allait enchaîner tous les sommets des aiguilles.

Un fou-rire l'avait pris alors qu'ils atteignaient l'Aiguille du Plan peu avant midi.

- Merci, mille fois merci les gars.

- Attends pour dire merci. C'est pas fini.

Effectivement, ce n'était pas fini. C'est presque en courant qu'ils avaient rejoint le Col du Midi, laissant la gare du téléphérique à main droite. Anselme ne comprenait plus. Il pensait que la messe était dite et qu'ils allaient doucement redescendre à Chamonix. C'était déjà une sacrée course que la traversée des aiguilles. Quoi d'autre? Antoine l'avait chambré.

- Attends Justin, je crois que Monsieur est déjà fatigué. Il veut redescendre.

Anselme avait protesté. Il était simplement surpris.

Ses deux amis avaient ouvert leurs sacs à leur tour. Un festin les attendait. Foie gras, saumon fumé, toasts, le tout arrosé d'une bouteille de champagne.

- On aurait bien emmené des huitres, mais Justin a jugé que c'était trop lourd .

Les trois amis riaient de bon cœur.

Ils repartirent au pas de course, enchainèrent les trois Monts, Mont Blanc du Tacul, Mont Maudit et le toit de l'Europe sans problèmes. La neige, idéalement gelée, tenait bien, leurs crampons mordaient dans un joli bruit de glace pillée. A certains endroits abrités du vent, ils enfonçaient dans la poudreuse

jusqu'au genou. Malgré cela, ils étaient en vue du sommet avant dix-huit heures.

- Je crois qu'on est bons pour un bivouac à Vallot, non?

Anselme n'était pas inquiet. Ce n'était pas la première fois qu'il passait la nuit à plus de quatre mille. Il aimait ça, à vrai dire. L'espérait d'une certaine manière. Les autres continuaient à se moquer.

- Quoi? J'ai dit une connerie?

- Ne sois pas si impatient, tu verras.

Même s'ils avançaient d'un pas allègre, ils n'oubiaient pas, spécialement Anselme, de contempler le paysage. Depuis le matin, c'était carrément fabuleux. La météo était de la partie en cette mi-mai. Quelques nuages inoffensifs pointaient à l'horizon. Rien de méchant. La nuit allait être belle. Peut-être un peu plus fraîche qu'à deux mille, mais bon, on est montagnard ou on ne l'est pas.

Ils allaient atteindre les 4810 mètres lorsque trois silhouettes se levèrent d'un seul coup devant eux. Ils s'étaient cachés, aplatis sous le sommet.

Anselme n'en revenait pas. La troupe était redescendue à Chamonix ce matin en plaisantant sur le bon coup qu'ils avaient prévu. Trois d'entre eux étaient remontés par Saint Gervais, à l'autre bout du massif. Ils avaient embarqué juste avant dix heures du matin à bord du Tramway du Mont Blanc qui les avait emmené au Nid d'Aigle, à 2300 mètres. Là, ils n'avaient pas perdu de temps. En moins de cinq heures, ils avaient atteint le refuge du Goûter en pestant contre l'enneigement qui les avait freinés dans leur ascension. Ensuite, ce fut un sprint à plus de 4000 mètres. Moins de deux heures avaient suffi pour atteindre le Mont Blanc.

Anselme avait bien remarqué qu'Antoine vérifiait régulièrement son téléphone portable. La deuxième équipe le tenait au courant de leur progression.

- On envoyait des textos sur le portable d'Antoine, avec Justin cela aurait éveillé tes soupçons.

En effet, Antoine était réputé pour ne jamais se séparer de son cellulaire. Tous rirent de bon cœur.

- Ca va faire un bon bivouac de folie.
- Qui t'a parlé de bivouac?
- On n'a pas apporté le gâteau de toute manière.
- Et il ne reste plus de champagne.

Anselme écarquilla les yeux lorsque ses amis brandirent six paires de skis. La prouesse était remarquable. Non seulement, la seconde équipe avait réalisé une ascension record sur les 2500 mètres de dénivelés depuis le Nid d'Aigle, mais ils avaient hissé chacun deux paires de planches sur leurs dos.

On se congratula. Anselme était admiratif et sacrément heureux. Il pouvait s'enorgueillir d'avoir une belle bande de potes. En ferait-il autant pour eux? Oui, sans aucun doute.

Ils avaient chaussé les skis. Ce fut sa plus belle descente de la saison. Le soleil disparaissait dans les brumes, les carres crissaient sur la neige dure, parfois les spatules envoyaient une gerbe de poudreuse. C'était grisant.

Il n'était pas huit heures du soir. Il restait moins d'une heure de jour. L'enneigement leur permit de dépasser largement le Gîte à Balmat. Ils finirent la descente jusqu'au village des Bossons, épuisés mais heureux comme jamais. Là, les attendait le reste de la troupe. Le gâteau gigantesque trônait au milieu de la grande table de la petite auberge que ses amis avaient réservée pour fêter ça.

Anselme eut un sursaut. Dans son dos, Antoine venait de faire sauter le premier bouchon.

Il sourit à l'évocation de ces jours heureux. Puis il frémit en pensant qu'il allait devoir leur avouer à tous qu'il renonçait à la montagne. Un instant il avait été tenté de s'exiler loin, là où le sol est rigoureusement plat. Pour ne pas regretter de ne plus pouvoir profiter des sommets, comme lorsqu'on suit un régime tout en continuant à partager la table d'un gourmet. Puis il s'était rendu compte qu'il avait toujours vécu au milieu des montagnes. Qu'il ne pouvait plus les quitter.

Un été, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, ses parents l'avaient emmené voir la mer. Un long weekend de quinze Août

qui lui avait paru interminable. La curiosité lui avait rendu supportable l'odeur de l'océan qu'il détestait; mais passé cette première journée, il s'était copieusement ennuyé. Qu'y avait-il à voir? Des dunes se succédant sans fin, des plages toutes semblables, la plupart du temps bondées de corps gras qui doraienent au soleil et l'océan qui s'étalait dans une horizontalité déconcertante, déroutante. Il manquait quelque chose. Une troisième dimension. Tout était aplati. Les belles vagues avaient réussi à le distraire quelques heures, puis il avait compris que, là encore, c'était toujours le même mouvement, inlassablement. Tout recommençait indéfiniment dans un ennui mortel. Le sable était son ennemi. Il s'immisçait partout, irritant sa délicate peau d'enfant. Il y avait bien de gigantesques forêts mais elles étaient taillées au cordeau, on y décelait la main de l'homme derrière chaque tronc, rectiligne comme un poteau Edf. Et toujours ce sable, cette odeur iodée, l'assourdissant grondement du ressac. Il n'était pas mécontent de quitter ces lieux inhospitaliers. Dès que la petite voiture avait entamé sa traversée des premiers massifs alpins, ces plateaux de l'Ain qui brandissaient leurs belles falaises couronnées de résineux mêlés à quelques feuillus qui éclairaient le vert sombre de l'ensemble, dès qu'un dénivelé s'invita, il respira mieux, débarrassé d'un poids qui pesait sur sa poitrine. Il se senti plus léger, oubliant cette sensation pénible d'être collé au sol. Lorsque son père stoppa la voiture devant leur petit chalet des Bossons, il courut directement vers les premiers arbres de la forêt et grimpa quelques centaines de mètres. Les racines des sapins couraient sur le sol tapissé d'aiguilles. Nulle présence de sable, ici. L'air embaumait la résine et l'odeur envoutante de l'herbe qui sèche dans les prés. Il avait enlacé l'écorce lisse d'un hêtre en fermant les yeux et s'était fait la promesse, avec toute la gravité de ces huit ans, de ne plus jamais quitter ce petit paradis.

Il sourit à ces serments de gosse. Pourtant il n'était jamais reparti nulle part. Et il resterait. Au milieu de ce paysage qui scintillerait toujours autant même si ça ne serait plus son terrain de jeu. Il pourrait toujours contempler ces merveilles et puis faire de belles randonnées, grimper même parfois à condition de

trouver une voie de descente facile.

Aujourd'hui, il allait contourner l'aiguille de la République et surplomber ensuite la Mer de Glace. Rien de difficile ni d'insurmontable, qui lui permettait de gravir une belle paroi sur la voie du Grépon.

Ses réflexions et ses souvenirs l'avaient conduit sans qu'il s'en rende le moindre compte dans les premières difficultés de la paroi. A partir de là, terminées les divagations de l'esprit, il devait se focaliser sur son ascension, les mouvements, les prises, les gestes à effectuer. C'était ici et maintenant.

Il s'activait de tous ses membres, concentré sur sa progression lorsqu'il entendit un écho de voix. Les parois et les rochers renvoyaient parfois les bruits sans qu'on sache vraiment d'où ils provenaient.

Anselme tourna la tête dans toutes les directions. Les mots déformés par la réverbération étaient dénués de sens. Il comprit qu'une cordée devait évoluer pas très loin. Peut-être au Grépon et sûrement en difficulté à la tonalité des mots distordus. Il progressa sur une paroi assez facile qui débouchait, il le savait, sur une belle vire menant à une sorte de col, une simple brèche qui lui donnerait une meilleure vision des pics qui l'entouraient. Les voix s'étaient tues. Le silence des trois mille régnait en maître absolu. On n'entendait même plus le ronronnement de la vallée. Quelquefois, lorsque tout s'estompait, pas le moindre chant d'oiseau ni un simple filet d'eau qui ruisselait, aucun long courrier ronflant bien au-dessus de sa tête, le vent s'étant calmé et ne jouant plus sa partition sur la pierre, quelquefois seulement, dans un silence absolu où même l'air semble se contracter, se figer, alors il pensait qu'il était seul sur terre, que toute vie avait disparu, pétrifiée par il ne savait quel enchantement. Il restait alors de longues minutes immobile, craignant en faisant le moindre mouvement de rompre cet équilibre exceptionnel, rarissime. Pourtant il se trouvait toujours quelque chose pour briser cette paix surnaturelle, cette sérénité d'un autre monde, un calme qui se situait pile entre la vie et la mort. Même en plein hiver où le gel figeait l'air, une légère brise chuchotait sur une pierre élançée, un sérac craquait dans le

lointain. Là, ce fut un bruit métallique, comme un piolet qui ripait sur le rocher. Anselme tendit le cou, l'oreille aux aguets. Cela provenait de la face Ouest du Grépon. Surement une cordée en difficulté. Il remonta la rive droite du glacier des Nantillons en accélérant un peu l'allure.

Il vit la cordée avant que les deux alpinistes ne le remarquent. A mi-pente, le premier de cordée tentait de tirer sur sa corde, sans succès, celle-ci s'étant probablement coincée dans une fissure que le rocher dissimulait à sa vue. Son compagnon gisait quelques vingt mètres plus bas. De son point de vue, Anselme ne distinguait pas quel était son état, mais il était vraisemblable qu'il avait dévissé et, seulement pendu à la corde, avait trouvé l'énergie de se coller contre un bloc qui faisait office de berceau. Il ralentit le pas. Rien ne servait de s'essouffler maintenant. Il aurait besoin de toute sa vigueur pour secourir le jeune homme. Parvenu au pied de la pyramide qui partait directement au sommet, il fit le point. Les deux alpinistes ne l'avaient toujours pas remarqué. Il leur cria deux ou trois mots en français puis en anglais, leur proposant son aide.

« Thank god! » hurla le premier tandis que son ami restait prostré dans son berceau de pierre. Il devait être évanoui. Il était surement blessé. Peut-être gravement.

Après avoir indiqué à l'homme de tête ce qu'il pensait faire, Anselme attaqua la paroi. C'était du rocher franc, aux prises solides et nombreuses. Comment un grimpeur avait-il pu dévisser sur une telle voie? C'étaient surement des débutants ou un coup de malchance comme il en arrive parfois en montagne. Même sur un itinéraire facile, le moindre faux pas, la plus petite erreur technique ne pardonnait pas. C'est ce qui plaisait avant tout à Anselme. Cette obligation d'être constamment sur ses gardes, d'être concentré sur ses mouvements et, plus que tout, cet art de trouver le geste parfait. Il ne s'agissait pas de gravir les pics comme un bourrin, il fallait la manière. Et Anselme commençait à l'apprivoiser. De la même façon qu'il mettait un point d'honneur à effectuer de belles traces dans la poudreuse, de trouver la trace parfaite, il fignolait, il embellissait son itinéraire. Tout devait se fondre dans une même attitude, les

mouvements de ses quatre membres tendre vers un seul but: que ce soit beau. La grâce qu'il employait à grimper s'apparentait aux circonvolutions d'un danseur ou d'un patineur.

Tandis qu'il se rapprochait du blessé, il enchainait sans même y penser les gestes idéals, progressant d'une seule lancée, sans à-coups. Il ressemblait à un chat étirant ses pattes, trouvant toujours la bonne prise, ne s'y attardant pas plus qu'il ne fallait. L'effort était naturel. Il ne soufflait pas, ne transpirait même pas. Cela ressemblait à une balade, une promenade verticale. Il faisait corps avec le rocher, tendu vers un sauvetage inattendu. Son premier secours. Il repensa au métier de guide. Cette responsabilité qui pesait sur les épaules du meneur en altitude. Cela forçait le respect, ajoutait à la fierté tout en multipliant les responsabilités. C'était le plus beau métier du monde.

Il sentait la roche sous la pulpe de ses doigts. Il lui semblait redécouvrir la montagne, sa montagne. Les muscles de ses mollets se tendaient et le poussaient facilement vers les prises qui devenaient évidentes. Tout roulait parfaitement. Il éprouvait la souplesse de ses genoux, l'élasticité de ses chevilles, la précision de tous ses gestes, parfaitement exécutés. Son souffle se calquait sur sa progression. Il ne ressentait ni fatigue, ni frayeur. Il était bien.

L'homme était bien évanoui, coincé dans une sorte d'anfractuosité à peine marquée et c'était bien la corde, coincée quelques cinq mètres plus haut, qui le retenait. Un seul mouvement un peu brusque aurait suffi à la déloger de la petite fissure dans laquelle elle s'était bloquée. Il fallait travailler tout en douceur. Tout en s'activant, Anselme criait à son collègue, un certain Jimmy, ce qu'il était en train de faire et ce qu'il avait prévu pour les sortir de là.

Première chose: assurer le blessé. Ensuite l'inspecter brièvement en tentant de le sortir de sa torpeur. Il est toujours plus facile de redescendre une personne lucide qu'un corps inanimé. Dans ce cas, il appellerait les secours. Habitué à devoir se débrouiller seul, à affronter les difficultés en se serrant les coudes, à combattre les éléments sans aide extérieure, Anselme n'avait pas eu le réflexe actuel de sortir son portable et d'appeler le Pghm. Il

connaissait pourtant plusieurs gendarmes du peloton et quelques médecins en montagne aussi. Le milieu de l'alpinisme, pour autant qu'il soit si cosmopolite ici, dans cette vallée qui est la vitrine mondiale de l'escalade, n'en est pas moins une grande famille où l'on finit forcément par nouer des liens. Se retrouver en Haute Montagne, éloigné de la civilisation davantage d'un point de vue moral que physique. En effet, une poignée de kilomètres seulement séparait les grimpeurs du centre ville et de son confort, mais ils étaient à des années lumières de cette vie assistée et assurée. La liberté n'existait qu'en dehors de cette société policée, sur les arêtes abruptes, dans les couloirs vertigineux, sur les glaciers où les crevasses étaient autant de mâchoires avides de chair fraîche. Elle ne se rencontrait que dans le gel et le froid, bousculée par des vents violents et des réveils en pleine nuit. Elle se méritait par l'effort, l'abnégation, le courage. Et tout ça pour rien. Juste le plaisir d'être là, se sentir vivant, même pas la satisfaction de « faire » un sommet, de réaliser une première, puisque tout avait été déjà fait et répété des dizaines de fois. Pourquoi allaient-ils encore en montagne, alors? Bien des fois Anselme s'était posé la question de sa motivation. Il n'avait rien à prouver, même pas à lui-même, ce n'était pas pour l'argent ni la gloire. Pourquoi gravir ces montagnes? Whympers avait répondu « parce qu'elles sont là ». C'était aussi simple, aussi bête que ça.

Anselme aurait ajouté: « pourquoi respirer, pourquoi manger, pourquoi dormir? »

C'était vital. Et il savait qu'en abandonnant l'escalade, il serait comme amputé d'un de ses membres essentiel.

Il n'avait donc pas eu le réflexe de s'appuyer sur une aide extérieure en appelant les secours. Il le ferait sans doute si cela pouvait mettre en jeu la vie de l'homme qui gisait là, devant lui. Il lui avait tâté le pouls. Régulier. Il respirait normalement, comme s'il s'était simplement endormi après une journée d'efforts intenses.

Il sorti un brin de corde qu'il attacha à un coin disposé solidement dans le rocher. Il s'y était pendu pour en vérifier la stabilité. Il avait attaché l'homme et commencé de tirer

vigoureusement sur la corde en lui donnant de larges mouvements pour la décoincer. Puis il avait demandé au premier de cordé de redescendre s'il le pouvait. Sa voix était calme, posée et en même temps avait ces intonations que seuls ont les chefs, ceux qui sont habitués à donner des ordres, à prendre des décisions rapides. Il s'en étonna lui-même. Il prenait les choses en main sans s'en rendre vraiment compte. Il réagissait comme un guide qui aurait eu la responsabilité de ces deux hommes.

Il essaya de réveiller le blessé, de le sortir de sa torpeur. Il l'inspecta et constata quelques écorchures aux bras qu'il avait nus. Heureusement il portait un casque. Il nota une coupure à la pommette droite. Ses mains étaient râpées, il avait dû, par réflexe, vouloir s'accrocher au rocher qui filait sous lui, ou maintenir la corde qui glissait inexorablement.

Anselme leva la tête et put constater que l'homme descendait sans se précipiter, faisant cliqueter son matériel attaché à sa ceinture, prenant de bons appuis, restant calme. C'était une chance. Il pourrait compter sur lui pour secourir le blessé.

Il est une règle en montagne, c'est de ne jamais se laisser submerger par ses émotions. Plus facile à énoncer qu'à mettre en pratique, surtout lorsqu'un lien plus étroit qu'une corde nous lie à celui qui a besoin d'aide. A l'image des médecins qui ne soignent jamais les membres de leur famille ou leurs amis proches sous peine de ne plus disposer du recul nécessaire pour garder un esprit cartésien. Louis Ravanel en avait déjà causé.

- Le danger, dans notre métier, ce n'est pas l'accident, c'est une certaine familiarité qui naît forcément au long des saisons lorsque tu t'encordes avec un client qui est devenu un ami. Sauras-tu rester lucide, ne pas te laisser guider par tes sentiments?

Anselme percevait que Jimmy ne s'affolait pas, qu'il pourrait être une aide précieuse.

Le blessé tourna la tête en ouvrant des yeux si bleus qu'ils en étaient presque transparent, son regard vous perçait comme un couteau.

Il s'exprimait en anglais et semblait vouloir retrouver ses esprits, reconstituer le film des événements qui l'avaient amené ici,

bloqué contre un rocher dans cette paroi du Grépon.

Lui aussi était d'une placidité rare. Anselme comprit qu'il avait à faire à deux grimpeurs expérimentés. Cela simplifierait nettement la descente.

La descente.

Depuis qu'il avait entendu, puis vu les deux hommes en détresse, il n'avait plus pensé à son handicap. Il s'était projeté vers eux sans penser aux conséquences pour sa propre personne. Il n'y songeait toujours pas alors qu'il interrogeait l'homme blessé. Il s'appelait Mark et confirma qu'il n'avait pas fait la moindre erreur dans cette voie. Un bloc s'était subitement décroché, arrachant l'assurance posée deux mètres en amont. Il avait été projeté quatre mètres plus bas, son corps tapant lourdement le rocher et se retrouvant par miracle coincé dans cette sorte de berceau où Anselme l'avait découvert. Sous le choc, la corde s'était coincée et il avait perdu connaissance. Anselme lui fit avaler une barre énergétique, pensant à un coup d'hypoglycémie.

Mark s'examina en même temps qu'Anselme. Il ignorait ses bras couverts d'écorchures superficielles et se massait douloureusement la hanche droite. Aux grimaces que faisaient l'anglais, Anselme comprit que le flanc droit sur lequel il s'était imbriqué dans cette anfractuosité, si elle l'avait empêché de tomber plus bas, l'avait en tout cas sérieusement amoché. Impossible de proposer un diagnostic, mais d'après le visage distordu par la douleur lorsqu'il essayait de bouger, Anselme comprit qu'il devait sortir son portable et appeler le Pghm de Chamonix. On était fin Août, la saison n'était pas finie, les touristes étaient nombreux et pas sûr que l'hélico soit disponible rapidement.

De toute manière, l'anglais n'entendait pas prévenir les secours. C'était apparemment un dur à cuire à la fierté qu'ont parfois les hommes qui vont au-delà de leurs limites. Ils connaissent les risques encourus, savent les dangers liés à leur passion et ne s'avouent jamais vaincus, même dans des conditions extrêmes, même blessés. Un orgueil de montagnard qui sait qu'il ne peut compter sur personne, qu'il doit s'arranger tout seul. Une aide

extérieure à leur cordée leur est un affront terrible, les rabaisant à l'état de cloportes. Il existe certes une solidarité forte comme du granit, mais celle-ci s'exerce au sein d'une même cordée, à la rigueur entre alpinistes, mais devoir regagner la vallée allongé sur une civière dans un hélicoptère, c'est au-dessus de leurs forces.

Mark acceptait l'aide d'Anselme dans lequel il voyait un compagnon, un homme comme lui, amoureux de la montagne, connaissant ses limites et avide d'espace et de liberté mais il refusait systématiquement l'envoi de secours pour « un simple bobo au dos ».

Anselme savait tout comme lui, que le bobo n'était pas si bénin que ça. Il aurait du douter également de ses propres capacités, impuissant à redescendre la moindre paroi. Comment allait-il faire? Il serait un poids pour la cordée. Cependant, tout entier tourné vers Mark, Anselme ne pensait plus à lui et à son handicap. Seuls comptaient ses deux compagnons de fortune et le secours qu'il allait leur apporter. Son cerveau analysait toutes les données concernant ce rapatriement dans la vallée. Rien d'autre.

Ce n'était pas gagné. D'abord descendre en rappel les quelques soixante mètres qui donnaient sur le bord du glacier des Nantillons. Ensuite se laisser glisser sur la neige ne poserait aucun problème, mais il faudrait sûrement porter Mark dans le pierrier qui cascadaient jusqu'au sentier descendant au Montenvers. Ensuite, nul doute que l'anglais accepterait de prendre un billet pour rentrer à Chamonix par le train à crémaillère.

Jimmy fut là et Anselme constata que, derrière une tranquillité de façade, son visage était soucieux. Lui aussi doutait de pouvoir redescendre son ami sans avertir les secours. Il ne chercha pourtant pas à persuader le blessé, sachant trop quelle aurait été sa propre réaction à la place de son ami.

Les deux alpinistes étaient au moins aussi doués qu'Anselme, pourtant c'est logiquement lui qui prit les décisions, ordonna la descente. Il se sentait métamorphosé dans l'action.

Jimmy allait descendre en rappel une longueur de corde,

s'assurer convenablement à un endroit qui permettrait à Mark de se poser. Anselme resterait en amont, assurant et vérifiant que tout se passe bien pour le blessé. Il rejoindrait alors le duo et, ensemble, ils recommenceraient l'opération une nouvelle fois pour atteindre le glacier.

Les deux hommes se préparèrent lentement, faisant attention à ne pas se gêner. Mark inspectait le bas de son dos. Le bassin avait dû être sérieusement touché dans la chute. Il ne pouvait pas remuer d'un centimètre.

Anselme et Jimmy le sanglèrent le plus fermement possible et effectuèrent les gestes habituels, chacun sachant ce qu'il avait à faire.

Anselme était entièrement concentré sur le blessé. Il ne remarquait plus le paysage qui l'entourait. La paroi qui filait direct vers le sommet du Grépon, le rocher qui avait des reflets argentés sous le soleil. Il n'était pas midi. Cela commençait à chauffer même dans cette face abritée du soleil toute la matinée. Il ne sentit pas non plus l'absence totale de vent, ne vit point les cirrus s'étaler dans le ciel d'été. Il s'était coupé du monde extérieur, n'était qu'obsédé par Mark qui respirait lentement et le corde qui filait doucement entre ses doigts. Cette corde, symbole du lien qui unissait les hommes dans ces lieux hostiles. Un lien puissant, dont la littérature montagnarde avait fait son héroïne. Le personnage principal de ces nombreux récits d'aventure humaine sur les sommets n'était-il pas ce bout de ficelle, emblème d'une solidarité qui avait définitivement disparu du monde civilisé, qu'on ne retrouvait que lors de situations extrêmes, au cœur des guerres ou au centre de drames humains. C'est peut-être pour ça que l'homme a besoin de repousser ses limites. Redevenir libre, maître de ses mouvements, de son destin en retrouvant des rapports sains avec ses condisciples.

En montagne personne ne jugeait personne. On jugeait les capacités techniques, on estimait la valeur d'un homme, jamais on n'émettait un verdict. Une autre justice existait, entre hommes de bonne foi, responsables et maîtres d'eux-mêmes.

Face au danger, chacun se sentait vulnérable et fort à la fois.

Fort d'une liberté retrouvée. Fort de bien faire fonctionner ses muscles. Fort mais jamais invincible. La montagne savait rappeler aux arrogants et aux insolents la valeur de la vie. C'était elle seule, la juge. Pas de procès, pas de témoins, juste la sentence. Lourde, implacable, irrévocable, parfois définitive. L'humilité de ces grandes âmes, de ces hommes debout, forçait le respect. On se saluait, qu'importe le niveau de l'autre, puisqu'on était là on avait le même idéal, la même conception de la vie. Une vie en relief, comportant certes des risques, mais aussi un plaisir inégalable, la satisfaction d'être un homme débarrassé de tous ces liens qui l'enchaînaient à une vie de routine, aseptisée, fade, sans saveur et sans odeurs. Ses liens mesquins de mauvaise ficelle qui enchaînaient tandis que la corde franche était l'emblème d'une fraternité, une attache qui libérait.

Anselme constata que la corde avait cessé de filer entre ses doigts. Jimmy avait dû atteindre le replat où l'on poserait un relais pour faire descendre Mark, avant de réitérer l'opération pour la dernière longueur de corde.

Anselme se tenait prêt à faire basculer Mark dans le vide lorsque la corde fila comme un serpent apeuré.

Un réflexe lui fit se cabrer sur cette corde, stoppant immédiatement un début de chute. Il entendit Jimmy hurler quelques noms d'oiseaux, trente mètres plus bas. Le rocher le cachait à sa vue. Il ne savait pas ce qui s'était passé. Ils avaient convenu, s'ils ne pouvaient ni se voir ni s'entendre correctement, que Jimmy devait donner trois coups sur la corde, puis deux. Ce serait le signal que tout était ok et que Mark pourrait lentement glisser en toute sécurité.

Il entendit Jimmy vociférer des mots incompréhensibles, puis la corde tressauter trois fois, puis deux.

Anselme disposa Mark afin d'effectuer un rappel. Il fixa le garçon à la corde par deux mousquetons (on n'est jamais assez prudent). Celui-ci gémit, grimaça, mais s'aida du mieux qu'il put de ses mains. Anselme décrocha l'anglais de l'assurance qui le retenait à la paroi et, doucement, précautionneusement, retenant presque son souffle, commença à faire aller la corde

entre ses mains. Elle lui sciait le dos, il s'arc-boutait contre cette paroi jalouse, qui n'avait pas eu son compte de victime cette fois.

Mark glissa lentement. Parfois son corps touchait le rocher un peu rudement, lui laissant échapper quelque grossièreté en version originale. Jamais il ne se plaignit.

Un cri de Jimmy lui apprit que Mark l'avait rejoint. Il pourrait entamer son propre rappel. Il se jeta dans le vide sans aucune arrière pensée, comme si tout cela était naturel, comme avant son accident. Et tout se passa à merveille. Parvenu en quelques secondes au contact des deux anglais, il pensa alors à ce mal du vide qui avait subitement disparu. Il n'avait fallu qu'un secours porté à une personne en détresse. Lors de ces longues minutes, il n'avait plus pensé à lui. Sa tête s'était vidée de toutes ses pensées, y compris ses doutes et son impuissance. C'était plus efficace qu'une psychothérapie, mieux qu'une séance d'hypnose. Radical. Elle était là la solution. Il n'y fit plus attention pour autant. Ce n'était pas le moment de se laisser aller à une explosion de joie ni à une trop grande décontraction. Il restait du chemin à faire.

Il riait presque lorsque les trois hommes furent ensemble. Jimmy remarqua la bonne humeur de son compagnon de fortune et comprit que c'était gagné. Mark fut rassuré par la mine décontractée de ses amis. Jusque là, ils avaient donné le change, mais on voyait bien qu'une lueur d'incertitude luisait dans leurs yeux.

Il n'y avait qu'à répéter l'opération grandement menée à l'instant, puis se laisser glisser sur le glacier avant de retrouver le monde des hommes. Peut-être alors faudrait-il tout de même avertir les secours, Mark n'étant pas certain de pouvoir marcher. Les gestes s'enchaînaient simplement, comme la poitrine qui se gonfle pour respirer, comme on met un pied devant l'autre pour avancer. Il semblait même à Anselme qu'ils avaient gagné en rapidité dans cette seconde longueur.

Enfin, ils étaient tous les trois sur le glacier. Une pente soutenue, certes, mais un jeu d'enfant pour les deux hommes aguerris en montagne. Il suffirait de maintenir Mark en évitant les

secousses. La partie était gagnée et la tension baissa d'un cran. On émit quelques plaisanteries.

C'est à ce moment-là qu'Anselme se rappela son appréhension du vide. Pendant toute la descente, pleinement concentré sur le secours porté à l'alpiniste anglais, il n'avait pas eu l'occasion de remuer de sombres pensées. L'action avait eu raison des tourments qui l'empêchaient de vaincre cette peur irraisonnée. En portant secours, en orientant ses actes vers quelqu'un d'autre que sa propre personne, quelque chose s'était débloqué au fond de lui. Il lui avait fallu s'oublier, ne plus constamment penser à soi pour que le verrou de l'inconscient explose. Quelle leçon d'humilité.

L'équipe restait encordée mais Jimmy n'avait pas jugé opportun de chausser ses crampons, Anselme n'en avait pas. La neige ramollissait sur les assauts du soleil. La pente permettait de laisser glisser Mark tout doucement.

Quelque chose d'incompréhensible se produisit alors.

Jimmy, resté en tête, perdit l'équilibre. Anselme vit l'anglais glisser sur son flanc gauche et, essayant de se rétablir sur son piolet, ne réussit qu'à basculer la tête en avant. Anselme essaya d'enrayer l'inévitable chute collective. Il planta d'un coup sec son piolet et s'y agrippa de tout son poids. Mais Jimmy mesurait bien un mètre quatre vingt dix et le poids qui allait avec, auquel il fallait ajouter Mark qui fut aussitôt entraîné dans la glissade. Le piolet résista une fraction de seconde, juste l'espace d'un espoir ténu. Un dixième de seconde, Anselme crut qu'ils allaient s'en sortir. Il vit leur rétablissement, le sourire de Jimmy et ses yeux lui lançant un énorme merci. Puis l'arrivée de l'hélico qu'ils s'étaient tout de même résignés à appeler. Le corps sanglé de Mark dans une civière et leur retour côte à côte par le sentier jusqu'à Chamonix d'où ils fileraient dare-dare à Sallanches pour prendre des nouvelles de leur ami.

Tout cela fut effacé dans le cri formidable que poussa Mark. Il repensait inévitablement à sa chute antérieure, son corps en était meurtri et il allait subir un nouveau choc, sûrement plus sérieux. La cordée dévala les pentes du glacier comme trois gamins jouant dans la neige. Anselme s'agrippait à son piolet, tentant

d'enrayer l'inexorable dégringolade. Cause perdue, outre son propre poids, il devait ralentir pas moins de cent soixante kilos lancés à pleine allure maintenant. Tout se passa très vite, mais les secondes s'allongeaient comme dans un ralenti de cinéma. Anselme percevait quantité de détails liés à la chute. Ses sens étaient en éveil, ses gestes rapides et précis, mais il ne maîtrisait aucunement la situation tandis que les deux anglais ressemblaient à des pantins désarticulés. Mark hurlait sa douleur alors que Jimmy ne disait rien.

Il hurla pourtant lorsqu'il percuta violemment un bloc de glace, annonçant une barre de séracs. Ensuite, ce serait de nouveau le rocher meurtrier. Mark vint tamponner le corps meurtri de son ami. L'encordement était très rapproché et ce fut une chance. Les trois corps se retrouvèrent ensemble, malmenés dans un chaos de glace, comme une boule de flipper. Leur chute s'était ralentie, elle stoppa tout à fait lorsque Jimmy disparut dans un trou, même pas une crevasse. Le corps de Mark restait en travers du petit gouffre et Anselme, seul rescapé conscient du trio, mit quelques minutes à émerger d'un brouillard de courbatures. Il avait revécu le temps d'un claquement de doigts sa chute de l'hiver dernier, un résumé sidérant. Mais la comparaison s'arrêtait là. La glissade avait été moins longue, il n'était pas seul et était parfaitement conscient. Il évalua les dégâts, appela ses compagnons. Aucun d'entre eux ne bougeait. Il tenta de se lever, s'inspecta brièvement. Ses vêtements légers étaient déchirés à plusieurs endroits, sa peau brûlée aux coudes et aux cuisses. Il ne ressentait aucune douleur, était simplement un peu groggy.

Première chose à faire, sortir le téléphone mobile et composer le numéro des secours. On avait assez joué. Il n'était plus question de se débrouiller par soi même. Il aurait dû, dès le départ, convaincre Jimmy qu'il n'y avait pas d'autre possibilité, que la sagesse imposait de demander l'aide de professionnels. Même un guide, qu'il serait bientôt, il en était dorénavant rassuré, n'aurait pas hésité. Chacun son travail, chacun ses responsabilités.

C'est Jean Michel qui décrocha au Pghm de Chamonix. Passé

quelques plaisanteries, Anselme expliqua la situation en peu de mots, en s'efforçant d'être le plus clair possible, donnant suffisamment de détails pour un secours optimal.

L'hélico, actuellement posé à la base des Bois, serait là d'ici dix minutes.

Anselme essaya de dégager Mark qui restait bloqué, heureusement la tête en l'air. Il n'osait pas trop toucher le corps de l'anglais, sachant que sous lui était emprisonné Jimmy. Il jeta un œil autour de lui. Ils venaient de dévaler quarante mètres de pente bien raide. A gauche une cascade de rochers qui affleurait, à droite les falaises du Grépon et sous eux trois, une barre de séracs à peine marqués, plutôt quelques vagues de glace n'offrant pas de vraies crevasses, mais disparaissant dans le vide. Ils avaient été projetés sur le côté gauche du glacier. Cela avait stoppé leur chute au premier tiers, mais ils étaient dans une scabreuse position. Anselme voulut fouiller dans son sac à la recherche d'une broche à glace pour s'assurer et constata que celui-ci n'était plus accroché à ses épaules.

Il était à la merci de ses deux compagnons, n'osant leur parler. Tant que ceux-ci ne bougeraient pas, ils ne risquaient pas de basculer dans le vide.

Il sursauta lorsque le bruit fracassant des pales de l'hélicoptère déchira le silence de cette si belle journée. Il ne l'avait pas entendu s'élever depuis le fond de la vallée.

L'appareil ne pouvait se poser dans ces lieux absolument verticaux. De surcroît, les bourrasques créées par les pales auraient sûrement brisé le fragile équilibre que formait l'enchevêtrement des deux hommes, coincés contre des blocs de glace instables. Anselme s'était décordé, la solidarité d'une cordée s'arrêtait devant la bonne intelligence montagnarde: si, par malheur, ses deux compagnons venaient à glisser, il aurait été incapable de les retenir rien qu'à la force des bras.

Il reconnut Jérôme pendu au filin du treuil. Ils ne s'étaient pas vu de toute la saison et celui-ci parut surpris.

- Alors, t'es déjà passé guide, ce sont tes clients?

Anselme expliqua en peu de mots les circonstances du double accident.

La priorité fut d'assurer les deux victimes. On fit descendre un médecin qui inspecta rapidement les blessés, leur fit une injection, tandis qu'Anselme et le gendarme secouriste, lui-même alpiniste aguerri, disposaient la civière dans laquelle le toubib avait pris place. Leurs gestes étaient d'une grande douceur et fermes à la fois. Il fallait surtout ne pas perdre de temps. Si Jimmy souffrait apparemment de quelques fractures bénignes, Mark avait mal supporté sa seconde chute. Son pouls était faible et, malgré une température tout à fait clémente, il commençait à souffrir d'hypothermie. Jérôme avait des gestes souples mais le taux d'adrénaline grimpa subitement dans le cœur des deux hommes lorsque Mark ayant été soulevé et disposé sur la civière, un bloc de glace se détacha de l'ensemble et aurait entraîné Jimmy si Anselme ne s'était jeté sur la corde qui enserrait le corps meurtri et maintenait sa charge en haletant. Aussitôt Jérôme vint lui prêter main forte. Ils hissèrent l'anglais dont le regard traduisait parfaitement sa dernière frayeur.

Quel tour de hasard allait leur jouer la montagne à présent. Ça faisait déjà pas mal, non?

On s'activait rapidement tout en assurant doublement les gestes. Rien n'était laissé au hasard dans cette posture inconfortable. L'approximation et la lenteur étaient tout aussi menaçantes qu'une trop grande précipitation.

Le médecin remonta à la suite de Mark. Il accompagnerait la première rotation de l'appareil qui allait redescendre dans la vallée. Puis il regagnerait le plus rapidement possible les lieux de l'accident pour évacuer Jimmy.

Jérôme resta en compagnie d'Anselme tandis que le corps de Jimmy s'élevait vers l'hélicoptère.

- Tu redescend avec moi?

- Non, ça ira, vociféra-t-il. Et puis ça me permettra d'évacuer le stress, tout ça.

- Comme tu veux, tu sais y'a encore de la place, en se serrant bien. Il sourit à sa propre boutade. Anselme connaissait parfaitement l'exiguïté des petits appareils de la sécurité civile, tant celui de Chamonix que ceux d'Annecy, appelés en renfort très souvent les grosses journées d'été et surtout les sombres

après-midi de la pleine saison de ski.

Les deux hommes rassemblèrent le matériel laissé sur place en attendant une dernière rotation de l'hélicoptère pour ramener Jérôme en bas. Ils n'échangèrent que peu de mots. Anselme cherchait du regard son sac à dos égaré dans la glissade. Il l'aperçut quelques dizaines de mètres plus haut dans la pente. Au moment où Jérôme allait se préparer pour attraper le treuil qui pendait de l'hélicoptère déjà de retour, il toisa Anselme d'un regard empreint de soulagement. Des rumeurs circulaient dans la vallée, ce petit monde de l'alpinisme qu'est Chamonix où tout le monde se connaît. On disait que le rétablissement du jeune prodige avait été trop rapide, qu'il souffrait d'un mal plus profond. Personne ne l'avait vu en haute montagne cet été. Il n'accompagnait pas le vieux Ravanel qui était en quelque sorte son parrain pour son futur examen de guide. Il ne trainait pas non plus à la terrasse des cafés chamoniards. On parlait d'un destin brisé, d'un alpiniste cloué au fond de la vallée par une peur irrévocable, une sorte de vertige liée à la pratique de la haute montagne. Anselme n'était plus ce grimpeur promis à un bel avenir comme guide, ce skieur de l'extrême qui avait fait quelques belles couvertures de magazines branchés. Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

C'est ce qu'on disait, ce que le cercle des grimpeurs de la vallée racontait, sans méchanceté, plutôt comme une résignation. Le drame touchait aussi les meilleurs. Même les jaloux de ses premiers succès ne se réjouissaient à peine, sachant que le destin pouvait les frapper demain.

Le gendarme secouriste lui fit un geste de la main gauche, tenant fermement le filin dans sa main droite. Il put lire dans son regard une nouvelle considération. Un regard d'égal à égal en quelque sorte.

Anselme regarda s'éloigner l'appareil, une libellule bourdonnante dans le ciel qui s'était couvert de nuages. Le vent s'était levé. Le foehn. L'ennemi des skieurs, réduisant le manteau neigeux, ramollissant la belle poudreuse, mais de mauvaise augure pendant l'été également. Il n'y aurait peut-être pas de violents orages ce soir, mais le temps allait se détraquer

pour quelques jours.

Il attendit que le son de l'hélicoptère se soit dilué dans l'air devenu lourd pour entreprendre à nouveau la descente. Il prit d'inutiles précautions sur les dernières rampes du glacier, accéléra l'allure sur le rocher, puis dévala le sentier. Tant de pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Il pensait aux deux anglais. Il espérait qu'ils n'auraient rien de sérieux, qu'ils se remettraient vite et surtout, qu'ils ne souffriraient pas de séquelles. Pour autant qu'elles soient invisibles, elles sont bien présentes et terriblement handicapantes.

Il pensait aussi à ce sauvetage. Il lui avait permis de remettre de l'ordre dans sa tête. Il était désormais prêt. Prêt à aborder le métier avec une motivation accrue.

Dès demain, il irait trouver Ravanel.

Il restait quelques belles journées de cette saison gâchée. Il n'allait pas rester un jour de plus à se morfondre dans cette vallée qu'il aimait tant. Il l'aimait surtout parce qu'il savait qu'il pouvait s'en échapper vers les sommets prestigieux qui l'entouraient. Ces pics, ces glaciers, ces parois étaient autant de gardiens veillant sur les hommes, leur offrant un formidable terrain de jeu, mais qui parfois, punissaient l'arrogance de ceux qui se croyaient supérieurs à cette montagne invincible, sanctionnaient l'insolence des plus jeunes et la faiblesse des anciens, condamnaient l'amateurisme, le mauvais équipement et le manque de préparation ou simplement frappaient au hasard dans la multitude des alpinistes, skieurs, randonneurs ou simples promeneurs.

C'était sa loi.

Les hommes auraient beau construire des téléphériques, disposer des rambardes de sécurité un peu partout, poser des panneaux d'interdiction et élaborer des règlements dissuasifs, il y aurait toujours des âmes d'aventuriers et cette montagne toute puissante pour freiner leurs ardeurs.

5. Elle.

Elle jeta un rapide coup d'œil dans le ciel. Pas de danger pour le moment. Quelques nuages moutonnaient gentiment et les rares choucas qui planaient ne représentaient aucune menace. Mieux, ils la préviendraient en poussant un léger cri. Juchée sur son promontoire rocheux, en fait une belle dalle posée horizontalement et avançant en un belvédère dominant les premiers mélèzes, elle observait les alentours. Tout était assez flou malgré le bénéfice d'un bon angle de vision. Elle leva son museau, son odorat était son meilleur allié pour débusquer le renard.

Ces derniers jours, les nuits avaient sérieusement fraîchi, elle s'en rendait compte au petit matin lorsqu'elle emplissait son estomac de fleurs encore gorgées d'une importante rosée de sorte qu'elle n'avait pas besoin de descendre vers le torrent pour boire. Les fleurs se raréfiant, elle se rabattait sur les racines parfumées et les graines qu'on trouvait à foison à l'orée de la forêt. Elle savait qu'elle n'avait que quelques semaines, quelques jours peut-être avant la grande hibernation. Elle devait donc s'activer davantage à rentrer les foins, selon l'expression courante. Récolter le plus d'herbe séchée possible pour en capitonner son terrier pendant la grande nuit hivernale. Son poil était soyeux et la couche de graisse qui l'aiderait à traverser l'hiver bien à l'abri dans son terrier sous quelques mètres de neige devenait imposante. Elle n'était plus aussi allègre qu'au printemps et devait redoubler de vigilance pour échapper aux rapaces qui tournoyaient de plus en plus souvent dans les cieux. Eux aussi sentaient l'approche de l'hiver.

Elle s'était résolue à se fondre dans ces minuscules buissons aux

feuilles ovales qui cachait son dessert. Gourmande comme pas deux, elle raffolait des baies et celles-ci étaient les seules qu'elle puisse aisément attraper. Pour les framboises et les mûres, il lui fallait attendre une bonne rafale de vent qui ferait tomber au sol les plus mûres. Elle se délectait des myrtilles au parfum puissant qui souillaient son pelage de leur jus noir violet comme un ciel d'orage. De temps en temps, elle levait la tête, se hissant sur ses pattes postérieures. Son museau dépassait juste des petits arbustes. Sa colonie restait plus en hauteur, à la limite des premières falaises où les rhododendrons colorent le rocher dès le début de l'été.

Un froissement très proche la mit en alerte. Elle s'apprêtait déjà à bondir ventre à terre vers la première cache dans les rochers lorsqu'elle s'aperçut, davantage à l'odeur que par sa mauvaise vision, que ce prédateur lui était inoffensif. Elle la reconnaissait. Elle l'aimait bien. Ne lui avait-elle pas offert quantité de nourriture cette fin d'été? Et du premier choix s'il vous plaît! Graines en tous genres, pignes décortiquées, fleurs odorantes et colorées et même quelques amandes. Elle n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux. Elle se laissait approcher sans crainte jusqu'à être délicatement caressée par une main douce et fraîche, juste un peu tâchée, elle aussi, du même pigment qui salissait son pelage. Car si elle était un allié, elle n'en était pas moins un concurrent. Elle emplissait de lourds seaux de ces petites baies délicieuses qu'elle cueillait de ses dix doigts à une rapidité époustouflante.

Mélessandre sourit lorsqu'elle vit sa grande copine la marmotte qu'elle avait surnommée la goinfre de Tré le Champ. C'est en effet dans les sous bois qui dominent Argentière qu'elle venait régulièrement tous les matins depuis une quinzaine faire des provisions de myrtilles. Pour éviter un trop important dénivelé, elle s'avancait en voiture sur la route qui monte au col des Montets. Elle aimait cet endroit. Rude et inhospitalier les mois d'hiver, les plaques de neige tardant à disparaître au printemps, c'est au milieu de l'été que la forêt venant lécher les premières falaises rendait tout son sublime et, à l'automne, les arbres se coloraient, les rochers prenaient une teinte ocre, cuivrée, comme

bronzés par le soleil. Il y avait un air d'Italie sur ce versant sud qui fermait la longue vallée de Chamonix. Là-bas, par-dessus le col des Montets naissait une nouvelle vallée, plus sauvage, souvent coupée du monde au cœur de l'hiver, et Mélissandre la préférait de loin à celle, turbulente et impétueuse de la capitale de l'alpinisme. Ca ronflait du bruit des moteurs de voitures qui souillaient l'air autant que la tranquillité des lieux. L'urbanisation s'était approprié chaque parcelle constructible, et la frénésie des sports de montagne semait des milliers de corps gesticulant dans des tenues bariolées sur tous les versants.

Vallorcine semblait émerger d'un autre monde. Certes, la vallée était habitée, on y pratiquait les activités liées à la montagne, mais ce n'était pas le même monde. L'hiver, c'est à peaux de phoque que l'on pratiquait le ski, les pentes n'avaient pas été colonisées par ces fous de la vitesse ni défigurées par des télécabines ou des remonte-pentes jetés comme une cicatrice sur les flancs de la montagne. Au milieu de l'été, il n'était pas rare de voir encore faner les foins à la main, le râteau bien calé sous le bras. Les gens étaient moins stressés qu'à la Mecque de l'alpinisme. Passé le hameau de Montroc, Mélissandre retrouvait cette atmosphère douce et apaisante.

Elle transportait une batterie de seaux de toutes les dimensions et de toutes les couleurs. Elle avait trouvé la parade pour s'éviter de trop s'esquinter le dos, courbée pendant des heures sur ces minuscules arbrisseaux qui produisaient un véritable trésor. Elle s'installait chaque matin dès le quinze Août et disposait les seaux vides autour d'elle. A neuf heures, elle avait rempli cinq litres de ces baies délicieusement parfumées, à la couleur tirant entre le bleu foncé, le violet et le noir. Alors, lui parvenait des rires et des exclamations. La petite troupe des gosses du coin venaient prendre la relève. Elle savait qu'elle ne pourrait pas leur demander de cueillir pendant des heures, aussi elle avait conclu un marché. Jusqu'à la rentrée scolaire, ils venaient lui donner un coup de main pendant une ou deux heures le matin et, en retour, ils auraient droit aux succulentes gaufres le reste de l'année.

Mélissandre, lassée de petits boulots en séjours au pôle emploi

du coin, avait récupéré un minibus Volkswagen des années hippies qu'un couple de Suédois avaient laissé un été aux Praz. Dans un mauvais français, ils avaient expliqué à Gilbert Couttaz, l'oncle préféré de Mélissandre qu'ils avaient fait le voyage de Gothenburg jusqu'à Chamonix mais qu'ils rentreraient par le train, le moteur du petit van menaçant de rendre l'âme à chaque virage et ne pouvant plus se hisser au sommet de simples cols de troisième catégorie. Bricoleur comme tout bon Chamoniard qui se respecte, même si Gilbert Couttaz était originaire de Servoz et y habitait dans un modeste chalet construit un peu à l'écart du bourg qui s'étend sur plusieurs centaines de mètres, il avait accepté le marché, payant deux billets de train pour la Suède au jeune couple et gardant l'antique bus. Gilbert était encore dans la force de l'âge en ce milieu des années 80 et il avait remis en état toute la mécanique. Le minibus ronronnait comme une belle horloge. Mélissandre avait appris à conduire au volant de cette antiquité et, au cours de l'hiver, elle avait demandé à son oncle si elle ne pouvait pas récupérer le véhicule. Elle avait une idée.

Gilbert Couttaz ne se servait plus que rarement du minibus qui continuait cependant d'être opérationnel, et par tous les temps. Il était particulièrement efficace sur la neige. Son poids plume, la dimension réduite de ses pneumatiques et l'absence d'une direction assistée permettant à l'engin de venir à bout de routes non déneigées.

Mélissandre avait donc hérité de l'antiquité que l'oncle, méticuleux à souhait, avait donné un nouveau coup de jeune en changeant quelques pièces dans le moteur. Pour le reste, la jeune fille s'était occupée de tout. Une fois la saison de ski terminée où elle officiait aux caisses des forfaits, elle s'était mise à rénover la décoration du minibus. Elle en avait fait une véritable camionnette à glaces sauf qu'elle ne comptait pas y faire le commerce des crèmes glacées sur les plages méditerranéennes. Elle avait accroché des rideaux Vichy verts, roses et bleus aux lucarnes, elle avait repeint aux mêmes couleurs la carrosserie et disposé un écriteau de son crû où s'étaient en lettres fantaisies « aux bonnes tartines ».

L'idée était toute simple et avait germée lors d'une balade justement. Rien de mieux que marcher sur les crêtes et en forêt, traversant les alpages et sautant les ruisseaux, longeant rivières et contournant étangs et marais, grim pant de rudes sentiers et dévalant des pentes escarpées, bref de se promener au cœur de la nature, le rythme régulier des pas scandant la pensée, l'organisant et permettant aux idées de s'épanouir.

Un vieux souvenir lui était revenu en mémoire alors qu'elle abordait la longue descente qui, du Brévent, menait à Servoz par l'aiguillette des Houches. Pendant ces trois heures passées à dévaler le sentier tortueux, elle avait tout organisé, pensé au moindre détail. Elle avait fait halte chez son oncle et lui avait demandé, à brûle pourpoint, ce qu'il pensait faire de son minibus.

Depuis le mois de Juin et l'arrivée des premiers touristes de l'été, elle sillonnait la vallée, s'installant pour une semaine ou une quinzaine dans un endroit réputé pour l'incessant passage de randonneurs ou, plus simplement, de promeneurs affamés.

Elle ne proposait ni crêpes, ni pizze, pas davantage tout ce qu'un vendeur ambulant pouvait offrir de malbouffe. Elle avait cette passion en elle, celle de la bonne cuisine. Pas de la grande cuisine, mais des recettes toutes simples que lui avaient transmises sa grand-mère avant qu'elle succombe à un douloureux cancer du foie.

Pas question bien entendu de servir de copieux et délicats repas aux touristes trop pressés. Et c'était sa grande idée: proposer des tartines. De simples tartines comme elle en dévorait de toutes ses dents, gamine, au retour de l'école. Des tartines bien croustillantes, épaisses et recouvertes de merveilles. Elle avait multiplié les possibilités.

Tartines chaudes, froides, sucrées ou salées. Un coulis de tomates/melon aux herbes de Provence sur une belle tranche de pain de seigle, une épaisse couche de reblochon fondu sur du pain au blé noir, une mosaïque de charcutailles diverses sur un pain aux trois céréales ou encore une demi baguette coupée dans sa longueur, nappée de miel sur lequel elle parsemait une pluie de copeaux de chocolats, et la traditionnelle tartine aux quatre

confitures.

Son imagination n'avait pas de limites. Petits et grands étaient rapidement venus faire la queue devant le minibus coloré où elle s'affairait tous les après midi depuis la mi-juin. Le bouche à oreille fonctionna à merveille. On se révélait l'emplacement prochain du bus aux tartines, comme on l'appelait familièrement.

Mélessandre avait pensé faire plaisir aux enfants, mais elle constatait que les adultes appréciaient aussi ses fameuses recettes, toutes simples mais diablement originales et terriblement délicieuses.

Depuis une semaine elle avait investi une partie de ses bénéfices dans un magnifique appareil professionnel qui cuisait à la perfection des gaufres croustillantes et tendres, à l'image de ses désormais célèbres tartines. Sa petite équipe de cueilleurs de myrtilles auraient leur « table » réservée. Elle adorait cette petite baie qui mûrissait à la fin de l'été sur certaines pentes d'alpages ou en sous-bois. La cueillette était fastidieuse, d'autant plus qu'elle ne se résolvait pas à utiliser le fameux peigne qui ratissait aussi bien les fruits secs, les feuilles et les divers insectes pris au piège.

- Bonne cueillette?

Elle reconnut Anselme au premier regard. Le jeune homme se tenait debout devant elle, un sourire amusé aux lèvres. Enfin on se retrouve, pensa-t-il.

Sans plus de cérémonie, il aida la jeune femme à poursuivre sa cueillette. Lorsque la nuée de gamins déferla dans la clairière, ils furent stoppés net par la présence d'Anselme.

Mélessandre plaisanta en précisant qu'elle avait embauché un nouveau cueilleur puis, après un coup d'œil au futur guide, elle avait ajouté qu'il était tout de même moins efficace que leurs petites mains.

Anselme rougit, la langue noire et ses lèvres colorées aux teintes du petit fruit. Pour chaque baie cueillie, il en avalait deux.

Sa présence avait rendu la troupe toute silencieuse. On entendait simplement des chuchotements et une rumeur de murmures de voix enfantines.

« Elle a trouvé un amoureux » pouvait-on deviner en tendant bien l'oreille.

Cela amusait les deux protagonistes visés par les innocents quolibets.

Anselme proposa son aide pour transporter les lourds seaux remplis de ce caviar montagnard jusqu'au minibus garé à quelques centaines de mètres du col des Montets où Mélissandre resterait le restant de la journée, satisfaisant les papilles et comblant l'estomac des touristes que la vue des montagnes creusait mieux qu'une grande balade sur un glacier.

Anselme n'était pas un grand bavard. Il ne parlait jamais pour ne rien dire. Cependant, en présence de la jeune fille, les mots lui venaient comme par magie, seulement ils restaient bloqués dans un goulet que sa gorge formait inopinément. Il perdait tous ces moyens en face d'elle et de ses grands yeux transparents. Il aurait voulu lui dire tant de choses, tout ce que son cœur lui dictait, mais rien ne voulait sortir. Ils se jetaient des coups d'œil timides, empreints non pas d'une gêne, mais d'une réserve, une politesse qui n'en était pas une.

Anselme avait consulté la carte des tartines que proposait Mélissandre.

- Vous avez droit à une gaufre, comme toute ma petite troupe de cueilleurs.

Ses yeux étaient remplis de malice en disant cela. Anselme ne se doutait pas que l'invitation cachait autre chose qu'une simple gaufre offerte.

- Je ne sais pas choisir. Tout a l'air si délicieux.

- Il faudra revenir, alors.

- J'y compte bien.

- Vous êtes un grand gourmand?

- Pas seulement.

- ...

- Je veux dire... Je ne vis pas que pour manger.

- Sage résolution. Savez-vous ce que prétendent les étrangers lorsqu'ils découvrent nos tables si bien garnies?

- Je vais l'apprendre.

- Nous mangeons pour vivre alors que vous vivez pour manger,

affirment-ils. Je crois que c'est un peu plus compliqué et que l'idéal est de trouver le juste équilibre.

- Comme en toutes choses. Le juste équilibre. Ne pas se laisser emprisonner par ses propres inclinaisons et ses sentiments tout en profitant de chaque instant.

- Nous nous comprenons.

- C'est une chance, j'aimerais tant vous revoir. L'autre jour, vous avez disparu si soudainement.

- Avec mon bus, vous n'aurez pas de mal à me trouver, il n'est pas d'une discrétion absolue.

- Non, je voulais dire... Enfin, je ne tenais pas à vous revoir pour déguster une gaufre.

- Une tartine, alors? (Mélissandre s'amusait intérieurement à le provoquer).

- Non, oui, enfin je... (Anselme s'embrouillait tout seul)

- En d'autres termes?

- Non, excusez-moi. Ce que je voulais dire, c'est que...

- ...Que vous seriez ravi de m'inviter à boire un verre, c'est ça? S'en rendant soudain compte et ne voulant pas passer pour le premier dragueur avec ses gros sabots, Anselme ne savait plus quoi dire.

- Je ne voudrais pas passer pour ce que je ne suis pas.

- Ne vous inquiétez pas. Puisque c'est moi qui vous le propose.

- J'en serais ravi. C'est... super!

- Très bien. Je me déplace beaucoup en ce moment, mais je reste toujours dans la vallée, entre le col des Montets (elle écarta les bras dans un geste circulaire, montrant le lieu) et les Gaillands (elle tendit un bras fuselé, indiquant au lointain le bas de Chamonix). Seulement, je ne ferme boutique que tard le soir.

- Ce n'est pas grave.

- J'avais entendu dire que les alpinistes devaient se lever tôt, non?

- Je ne suis pas constamment en montagne, vous savez.

- Dans ce cas (et elle sourit de contentement).

- A moins que...

- Que? (ses yeux s'écarquillaient dans une attente espérée)

- On pourrait partager un petit déjeuner, plutôt.

- Déjà? C'est pas un peu trop tôt? (elle sourit franchement, sachant très bien qu'Anselme n'était pas sur la même longueur d'ondes).

- Je voulais juste dire que... N'allez pas croire... (il rougissait comme un jeune homme).

- Je ne crois rien du tout. Je constate qu'en moins de deux minutes vous me proposez de passer la nuit avec vous.

- Non, ce n'est pas ça... Je...

- Allez, je vous taquine, là. (Anselme était rassuré)

- On pourrait simplement partager un petit pique nique en montagne et comme tous vos après midi sont pris...

- C'est vrai, vous avez raison. Alors, quel est le programme?

- Je ne sais pas encore. Il y a bien le Vorrassay, mais il faudrait s'approcher en voiture jusqu'à Bionnassay.

- Et pourquoi ne pas bénéficier de la télécabine des Houches?

- La dernière rotation est avant dix-huit heures, ça ne colle pas.

- Allez! Pour une sortie en montagne je peux bien fermer plus tôt, non?

Son regard était celui d'une petite fille qui s'apprête à commettre une bêtise. Anselme hochait la tête puis il choisit une gaufre aux fruits des bois, la préférée de Mélissandre. Sur une fine couche de Chantilly, framboises, fraises des bois et myrtilles se mélangeaient gaiement.

- Ca y est. Encore deux prises faciles et c'est tout bon.

Des prises faciles, vite dit! Ce qu'elle voyait, c'est une muraille qui se relevait de plus en plus, atteignant parfois la verticale. Elle ne serait pas étonnée que tout ça finisse en surplomb, et là! Au début, ça allait, les prises étaient de véritables marches et son guide n'avait nul besoin de la diriger, ni de trop tendre la corde. Gonflée d'une toute nouvelle confiance, elle avait abordé une fissure oblique par laquelle la voie continuait. Facile. Mais elle se rendait déjà compte qu'elle ne possédait pas la technique et s'essouffait là où les pros passaient calmement. Ensuite, ça avait été plus ardu. A deux reprises, elle glissa, ses pieds bien serrés dans les chaussons ne trouvant pas le bon angle. Aussitôt la corde s'était tendue, la tirant

imperceptiblement vers le haut. La voix du guide la conseillait.

- Tu dois toujours reposer le poids de ton corps sur tes pieds, jamais te laisser pendre à bout de bras. Tu fatigueras moins si tes appuis sont solides.

Des appuis solides! Oui, mais sur quoi? La voie devenait de plus en plus difficile, elle le sentait. Elle était là pour apprendre, mais elle commençait à penser que son guide l'avait surestimée.

Elle prit une grande inspiration, fit le vide en elle, entièrement concentrée sur les gestes qui devaient s'enchaîner naturellement et qui, malgré tout sa bonne volonté, étaient hachés et maladroits. Elle tâtonna à la recherche d'une hypothétique prise.

- Ne regarde pas tes pieds. Pense toujours à l'itinéraire. Tu dois projeter ton regard sur les deux ou trois mètres à gravir. Ensuite, ça passe tout seul.

Encore des phrases toutes faites. Au fond d'elle-même, elle savait que le guide avait raison. Les prises qui lui permettaient de s'élever grâce à ses bras seraient d'excellents appuis pour ses pieds, mais c'était plus fort qu'elle. Elle voulait s'assurer de son bon équilibre.

Elle tendit le bras gauche et poussa fortement sur son pied droit, bondissant presque, pour atteindre une légère aspérité située à bout de bras. Incroyable! Elle l'empoigna par trois doigts et se rétablit elle ne savait trop comment. Elle n'avait nullement senti que la corde s'était une nouvelle fois tendue et que Albert Bonnard, dit Albert à la Ramasse, guide de la compagnie de Chamonix, avait tiré d'un seul bras pour aider sa cliente à effectuer une pirouette pas très recommandée. Il ne dirait rien, inutile de sermonner les novices. Ici, il n'y avait aucun danger et elle était là pour apprendre, alors un petit coup de main... Elle serait enchantée d'avoir cru réaliser un saut comme seuls les varappeurs aguerris pouvaient le faire. Il espérait qu'elle prendrait confiance en elle. Car la petite parisienne avait des possibilités mais elle ne croyait pas assez en elle et hésitait là où ça devait passer tout seul.

En dix secondes et quatre bonnes prises, elle fut à ses côtés. Le soleil brillait haut dans le ciel, une légère brise rafraichissait les perles de sueur sur son front et sa nuque. Elle sourit largement

en prenant appui sur l'épaule robuste du guide, puis se retourna face au vide, face au Mont Blanc. Le long glacier des Bossons tirait une langue de plus en plus rabotée, éblouissait la vallée.

- Vous avez vu? Le saut que j'ai réussi! Je n'en reviens pas.

Albert Bonnard sourit tendrement. Même dans des endroits « à vache » ce métier lui plaisait car, au-delà de son bonheur d'arpenter toutes les cimes de la vallée, il rayonnait du bonheur qu'il discernait dans les yeux de ses clients. C'étaient les plus beaux Merci qu'on lui adressait. Son métier était d'offrir du bonheur aux grimpeurs en herbe, de réjouir les débutants, de combler les perfectionnés et de se régaler lui-même en compagnie des meilleurs. Demain, il emprunterait le tunnel du Mont Blanc pour retrouver Ted Spencer à Courmayeur. Ted était l'un de ses meilleurs clients, devenu un grand ami. Prince de la finance à Wall Street dans les années 80 et 90, il avait amassé une immense fortune et laissait à d'autres que lui dorénavant le soin de gérer son gigantesque portefeuille. Il était resté aussi intransigeant pour la gestion de sa fortune qu'il l'avait été durant ses années au service de l'argent des autres et il n'était pas rare qu'il se sépare d'un collaborateur trop timoré, pas assez professionnel, trop doux, trop tendre dans un monde cruel.

Depuis dix ans, il s'adonnait à sa passion pour la montagne. Longs raids à ski l'hiver, courses très engagées l'été, agrémentés de sauts en parapente, d'expéditions diverses aux quatre coins du monde. Son palmarès d'aventurier n'avait rien à envier à sa carrière passée dans la haute finance. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Si Ted n'était pas un tendre dans son milieu professionnel, n'hésitant pas à « recadrer » vertement ses collaborateurs qui n'atteignaient pas leurs objectifs, il était un homme charmant, presque timide en société.

Albert se réjouissait de ces quelques jours qu'il allait passer avec l'américain. Le programme n'était pas encore établi, mais en partant du versant Italien, les grandes courses ne manquaient pas. L'arête Peuterey, le Brouillard, la Brenva, la traversée des arêtes de Rochefort, les Grandes Jorasses. Il sortit de sa rêverie.

- Allez, on redescend maintenant.

Albert avait posé le rappel et donnait les derniers conseils à sa

cliente. Surtout ne pas se crisper sur la corde, elle risquait encore moins qu'à la montée. Elle s'élança dans le vide solidement assurée par le guide rayonnant du bonheur qu'il partagerait sur les hauts sommets, dans les voies les plus rectilignes, les couloirs les plus exposés et les itinéraires peu classiques qu'il ne manquerait pas de fréquenter le lendemain. Pour l'instant, il laissait filer lentement la corde et sa cliente tombait par à-coups au long de cette falaise facile. Elle atteignit la base et il fut auprès d'elle en moins de six secondes, s'étant laissé tomber d'une seule longueur, prenant appui à deux reprises sur les rochers par un vigoureux bond qui lui avait donné encore plus de vitesse. Il avait freiné juste au dernier mètre. Il rassemblait son matériel, calmement, tandis que sa cliente relatait son exploit à une invisible amie au téléphone.

Tout en pliant sa corde, Albert attendit que sa cliente ait fini son compte rendu dans lequel elle était devenue l'espace d'une petite heure un as du rocher, puis il lui proposa de déguster une belle gaufre en montrant du nez le minibus garé au bord de la route. La cliente rougit de ses fanfaronnades au téléphone, et accepta. Ils s'avancèrent vers le minibus de Mélissandre. Une petite foule se massait autour des grimpeurs en herbe qui se perfectionnaient sur le mur d'escalade des Gaillands. Une belle muraille qui avait été déblayée dans les années trente par Frison-Roche et ses camarades, aidés des pompiers et leur lance à incendie pour décaper le rocher comme on nettoie désormais les cours au Karcher. Depuis, c'était devenu l'endroit prisé de toutes les écoles d'alpinisme. Situé à un gros kilomètre du centre de Chamonix, avec vue sur la langue terminale du glacier des Bossons qui se réduisait d'été en été comme une peau de chagrin, un plan d'eau ombragé en bordure de la route, c'était un lieu paisible et charmant, toujours très fréquenté, autant par les apprentis grimpeurs que par une abondance de badauds qui observaient la progression des rochassiers.

Mélissandre dispersa les derniers clients en leur donnant rendez-vous demain à proximité du golf des Praz.

- J'ai bien cru que je ne m'en sortais pas.
- Je vous fais perdre des clients, là.

- Ne vous inquiétez pas, de toute manière j'allais être à court de pain.

La jeune femme referma une à une les quatre vitres qui, ouvertes à la manière d'un vasistas donnait une allure de comptoir au minibus. Elle s'installa au volant, mit le contact et le moteur émit son bruit de crécelle jusqu'au village des Houches.

Mélessandre voulut fouiller dans ses provisions, Anselme l'arrêta d'un geste.

- Ce soir, c'est moi qui régale.

Ils rirent en sautant dans la cabine qui s'éleva jusqu'à Bellevue. Au sommet, l'employé des remontées glissa un regard complice au couple avant de stopper tout le mécanisme.

- Ben, on a eu chaud, on dirait!

Anselme consulta sa montre. Dix sept heures six.

- Vous êtes chargé comme un mulet. J'aurais dû prendre un sac.

- Ca va, ça va. Après tout, je suis bien porteur et puis, on redescendra à vide.

Ils s'engagèrent sur le petit sentier qui, passé l'ancien hôtel de Bellevue dressant ses épaisses murailles à proximité des rails du tramway qui emmène les candidats de la voie royale du Mont Blanc jusqu'au Nid d'Aigle, forme un balcon sur la combe où s'étale le charmant village de Bionnassay et où gronde le torrent issu de la fonte du glacier du même nom.

- Quand j'étais enfant, c'est ici que je voulais vivre plus tard. J'adore cet endroit. Et vous, vous avez un coin préféré? Mélessandre réfléchit, sembla établir mentalement une liste.

- Je ne sais pas. A part les gros bourgs, tout est tellement magnifique ici. Peut-être Servoz, à cause de mon oncle.

Anselme leva son regard, intéressé. Il fallait qu'elle développe. Elle parla donc de son enfance Lyonnaise et surtout de toutes les vacances scolaires où sa mère l'envoyait chez son oncle, dans le petit village à quelques encablures de la vallée de Chamonix. Depuis le balcon du vieux chalet, on pouvait apercevoir la cime du Mont Blanc comme un crane chauve. Durant toutes ses années d'école, Mélessandre prit donc le dôme du goûter pour le sommet de l'Europe. Son oncle lui révéla la supercherie quand elle eut douze ans.

- Tu comprends, de chez nous, on ne peut pas voir le sommet, alors je me suis dit que c'était mieux si je te faisais un petit mensonge pour que tu puisses rêver.

Elle avait eu plus de peine que lorsqu'on lui avait révélé que le père Noël n'était qu'un concept.

Mélessandre conclut ses souvenirs par un sourire nostalgique et empreint d'affection pour son oncle.

Il y eut un long silence après ces évocations de l'enfance de Mélessandre. Ils traversèrent la passerelle au bas du glacier de Bionnassay et, le souffle se faisant plus court dans les premiers lacets menant au col de Tricot, c'est Anselme qui parla de lui.

Il n'avait jamais connu la grande ville, mais son amour de ses montagnes était tout aussi puissant. Était-ce le fait d'avoir toujours vécu au milieu de tous ces sommets ou bien le fait d'être un garçon, sa passion prenait plus d'altitude que celle de Mélessandre. Elle avouait adorer se balader sur les alpages, au long des sentiers en forêt, parfois « faire » un sommet facile (le Mont Joly, le Buet), mais elle n'avait pas la folie des cimes. En revanche, pour Anselme, lorsqu'on ne s'aidait pas des mains, ce n'était pas tout à fait la vraie montagne. Et il repensa au printemps passé, ses doutes quant à son avenir, cette incapacité à appréhender le vide. Il avait été bien malheureux et pourtant c'est à ce moment là qu'il l'avait rencontrée, elle. Et ils marchaient maintenant côte à côte tandis que l'horizon, à l'est, s'assombrissait et que les rayons du soleil agrandissaient les ombres jusqu'à plonger tous les fonds de vallée dans les ténèbres.

Ils parvinrent au col en nage. Ils avaient accéléré l'allure afin de bénéficier d'un splendide coucher de soleil au sommet. Il ne restait plus qu'à grimper à la cime du Vorassay, éminence herbeuse que des troupeaux de moutons arpentent tout l'été. Ce soir, le cheptel s'était rassemblé dans des alvéoles, petites dépressions juste en dessous du col, à l'abri du vent, pour passer la nuit. Quelques clochettes tintèrent à leur passage.

Lorsqu'ils débouchèrent au sommet de cette montagne facile, le soleil plongeait dans un océan de brumes qui s'effilochaient sur les pointes acérées de la chaîne des Aravis. Juste en face d'eux,

le Mont Joly ressemblait à un ogre qui s'apprête à engloutir le Val Monjoie. Un léger brouillard dissimulait la plaine du Fayet jusqu'à Sallanches et Anselme ne put dire si c'était la transpiration de la terre après cette journée torride de fin Septembre annonciatrice du beau temps pour les jours à venir ou des relents de la pollution qui gangrenait ce si bel endroit. Il se rappelait avoir lu quelque part que l'air de Chamonix était aussi empoisonné que l'atmosphère parisienne. Le trafic routier était en cause mais aussi cette surabondance de population. Mais pouvait-on interdire aux gens de venir dans cet endroit fantastique. Il pensa au Bouthan, minuscule pays himalayen, coincé entre les plus hauts sommets du monde, qui imposait des taxes dissuasives pour empêcher le déferlement des touristes. C'était un pays qui prônait le bien être et le plaisir de vivre, mais à quel prix? Fallait-il interdire l'accès aux plus beaux coins de la planète, les réserver à une élite, tout comme l'enseignement et les connaissances pouvaient l'être il y a encore un siècle.

Ils restaient muets l'un et l'autre, assis sur l'herbe rase, à contempler le panorama à 360 degrés autour d'eux. Ils semblaient être seuls sur cette terre.

Mélessandre inspira un grand bol d'air puis, ses yeux pétillants de curiosité, demanda ingénument:

- Dites moi, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ce sac si lourd?

Anselme l'examina un instant. Il découvrait à chaque regard un nouveau détail sur son visage. L'aile du nez légèrement incurvée, une petite tache de rousseur non loin de la tempe, les lobes des oreilles percées mais ne supportant aucun bijou, du moins pas ce soir... Il avait l'humeur enjouée.

- Oh, rien. Juste un peu de matériel de montagne. Crampons, cordes de différentes grosseurs, broches à glace, mousquetons, friends, coinçeurs... et peut-être bien une ou deux barres de céréales...

Tout en prononçant lentement ces derniers mots, il extirpait un bocal de foie gras estampillé en provenance du Gers, quelques tranches de saumon fumé et une minuscule boîte de caviar, entourés de givre dans leur compartiment isotherme, puis un

énorme pain de campagne cuit au feu de bois, quelques belles tranches de jambon de Bayonne. Il disposait délicatement chaque merveille sur la nappe à carreaux qu'il avait disposé à même le sol. Ce n'était pas fini, les yeux de Mélissandre s'ouvraient en grand comme son appétit.

Il y avait des cuisses de poulet, une salade composée parfaitement fraîche, composée de fines tranches de tomates bien mûres, de cheveux de carottes et céleri, de cubes d'avocats et d'ananas, quelques haricots rouges et une poignée de maïs.

- Vous croyez qu'on pourra avaler tout ça?

- Bien obligé. Je ne redescends qu'une fois le sac totalement vidé.

Cependant, il continuait. Il exhiba une belle portion de tomme de Savoie à la croûte aussi grise que la pierre du Brévent puis ce fut au tour du dessert.

Le baba n'avait pas trop souffert du voyage. Le gâteau se tenait encore bien, mais il était nu.

- Hou la! Ca va être un peu sec, non?

- Pas si sûr, répondit Anselme en sortant une bouteille de champagne qui émit un gentil bruit lorsqu'il fit sauter le bouchon. Il en imbiba copieusement la génoise avant d'y ajouter de belles cuillerées de crème pâtissière, puis il remplit deux timbales et, séparés du monde des hommes, ils trinquèrent.

Ils engloutirent toutes les victuailles en prenant leur temps. La nuit était tombée, allumant une à une toutes les étoiles que l'œil peut distinguer par une nuit sans lune. Ils avaient parlé de tout et de rien. Souvent laissé un silence complice s'installer sur cette montagne qui les isolait en les rapprochant davantage. Ils avaient continué d'évoquer leur jeunesse, leur amour de la montagne, leur passion de ces vallées pour des raisons différentes mais qui, finalement, se rejoignaient. Puis ils avaient dévié sur des thèmes plus généraux. La liberté, le bonheur, l'engagement, la responsabilité, l'avenir, l'écologie. Ils avaient parlé toute la nuit, jouissant des ténèbres qui interdisaient tout panorama et cela valait bien le spectacle des montagnes s'étalant au grand soleil de Juillet. Ils voyaient au-dedans d'eux-mêmes. Ils s'appréciaient l'un l'autre, se rapprochaient. Au petit matin,

juste avant l'aube, Mélissandre frissonna malgré la polaire qu'elle avait enfilé au début de la nuit. Il l'entoura de son bras droit et elle se laissa aller tout contre son torse. Ils étaient là, un couple enlacé au sommet d'une montagne dans la fin de la nuit où ils s'étaient révélés. Anselme savait désormais que sa vie serait partagée par cette jeune femme, que plus aucun matin il ne se réveillerait seul ou aux côtés d'une éphémère rencontre. L'évidence de deux solitudes qui se joignaient. Un nouveau départ.

Il se secoua tandis que, derrière l'arête du Mont Lachat, le ciel semblait diluer son noir d'encre.

- Et si on le prenait, ce petit déjeuner?

- Hou la, mais il ne reste plus rien à grignoter.

- Non, je parle d'un vrai petit déjeuner copieux.

- Oui, mais il va falloir redescendre aux Houches. C'est loin. L'appétit nous aura quitté alors.

- Qui parle d'aller jusqu'aux Houches?

Anselme avait refermé son sac devenu bien léger en prononçant ces paroles. Il lui prit la main et ils dévalèrent comme deux enfants la pente raide qui tombait sur une poignée de chalets, sur le versant opposé à celui par lequel ils étaient montés.

Les chalets de Miage se blottissaient les uns contre les autres sur ce replat de pâturage arrosé du ruisseau qui centralisait tous les petits rus issus du glacier de Miage et allait creuser de profondes gorges pour rejoindre le Val Montjoie.

L'aube pointait à peine, le fond des vallées n'était illuminé que par les quelques lampes de rues qui s'étageaient sur les premières pentes. A quelques pas des habitations rustiques un troupeau de vaches chassait les premiers insectes de paresseux coups de queue en faisant à peine tinter leurs lourdes cloches. Anselme s'avança parmi les chalets et frappa à une porte dont le bois, patiné par les années, le vent, la pluie et le gel, avait cette teinte noire qu'ont les constructions ayant traversé les rudes saisons montagnardes.

- Tu n'as pas peur de les réveiller?

- Penses tu! Léonce est toujours debout avant le jour.

A peine avait-il rassuré Mélissandre que l'épaisse porte s'ouvrit

sans un bruit.

- Anselme! Ben dis donc, si je m'attendais, sacré chenapan... et l'homme allait poursuivre sur le même registre d'amitié virile qui ne s'embarrasse pas à faire de belles phrases aux mots pudiques lorsqu'il aperçu la présence de Mélissandre.

- S'cusez, d'moiselle, se confondit il en empoignant le béret qui ne quittait jamais son crâne.

Anselme fit les présentations. Léonce paraissait engoncé dans son immuable costume: une chemise de gros drap fermée au col par un large mouchoir à carreaux qu'il nouait autour de son cou en guise de foulard, ses manches étaient roulées jusqu'au coude laissant voir de puissants avant bras et des pognes de bûcheron. Son éternel pantalon de velours était noué d'une simple ficelle à la taille. Anselme ne l'avait jamais vu porter une ceinture, sauf lorsqu'il se rendait aux obsèques de quelque vaillant ami. Ses pieds étaient chaussés de patins en véritable peau de chamois qu'il chaussait d'une magnifique paire de sabots dès la porte de son chalet franchie.

Léonce ne posa pas de questions et prépara un copieux petit déjeuner. Le lard rissolait, la tomme était posée sur l'épaisse table en merisier, une énorme tourte cuite par ses propres soins était à moitié entamée. La cafetière remplie aux trois quarts trônait au centre des victuailles où l'on comptait également quelques pots de confiture et un pichet de lait recouvert d'une belle couche de crème.

Passer la nuit à la belle étoile creuse l'estomac même si on ne crapahute pas et ils mangèrent de bon appétit sous l'œil bienveillant de l'ancien. Quelqu'un qui n'avait pas d'appétit ne méritait pas sa considération, selon sa propre échelle de valeurs. Le caractère du vieil homme était entier. Il aimait ou n'aimait pas un nouveau visage et il le faisait savoir sans tarder. Anselme savait que ce matin il ne dirait rien à propos de Mélissandre, il se contenterait de l'observer sans qu'elle s'en aperçoive, de la jauger au travers de mille détails que lui seul savait repérer. Sans se presser il prendrait sa décision et elle ferait comme partie de sa famille, une famille perdue dans les sombres années d'occupation. L'amitié de Léonce était sans restriction. Ou bien,

s'il ne l'apprécierait pas, pour on ne sait quelle raison, il serait poli mais froid comme un matin de Janvier et, à la moindre contrariété, il lui dirait ce qu'il pense. Il était comme ça, Léonce. Fait d'un bloc. Un morceau de granit, indéradicible, insubmersible. Son franc parler et ses jugements définitifs lui avaient fermé le métier de guide de haute montagne. Avec les collègues, ça passait, mais il fallait continuellement faire le dos rond envers les clients. Humble et modeste, vivant simplement, Léonce n'entendait pas être le serviteur de quiconque. Il était un homme pauvre mais libre. Mais quelle force, quelle endurance! A soixante quinze ans, il n'hésitait pas à traverser les glaciers du massif à l'allure d'un jeunot, à faire quelques pas d'escalade et bivouaquer en plein hiver ne lui faisait pas peur.

Mélessandre mordait à pleines dents dans une immense tartine sur laquelle elle avait étalé le beurre couleur de soleil, fait maison, comme presque tout ce qui était proposé sur la table. Elle n'avait jamais avalé un petit déjeuner aussi délicieux. Anselme voyait briller l'œil de Léonce. Nul doute qu'avant même de repartir dans la vallée, elle serait admise dans le cœur du vieux.

- Et vous habitez ici toute l'année?

Anselme connaissait la réponse mais laissa Léonce s'expliquer.

- Pas non! Moi, ça ne me gênerait pas trop, mais c'est pour Marthe.

Plus tard, en longeant le balcon qui les ramenait à Bionnassay puis dans la montée au Col de Voza, Anselme raconta la vie de Léonce.

- Il est né juste là, en indiquant d'un geste quelques chalets sur l'autre versant, à Saint Nicolas, un matin de Février glacial, dans le pêle, la grande pièce où l'on se retranchait pendant l'hiver, profitant de la chaleur des bêtes .

Quand la guerre éclata il avait juste dix ans. Trois frères l'avaient précédé et il avait une petite sœur. Dès 1943, ses aînés s'étaient engagés dans la résistance, le plus jeune n'avait pas treize ans. Il était messager et courait toute la journée par les sommets et les vallées. Un soir, il était tombé sur une patrouille de la Wermacht qui l'avait raccompagné chez lui. Les soldats se

doutaient bien qu'un enfant anuité devait être un messenger pour les réseaux de résistants malgré le jeu qu'avait joué le gamin, prétextant s'être perdu. Louis avait eu la présence d'esprit d'indiquer une ferme voisine afin de ne pas mettre sa famille dans l'embarras, mais le voyant approcher, les Couttaz, un couple sans enfants habitant une ferme en contrebas de la maison familiale, l'avaient reconnu en s'exclamant « mais c'est le petit Terraz ». L'officier allemand comprit aussitôt la supercherie et l'affaire aurait pu en rester là si la veille la division à laquelle appartenait le soldat n'avait subi de lourdes pertes suite à une attaque un peu désordonnée de la part de la résistance haut Savoyarde. Une embuscade vers Saint Gervais avait coûté la vie à six bons pères de famille et soldats émérites avant d'être nazis. Il régnait une atmosphère électrique dans la compagnie. On parlait de choisir au hasard douze otages, deux par soldat allemand tué, parmi la population civile de Saint Gervais si jamais personne ne se dénonçait. L'Oberleutnant n'était pas un mauvais homme. Lui aussi avait une nombreuse famille, une femme aimante et sept garçons qui l'attendaient dans d'autres montagnes non loin de Munich. Le petit Louis lui rappelait son Gunter, toujours prêt à courir par monts et par vaux. Il y avait eu mort d'hommes, mais c'étaient des soldats, lui n'était qu'un gamin. Seulement, s'il laissait les choses en l'état, s'il raccompagnait simplement le garçon à sa ferme, il perdrait la face devant ses propres soldats. Peut-être même certains esprits zélés iraient parler aux S.S. Ceux-là avaient une pierre tranchante à la place du cœur. Il ne feraient pas de cadeaux. Ni à la famille du pauvre gamin, ni même à lui. La menace d'être envoyé sur le front Russe planait toujours.

Il se sentait coincé entre son devoir de soldat et sa condition de père de famille. Mais la guerre c'est la guerre. Il demanda aux Couttaz un peu rudement où habitait le petit Louis afin de le raccompagner en toute sécurité. Le couple ne réalisa pas et indiqua spontanément la direction de la ferme, quelques lacets du chemin empierré plus haut.

Malheureusement, ce soir là, toute la famille était attablé dans la grande pièce, attendant un peu nerveusement le retour de Louis,

qui tardait. Il était très rare que les deux aînés et le père ne soient pas en vadrouille quelque part en montagne, appelés à œuvrer pour le réseau. L'embuscade avait été tendue par un autre groupe de combattants de l'ombre, les balbutiements de la résistance en Haute Savoie manquaient de coordination et la famille n'était pas encore au courant.

L'officier allemand laissa le petit Louis s'avancer seul et pousser la porte, comme s'il rentrait simplement d'une mission. Les militaires attendaient, planqués aux abords du chalet, dissimulés dans la nuit et se faisant aucun bruit. Aussitôt entré, Louis murmura à ses frères que les allemands étaient là. Ils se faufilèrent par la porte donnant sur la colline mais un soldat allemand avait prévu la fuite et s'était posté à l'arrière de la ferme. Une sommation, puis il tira à plusieurs reprises. Les deux frères furent fauchés. Le père, pris de fureur en entendant la rafale crépiter à l'extérieur, se jeta sur l'officier allemand qui sorti un revolver prestement et l'abattit à bout portant. Pour compléter le tableau, on emmena sa femme, prise d'hystérie, ainsi que le grand père et une tante qui vivaient ici pendant la guerre. Ils furent déportés sous prétexte qu'on avait retrouvé des preuves de l'appartenance de toute la famille à la résistance. Aucun ne revit les vertes vallées hauts savoyardes.

Léonce et Marthe auraient dû être là, eux aussi. Juste après diner (en ce temps-là, le repas du midi était appelé le diner et celui du soir le souper), on les avait envoyé apporter un gros panier de victuailles à des connaissances, des amis puisque c'est ainsi qu'on nommait ceux qui ne prenaient pas une part active dans la collaboration, qui habitaient Le Fayet, au-delà de Saint Gervais, dans la plaine de Sallanches et qui souffraient des restrictions. Léonce portait sur ses maigres épaules une petite hotte où se mêlaient beurre, œufs et deux lapins fraîchement dépecés et enveloppés dans un chiffon. Marthe tenait à bout de bras deux bidons de cinq litres de lait. Parfois le frère aidait sa sœur. Ils avaient un peu trainé, s'amusant d'un rien. En ce temps-là, les enfants des montagnards aidaient aux champs, aux récoltes, à la fenaison, à rentrer le bois, gardaient les troupeaux. La vie était rude, simple et belle sans convoitise mais trop

sérieuse pour de jeunes enfants. Ils étaient projetés malgré eux dans le monde des adultes et la guerre, avec son lot de prisonniers, de volontaires presque obligés au s.t.o et les maquisards qui disparaissaient souvent pendant plusieurs semaines, avait renforcé le rôle des enfants dans les labeurs quotidiens. Mais le naturel d'un enfant, quelque soit l'époque et le lieu, même quand la guerre fait rage, son inclination demeure le jeu. Sur la longue route qui menait au bas de la montagne, ils avaient pris le prétexte d'une halte, soulageant momentanément leurs frêles épaules et leurs maigres biceps pour titiller une colonne de fourmis, s'amuser de têtard dans un bassin rempli de mousse. Ils s'étaient essayé à siffler dans des feuilles de cerisier. Léonce avait grimpé dans un jeune frêne pour épater sa sœur. Ils avaient détourné de petits rus, s'étaient allongés quelques minutes dans l'herbe tendre d'un pré bordant la route, avaient flâné en traversant le bourg de Saint Gervais. Bref, l'après midi mourrait lorsqu'ils s'étaient présentés devant le grand immeuble qui jouxtait les thermes. Il y avait une grande effervescence dans la petite ville. Léonce était un peu perdu et, s'étant définitivement emparé d'un bidon de lait, tenait fermement la main de sa sœur. Il avait retrouvé facilement l'adresse que sa mère avait patiemment écrite sur un morceau de papier qu'elle lui avait glissé précautionneusement dans la petite poche de sa chemisette. On fut ravi de voir arriver le chargement. On complimenta les deux enfants. Léonce était devenu timide tout à coup. On les avait fait entrer dans une sorte de hall aussi grand que la grande pièce à vivre de la ferme qui laissait distinguer une salle de bal où aboutissait les multiples marches d'un escalier géant aux rambardes vénitiennes. Les degrés étaient larges et profonds, recouverts en leur milieu d'un tapis rouge. En levant la tête, Léonce remarqua un lustre de cristal composé de dizaines d'ampoules. Cette pièce était féérique et ce n'était que le vestibule. Toutefois, plus encore que le décor, c'était les hôtes de maison qui étonnaient le garçonnet. Une servante au blanc tablier de dentelle les avait accueillis, les laissant un moment tout à leur contemplation dans cette pièce si riche. Puis était arrivée la maitresse de maison, habillée d'une robe mauve

qui traînait sur le sol de marbre. Elle portait d'invisibles chaussures à talons sous l'étoffe de soie car on entendait marteler son pas à une bonne cadence. Son cou était orné de quatre rangs de perles, des boucles d'oreilles fantaisie tombaient de ses oreilles, un rouge à lèvres rappelait à Léonce ses orgies de myrtilles et ses joues étaient trop roses pour ne pas avoir été minutieusement maquillées. Elle s'exprimait avec des mots choisis que les enfants ne comprenaient pas toujours, trop habitués à parler patois là-haut, dans les montagnes.

- Gontrand, voyez comme ils sont chou !

Léonce ne voyait pas le rapport avec cet ingrédient de la potée que préparait chaque Dimanche d'hiver sa mère. Ca avait la tonalité d'un compliment pourtant il n'appréciait guère qu'on le traite de chou.

Alors était apparu un homme grand et sec, sanglé dans une simple robe de chambre qui reluisait sous le puissant éclairage de l'imposant lustre. Ses cheveux gominés étaient méticuleusement peignés à la façon de l'acteur Charles Boyer ou encore imitant la coupe de Jean Gabin. Mais Léonce, pas plus qu'aucun autre membre de sa famille n'allait au cinéma, même avant que la guerre n'éclate.

L'homme lui tapa amicalement l'épaule et Léonce put remarquer des taches de peintures sur tous ses doigts. Il constata aussi que ses mains n'étaient pas celles, usées et rabotées des montagnards qui peinaient toute l'année.

Il prenait conscience qu'il avait pénétré dans un autre monde. Jusque là, le monde c'était sa famille, les champs, la forêt, la montagne. Les longues veillées au cœur de l'hiver, le dur labeur dès les beaux jours, et le froid, le gel, les ondées d'automne. Une vie rythmée par les aléas de la météorologie, par une nature qui dictait sa loi. Les hommes devaient s'y plier et ne pas broncher.

A cet instant, Léonce comprit qu'une vie oisive, faite de plaisirs essentiellement, pouvait exister dans ce monde.

Il en eut la confirmation toute la soirée. Solange, la maitresse de maison, ayant constaté que la nuit n'allait pas tarder à tomber, s'était décidée à garder les deux enfants pour la nuit. Léonce

n'osa pas protester, mais il savait que les foudres maternelles allaient s'abattre sur lui dès son retour. Il n'aurait pas à faire à son père puisque c'était la mère qui l'avait envoyé en mission. Cela se passait toujours comme ça, à la ferme. Les travaux de la forêt ou des champs étaient du domaine de son père et s'il manquait à sa tâche, il avait droit aux remontrances paternelles tandis que toutes les besognes liées à l'intérieur de la ferme, y compris le domaine du poulailler, revenaient à sa mère. Il devait en répondre à elle seule pour tout manquement.

Il aurait mieux valu rentrer ce soir, même passé minuit.

Mais Solange avait été persuasive et Léonce était en admiration devant cette formidable maison qui aurait pu contenir trois ou quatre fermes comme la leur. De surcroît, la maîtresse de maison était terriblement séduisante. Il n'avait jamais rencontré une dame aussi élégante, aux manières si surprenantes.

Le repas avait été un nouveau dépaysement. On leur servit des mets dont il ne soupçonnait pas l'existence jusque là. Des nouvelles saveurs titillaient son palais, habitué à n'avaler que la traditionnelle soupe que sa mère faisait mijoter des heures sur l'imposant fourneau en fonte. Elle y jetait pêle-mêle tous les légumes de saison, y ajoutait parfois une pièce de viande, un peu de lard et cela embaumait la maison. Ici, rien de pareil. Les parfums étaient plus subtils, délicats. Saumon en gelée, cailles rôties à la confiture d'airelles puis de fines tranches d'une viande si tendre qu'elle fondait littéralement dans la bouche. On lui apprit qu'il s'agissait de bison. Sur ce point, Léonce fut septique. Le maître de l'école communale n'avait-il pas affirmé devant toute la classe que les bisons d'Amérique avaient disparu? Mais ce soir, même les assertions de Monsieur Biolay tremblaient sur leur piédestal où les plaçaient des enfants de paysans qui n'avaient d'autre moyen de connaissance que l'école publique qui jouxtait la mairie.

On lui proposa un plateau de fromages. Etonné, il ne sut lequel choisir. Il ne retrouvait pas la tome ou le reblochon qui, à la ferme, constituaient la base de l'alimentation et non pas, comme ce soir si particulier, un appendice à un repas déjà copieux. Si les portions n'étaient pas celles dont se repaissent les rudes

paysans habitués aux travaux pénibles, les plats étaient nombreux. Léonce allait de surprise en surprise.

- Il ne sait pas lequel choisir, Gontrand! Comme c'est mignon, puis s'adressant directement à Léonce, tu peux en prendre un morceau de chaque, comme ça tu pourras comparer et savoir lequel tu préfères.

Lequel préférer? Léonce ne s'était jamais posé la question ainsi en ce qui concerne un repas. On se nourrissait et puis c'est tout. Les goûts et les préférences en matière culinaire n'entraient pas le moins du monde en ligne de compte.

Ses hôtes semblaient s'amuser comme des petits fous à les regarder, lui et sa sœur. Il découvrait un monde dont-ils seraient exclus à tout jamais, lui, sa sœur et tous les paysans qu'il connaissait. Le personnel de maison qui vivait pourtant sous le même toit, mais au rez-de-chaussée, participait également à cette distraction. Tout le repas avait été servi par un homme plus très jeune et cela avait intrigué le jeune enfant. A un seul moment, Gondrand s'était emparé de la bouteille de bourgogne et avait rempli à demi le verre de Léonce. Il avait éclaté de rire devant l'interdiction dans le regard de l'enfant. Léonce avait donc bu son tout premier verre de grand vin. La tête lui tournait légèrement lorsque une soubrette accompagna les deux enfants dans une chambre toute prête qui devait servir à loger les nombreux invités qui se pressaient dans cette grande maison à la montagne.

Léonce ne dort pas de la nuit. Il écoute la lente respiration régulière de sa sœur. Parfois, son petit corps tressautait au rythme de ses rêves. Il pensait. Il revivait toute cette soirée exceptionnelle. Ces gens étaient formidables, ce monde-là enviable. Il était grisé par tant de nouveauté et tout ce luxe. Lorsque la pensée qu'il aurait voulu échanger ses parents contre ceux-ci émergea, il eut peur. Comment une telle idée lui était-elle venue à l'esprit? Comment pouvait-on, simplement grisé par un repas copieux et des manières douces, renier sa propre famille? Alors, du haut de ses dix ans, Léonce revit toute la soirée sous un autre angle.

Ce paternalisme qui suintait des manières sirupeuses du couple,

ces sourires mielleux, ces paroles tendres, ne cachai-ent-ils pas l'envie de s'amuser de la gaucherie de petits paysans? Léonce repensa à certains détails, des œillades convenues entre les époux. Oui, c'était certain, sa sœur et lui avaient été des animaux de foire, des pantins qu'on actionne, des phénomènes de cirque pour divertir une existence désabusée par trop d'aisance. Les phrases qu'ils avaient échangées entre eux où Léonce n'avait pas compris le sens étaient certainement chargées d'un mépris pour les petites gens, au mieux d'un paternalisme de colonialiste. Il l'avait remarqué en observant les rapports du couple avec le personnel. Ici, on n'élevait jamais la voix. La puissance de l'argent n'avait nul besoin de grondements pour se faire respecter. Léonce avait été presque choqué par ce petit geste, l'annulaire de Solange qui avait mis le serveur carrément au garde-à-vous. On traitait ainsi son personnel comme on le fait d'un chien. La clochette qu'avait agité Gondrand était le sifflet qui appelle les toutous et le serveur était apparu instantanément. Pendant toute la soirée, Léonce avait examiné le personnel. Ils n'étaient pas maltraités, mais il avaient l'œil résigné, le dos courbé même s'ils se tenaient droit comme des noisetiers. Comment Léonce avait-il pu se laisser avoir par toute cette illumination? L'immense demeure aux innombrables pièces. Un repas de roi qui n'était que leur quotidien. Des meubles somptueux, des bibelots attrayants. Tout cela était de la poudre aux yeux. Et au milieu de cette nuit sans sommeil, Léonce comprenait mieux. Ici, tout jouait sur les apparences. Il fallait en montrer, en imposer au monde. Asseoir sa position sociale en exhibant des toilettes à la mode, en étalant des accessoires et un mobilier coûteux, sûrement une automobile dont un chauffeur en livrée devait conduire le couple l'été sur la côte d'azur, l'hiver à Megève, le reste du temps à Paris et quelques jours ici. Ils prenaient peut-être même l'aéroplane. Un monde oisif et luxueux où tout sonnait faux.

En remuant ces pensées nouvelles pour lui, l'enfant s'apercevait que vivre dans le luxe était vivre dans une prison. Une prison dorée dont on possédait les clés de sa propre cellule mais dont

on ne voulait pas sortir. Il y avait de l'arrogance, du mépris, une supériorité de race et de classe dans l'attitude de ses hôtes. Mais ils n'étaient pas plus libre que leurs domestiques, emmurés dans une vie qu'ils avaient certes choisie mais qui leur imposait ses contraintes sociales au risque de passer pour un usurpateur. A l'aube naissante, Léonce avait compris que le grand monde était une jungle où il fallait nécessairement se montrer toujours sous son meilleur jour.

Il réveilla sa sœur et descendit à l'office où une grosse fille à peine plus âgée que lui, le regard éteint, épluchait une montagne de légumes. Elle leva les yeux sur lui. Il s'exprima en choisissant ses mots, se rappelant les cours de grammaire de Monsieur Biolay. Même devant lui, simple petit fils de paysan, l'employée plia les épaules et répondit le regard bas à sa question.

- Monsieur et Madame ne se lèvent pas avant onze heures.
- Nous devons rentrer, ma sœur et moi, nous avons du labeur qui nous attend, des vaches à traire, le beurre à baratter, et aider la mère à préparer les confitures. Devant l'étonnement de l'éplucheuse, Léonce se reprit et dit d'une voix plus mesurée.
- Nous remercions grandement vos patrons pour leur hospitalité.
- Bien Monsieur. Je leur ferai part de vos remerciements.

On l'avait appelé Monsieur, lui qui n'avait pas onze ans! Cela finit de le convaincre qu'il n'était pas fait pour cette vie de fausseté. Sa sœur lui demanda sur le chemin du retour pourquoi il avait menti ainsi. Bien entendu ils aidaient à la vie de la ferme mais ils ne s'occupaient ni de la traite des vaches pas plus qu'ils n'avaient le droit de toucher à la fabrication du beurre.

- Dans ce monde là, avec ces gens-là, le mensonge est une sorte de vérité, lui avait-il répondu comme s'il avait vécu des années parmi les nantis de la terre.

Ils étaient rentrés sans se distraire de toutes les occasions qu'une longue balade offre à deux enfants de s'amuser. Léonce échafaudait déjà une explication dans laquelle il ne se donnait pas le mauvais rôle. Pas un mensonge, juste présenter la vérité sous son meilleur jour pour éviter une belle raclée qu'il avait sans doute mérité. Il repensait à ce monde facile et oisif que, sa

sœur et lui, avaient eu le bonheur de côtoyer une seule soirée. Ces gens-là ne connaissaient ni la dureté de la vie, à peine les restrictions de la guerre. Tout leur était aisé. Mais savaient-ils encore la vraie valeur des choses puisqu'ils n'en connaissaient même pas le prix. Dans sa petite tête d'enfant, Léonce se rendait bien compte que ce qui était important dans la vie ne s'achetait pas avec de l'argent. On pouvait afficher un air hautain et paternaliste, dédaigner le petit monde, se moquer de ceux qui n'avaient rien, mais au bout du compte, ils devaient se sentir bien seuls dans leur monde de gens pour qui le quotidien était un long fleuve tranquille.

Bien sûr il avait été séduit par ce monde nouveau, ébloui par tant de richesses et de nouveautés. Longtemps après cette soirée, il y repensa. Mais c'était comme on se souvient d'un rêve. La vie se chargeait d'effacer ses souvenirs, des pensées liées à un monde où il n'aurait pas eu sa place.

Il força le pas. Marthe avait du mal à suivre et souvent elle devait courir sur une dizaine de mètres pour ne pas se faire distancer. Léonce lui prit la main. Ils remontaient le talus duquel la petite ferme dominait la vallée. Des brumes s'effiloçaient le long du versant sud. On aurait dit que les arbres fumaient. Parvenus au replat qui permettait de reprendre son souffle avant le dernier petit raidillon, Léonce fut surpris que Douce, la petite batarde qui n'avait pas son pareil pour détecter une présence, n'aboie pas. Il n'était pas sept heures du matin. Les deux enfants avaient mis à peine deux heures pour un trajet qui leur avait pris toute l'après midi d'hier. Et Douce était couchée, profondément endormie, à quelques mètres de la petite fenêtre donnant sur l'évier de la grande pièce. Elle qui était toujours levée avant la maisonnée. Léonce s'approcha pour caresser l'animal, afin de se donner le courage d'affronter la mère, sûrement en train de travailler à quelque ouvrage à l'intérieur. Il savait que son père était déjà au champ ou en forêt. Ses frères, il ne les voyait pas beaucoup ces derniers temps. Il était question de maquis, de résistance, mais on lui avait interdit de dire quoi que ce soit, de toute manière il ne savait pas grand-chose et s'en moquait pas mal. Lorsque sa main toucha le pelage aussi froid que du

marbre, Léonce retira vivement son bras et un frisson secoua tout son dos. La porte n'était pas close. Il entra timidement. Appela d'une voix imperceptible. La lumière ne donnait pas dans la pièce. Il ne devinait que des ombres. Il s'avança sur la pointe des pieds. Marthe était restée dehors. Elle ne comprenait pas pourquoi Douce était endormie, elle qui aimait autant jouer avec la fillette d'habitude. Léonce lui avait intimé de ne pas la toucher, « il ne faut surtout pas la réveiller ».

Il n'avait pas pensé à actionner l'interrupteur et ses yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité qui régnait dans la pièce. Le long banc était couché sur le flanc, des éclats de vaisselle, sûrement deux assiettes, jonchaient le sol, par ailleurs impeccable comme toujours. Un torchon s'étalait au milieu. A part ce léger désordre, rien. Que s'était-il passé?

Léonce ressortit. Marthe était à genoux devant Douce, elle semblait faire sa prière du soir. Il ne comprenait pas. Où étaient-ils tous passés? Il pressentait un drame. Mais même pour un deuil chez les voisins, on n'aurait jamais laissé la ferme sans personne, la porte à demi ouverte et tout ce désordre. C'était bien ici que quelque chose s'était passé. Machinalement il contourna la large bâtisse trapue qui semblait vouloir courber l'échine sous les assauts des rigueurs de l'hiver et se pelotonner à flanc de versant pour éviter les fortes chaleurs de Juillet. Alors, d'un seul regard il comprit. Même s'il ne savait pas bien quoi, s'il ne connaissait pas les détails, à cet instant, il sut .

Il sut qu'il ne reverrait jamais ni son père ni ses frères. Qu'il n'aurait pour famille que la petite Marthe qui restait prostrée là, de l'autre côté de la bâtisse. Il ne fallait surtout pas qu'elle contourne la ferme. Expliquer la mort de Douce était simple, mais là...

Devant lui, à quelques mètres à peine, gisait le père, plus loin les deux corps de ses frères, le visage caché dans l'herbe rase que l'on coupait pour nourrir les lapins. Leurs corps sans vie semblaient être endormis eux aussi. Un long sommeil.

Anselme avait des trémolos dans la voix lorsqu'il conclut la terrible histoire de ces deux orphelins. Mélissandre écoutait en silence, marchant aux côtés de ce grand gaillard qu'elle aimait

déjà.

A la fin de son récit, ils atteignaient le petit village de Bionnassay qui se lovait dans cet escarpement en contrebas du col de Voza. Anselme aimait bien cet endroit verdoyant, calme et tranquille, seulement troublé par le grondement des eaux du torrent qui s'écoulait du glacier de Bionnassay. Les alpages étaient protégés par d'épaisses forêts d'épicéas. Le Vorrassay imposait sa lourde masse au sud tandis qu'une brèche plein ouest permettait à une route torturée une sortie vers la vallée du Bon Nant et, plus bas, Saint Gervais. La montée au col de Voza n'était plus goudronnée et le chemin carrossable n'était emprunté que par quelques 4x4 et un petit camion qui ravitaillait en boissons l'Hôtel du Col. Anselme connaissait Jean, le livreur. Ils s'installèrent à califourchon sur des caisses contenant des packs de bière et autres sodas. Ils étaient bousculés, cahotés, ballotés à chaque ornière. Ils riaient aux éclats. La journée promettait d'être belle. Ils avaient l'avenir devant eux. Et l'amour s'annonçait par des regards encore timides, une connivence qui naissait. Ils redescendirent sur les Houches en courant presque, dévalant les prés et coupant par les bosquets de résineux, sautant les ruisseaux comme deux gamins. Et c'est bien ce qu'ils étaient redevenus.

On prétend que lorsqu'on est amoureux, on a toujours vingt ans. Eux en avaient dix.

Peu avant les premiers chalets, Méliandre chuta sans gravité. Elle resta cependant un temps à terre. Anselme s'approcha, vaguement inquiet. Quand il fut à porté de bras, elle l'attira d'un geste vif et tous deux roulèrent dans l'herbe. Leur fou rire ne s'estompa pas avant de longues minutes. Ils prirent alors un air grave. Anselme avança timidement ses lèvres sur la joue de Méliandre. Malgré toute l'ardeur de leur dégringolade, sa peau était fraîche et si douce. Il déposa un baiser, puis un autre aux bord des lèvres roses. Puis encore un autre. Ils s'embrassèrent comme s'ils se retrouvaient après une longue absence.

La longue vallée courait plein est et on apercevait au loin tout là-bas le col de Balme qui clôturait ce petit paradis. De part et

d'autre de cette bouillonnante dépression s'élevaient des sommets de rocs et de glaces. La forte rosée du petit matin s'était dissipée, avait formé de petites nuées qui s'élevaient comme des ballons, se désintégrant lentement sous la puissance du soleil. Un choucas poussa son cri en prenant son envol depuis la lisière du bois. Très haut dans le ciel, une ombre plana. Un gypaète observait les alentours à la recherche d'une proie.

6 - La grande crevasse.

La journée promettait d'être belle. Une légère brise faisait frissonner les muscles pas encore réchauffés par l'effort. La vallée de Chamonix produisait son habituel ronronnement, seulement percé d'un son plus aigu, sûrement une sirène de pompiers qui allait porter secours, peut-être sauver une vie en ce moment précis. Roland Mouffard eut une pensée pour les services hospitaliers qu'il avait fini par bien connaître, aussi bien que s'il avait été un infirmier ou un médecin oeuvrant pour le bien-être de la collectivité. S'il détestait ces lieux où la maladie et les blessures régnaient en maître, il vouait au personnel un véritable culte. Pour lui, soigner ses semblables était le plus beau métier du monde. D'autant plus qu'il aurait été incapable d'en assumer les responsabilités et vouer sa vie à sauver, ou du moins, à apaiser celle des autres.

Roland Mouffard avait bénéficié du savoir faire de personnes expérimentées, toujours promptes à atténuer la souffrance d'autrui. Pendant des années, il avait écumé les différents services d'immunologie des hôpitaux de la région lyonnaise. Les meilleurs spécialistes s'étaient penchés sur son cas. Un cas d'école. Et personne ne comprenait d'où provenait cette faiblesse dans son système immunologique. La médecine occidentale moderne est particulièrement habile à traiter les conséquences mais bien impuissante face aux causes des désordres corporels. Il en résulte que lorsque la cause est claire et bien définie, les chirurgiens arrivent à faire des miracles et qu'il vaut mieux entrer aux urgences avec un bras ou une jambe cassée que présentant des symptômes moins facilement définissables et dont l'origine reste suspecte. Les pathologies dégénératives, les divers cancers et maladies du sang restent de vraies bêtes noires pour les chercheurs.

Roland Mouffard ne présentait ni une quelconque forme d'allergie, ni une maladie du sang, encore moins des cellules cancéreuses. Pourtant, régulièrement il était l'objet d'attaques bactériologiques. Un simple rhume le mettait à plat, et sans une bonne dose d'antibiotiques, de soins spéciaux, oxygénation, transfusion, il risquait la mort à tout moment. Un instant on avait pensé à une forme nouvelle du virus Hiv, une mutation en quelque sorte. Mais ça ne collait pas. On s'était alors tourné vers un dysfonctionnement de son système immunitaire lié à une allergie rare. Pas plus de succès. Des semaines d'examens révélèrent que le problème était lié au sang. Rolland avait supporté transfusion sur transfusion. Il aimait à plaisanter en disant qu'il serait bientôt prêt pour prendre le départ du Tour de France.

Car la mystérieuse maladie de Roland n'avait pas entaché son humeur toujours badine. C'était un bon vivant et il aurait été sérieusement contrarié qu'on lui impose un régime alimentaire. Heureusement, son souci de santé n'impliquait pas son système digestif pas plus qu'il ne présentait d'allergie à certains aliments.

Un célèbre professeur avait avancé l'idée d'une nouvelle forme de cancer, s'attaquant principalement aux globules rouges. L'étau se resserrait sans pour autant qu'on puisse trouver une solution. On restait dans le flou et Roland se rendait compte à présent qu'il devenait le jouet de ces chercheurs qui l'accueillaient comme un mécanicien ouvre le capot d'une nouvelle voiture. Il voyait briller leur œil d'envie. Un nouveau cobaye. Il était devenu un sommet inviolé et inaccessible et eux étaient d'ambitieux alpinistes. A chaque nouvelle rencontre avec une sommité du corps médical, il avait l'impression d'être jugé non plus comme un être humain, mais comme un challenge à relever, une difficulté à vaincre, un défi à surmonter. Il n'était, à leurs yeux, plus un humain mais une énigme. Lassé d'être le jouet de professeurs en mal de reconnaissance, d'être une bête curieuse sur laquelle se penchaient d'ambitieux médecins ou des docteurs réellement intéressés par un nouveau défi, il avait tiré sa révérence et ne voulait plus entendre parler des hôpitaux. Si on

n'avait pu déterminer un diagnostic pertinent, on savait en revanche qu'une forte densité de globules rouges stoppait toute attaque virale. Roland Mouffard aimait marcher. Il avait donc préféré arpenter les hauts glaciers une fois par mois plutôt que de passer quarante huit heures bardé de tuyaux relié à des appareils que consultaient quatre fois par heure des spécialistes en blouse bleu ciel. Seulement, cet inspecteur de police spécialisé dans la traque des cyber criminels n'était pas un alpiniste. Même s'il ne cherchait pas à gravir des pics rocheux, il lui fallait un guide. Un guide à l'année.

Il avait rencontré Anselme alors que celui-ci entamait sa première saison en tant que titulaire.

Il avait réussi brillamment son examen d'aspirant guide, puis, collectionnant les courses, s'était présenté à l'examen final, parrainé par le vieux Ravanel. Etre natif de la vallée n'était plus un privilège de nos jours, la compagnie des guides de Chamonix s'était ouverte à tous les candidats depuis plus d'un demi siècle et les passe-droit n'avaient plus lieu d'être. Afin de conforter sa réputation sans faille, l'examen était corsé. On n'accordait pas le label Guide de Chamonix dans un claquement de doigts. Mais Anselme était sérieux et responsable. Sur le rocher, il faisait des miracles et devait même se freiner pour ne pas passer pour une tête brûlée. En glace et en neige, il était aussi à l'aise qu'un dauphin dans l'océan ou un chamois sur les inaccessibles vires.

Au début, ce ne fut pourtant pas facile.

Anselme avait choisi cette profession par goût mais surtout parce qu'il ne supportait pas qu'on lui dicte son chemin. Il n'aurait pu se soumettre aux directives d'un patron. Et là, le client était roi. Bien sûr, c'était lui qui dirigeait la cordée, lui qui devait montrer une autorité si d'aventure le client surestimait sa condition, ses compétences. Mais il n'avait que vingt quatre ans et il devait parfois mener des alpinistes chevronnés, ayant le double de son âge, voire davantage. Un paternalisme qui flirtait avec une autorité naturelle, d'autant plus que ces clients occupaient pour la plupart des postes à haute responsabilité dans leur vie professionnelle. Il devait se faire respecter. Cela prendrait sûrement deux ou trois saisons. Le temps de se faire

une renommée. En attendant, combien de fois Anselme s'était entendu désigné par « mon garçon » ou « petit », termes empreints de générosité et d'affection mais terriblement réducteurs et castrateurs.

Roland Mouffard l'avait rencontré au bureau des guides, une fin d'après midi de Juin, alors qu'il revenait d'une grande course dans les Droites avec un duo de Russes équipés comme pour un sommet Himalayen et bardés d'une technologie digne de la Nasa (cellulaire dernière génération, caméra ultra mince, navigateur Gps, Arva...). Anselme avait été amusé par tant de gadgets qui ne servaient qu'à alourdir des sacs déjà bien rebondis. Mais la cordée composée de ces deux jeunes patrons de sociétés aux bénéfices indécents avait été parfaite. Ils savaient grimper, ça ne faisait pas de doute, mais respectaient les décisions de leur guide. Un vrai échange s'était noué entre les trois hommes. Il savait qu'il les retrouverait l'année suivante.

Roland Mouffard voulait simplement marcher en haute montagne, à plus de 4000... Pour refaire son stock de globules rouges. Anselme parut amusé par la remarque. Son air redevint grave lorsque Roland lui expliqua ses soucis de santé.

L'homme n'avait pas le profil du grimpeur. Légèrement enrobé, le teint blafard, son pas mal assuré, il ressemblait à un poisson hors de l'eau. Leur première sortie avait été programmée au-dessus des Lacs d'Emosson. Rocaille et chemins faciles. Au bout de deux heures seulement, Roland donnait quelques signes de fatigue. Il fallait redescendre. Le mois suivant, les arbres de la vallée prenaient des tons automnaux et l'air était plus vif. Ils étaient allés au col de Balme par l'arête des Possettes. Anselme avait compté sur la télécabine du Tour qui fonctionnait encore pour les vététistes en mal de sensations fortes afin d'atteindre rapidement une certaine altitude. Tout s'était bien passé. Puis était venu la longue saison d'hiver. Roland ne savait pas skier. On avait pas tardé à sortir les raquettes et les balades se succédaient. Roland prenait davantage confiance en ses pas, son équilibre s'affermissait et sa résistance grandissait. Ils partaient pour la journée et rentraient en fin d'après midi, Roland essoufflé, repus, mais heureux comme un chamois bondissant de

rocher en rocher.

Aujourd'hui c'était à nouveau l'été. Une saison qui avait débuté par de belles courses pour Anselme. Il continuait d'emmener son client régulier un peu partout dans le massif, augmentant à chaque fois la difficulté, la longueur et surtout, l'altitude.

- Vous pensez que je pourrai...

- Bien entendu, Roland! Ce n'est pas difficile, pas plus que de marcher avec des raquettes à neige.

Anselme finissait de lui serrer les crampons aux chaussures à coque rigide. Ils avaient pris la première benne et ils étaient déjà parmi une foule digne du métro qui, à cette hauteur, ne se rompait plus le cou à regarder les sommets en l'air. Ils étaient à la gare de l'aiguille du midi. Des voiles de brumes persistaient dans le haut de la vallée, s'accrochaient autour de l'aiguille verte, lui conférant un aspect monacal. Des choucas venaient quémander une nourriture facile, mais il était trop tôt. Les touristes ne mordraient dans leurs barres de céréales ou dévoreraient des sandwiches sous plastique que bien plus tard. Pour l'instant, les appareils photos crépitaient et les exclamations amusaient fortement Anselme par leur naïveté et, souvent, leurs erreurs.

- Tu vois, ma chérie, là, c'est le Mont Buet.

- Oh, c'est magnifique! Il y a même un téléphérique. On pourra y aller demain.

Anselme se retourna, un instant perplexe. Un téléphérique au Buet? L'homme indiquait, le bras tendu jusqu'au bout de l'index, la silhouette du Brévent qui se détachait sur un ciel immaculé de l'autre côté du gouffre où ronronnait Chamonix. Anselme était toujours suffoqué d'apercevoir cette éminence de si haut. D'ici, on le dominait en effet de mille cinq cent mètres.

Il encorda Roland pour plus de précaution. Mais il savait qu'il n'y aurait aucun problème. Pourtant son client n'était pas rassuré. S'il avait déjà marché sur la neige cet hiver, c'était la première fois qu'il allait effectuer une vraie course de glace. Une promenade aux yeux du guide, mais une réelle aventure pour un novice.

D'abord, ils devaient parcourir cette arête qui les mèneraient sur

le replat du col du midi. Heureusement à cette heure-ci et en cette saison, elle était totalement libre. Anselme repensait à ces embouteillages gigantesques au cœur de l'hiver quand des centaines de skieurs tentaient la vallée blanche. C'était une arête facile à la trace parfaitement marquée, mais assez vertigineuse tout de même. Anselme laissait Roland deux mètres devant lui, tendant parfaitement la corde pour enrayer aussitôt la moindre glissade. Son client s'était bien débrouillé. Parvenus au col, il lui expliqua le programme. On allait traverser ce grand champ de neige jusqu'au col du Géant, déjeuner au refuge Torino, déjà en Italie, puis rentrer en fonction de la fatigue par la Bédière et le Petit Rognon ou directement en revenant sur leurs pas.

Roland était enchanté. Le ciel était d'un bleu profond comme on ne peut en jouir qu'à plus de quatre mille mètres, la neige éclatait de toute sa blancheur et malgré ses lunettes de protection, il était ébloui. Il ne ressentait pas les effets de la raréfaction de l'oxygène. Pas encore. Mais la moindre pente le ferait suffoquer et devoir s'arrêter tous les vingt pas. A dix heures trente, ils étaient sur le sol italien. Anselme salua quelques collègues, lança quelques joyeux mots italiens, tout empreints d'une mélodie qui sonnait merveilleusement aux oreilles de Roland. Les sonorités onctueuses roulaient dans sa bouche comme les galets qu'emportaient les furieux torrents de montagne, donnant des éclats ensoleillés aux terminaisons en -i ou en -o. Roland savourait son bonheur jusqu'à ce que son guide sortit le casse-croûte.

Il est convenu que, en plus du prix de la course, le client doit s'acquitter des repas et des nuitées de son accompagnateur, mais cette fois Anselme avait insisté. C'est Mélissandre qui avait préparé le frichti. De belles tartines où se répandaient des miettes de thon et de crabe, une petite plage sur laquelle quatre crevettes bronzait sous le soleil du col du Géant. D'autres trouvailles mettaient en scène des gésiers sur un lit de tapenade, de minuscules tranches de jambon de pays s'étalaient sur du pain de seigle tout juste aillé et beurré. Et ça n'arrêtait pas. Il y avait une tranche façon pizza, olives, tomates, champignons, œuf. Une dernière proposait de petits morceaux de poulet

cuisinés au curry et mêlés à des pousses de soja.

Un vrai menu trois étoiles.

- D'où ça vient, tout ça?

- Mystère, mystère.

- Allez, ne me fais pas languir. C'est superbe et délicieux. Ne me dis pas que tu as d'autres qualités que celles d'un grimpeur hors norme?

- Hou la! Hors norme. Attends de me voir à l'œuvre.

- Ca ne risque pas. J'ai déjà pas mal de difficultés sur un glacier plat, alors.

- Moi je trouve que, de mois en mois, tu t'affermis. Ton pied devient plus sûr et tu gagnes en équilibre. Je suis certain que je finirai par t'emmener dans des voies faciles, tu verras.

Roland était sceptique sur ses propres qualités de montagnard mais le compliment lui faisait chaud au cœur. C'est vrai qu'en moins d'un an et une bonne dizaine de sorties avec Anselme, il avait gagné en confiance et en endurance. Il jeta un regard vers les croupes qui menaient au Mont Blanc.

- Tu crois que le Mont Blanc c'est dans mes cordes?

- Et pourquoi pas? Bon, je te dirais volontiers t'attendre l'an prochain, mais ce n'est pas impossible. En réalité, ce n'est pas autrement plus dur que ce que l'on fait aujourd'hui, mais simplement avec davantage de dénivelé.

Roland se gonfla d'une toute nouvelle fierté. Il n'avait jamais été bon en sport. Au collège, lorsqu'on devait composer les équipes de hand, de volley ou de basket, il faisait partie du dernier petit carré que les capitaines rechignaient à choisir. Il s'essouffait très rapidement dans les courses de fond, nageait comme une passoire et était tellement peu souple qu'il était incapable d'exécuter correctement une simple roulade avant. Plus tard, ce ne fut pas mieux. Il s'était inscrit un temps à un club de tennis et n'avait joué que deux matchs où il n'avait pas pu prendre un seul jeu à des joueurs médiocres. Puis, il s'était mis au golf. Là encore, il passait plus de temps dans les salons ou au bar du club. Son métier ne l'obligeait à aucun effort physique. Toute la journée, il pianotait sur un clavier, rédigeait des rapports, des procès verbaux. Un vrai boulot administratif,

rivé sur sa chaise de neuf heures à dix-sept heures. Il tentait bien de se mettre au jogging, mais il finissait régulièrement par rentrer chez lui, plus en trainant qu'en marchant. Son désordre médical n'avait en rien arrangé les choses. Il se sentait faible et sans motivation. Il avait l'impression d'avoir des muscles en caoutchouc, du sable dans les jambes et de la semoule dans les biceps.

Alors, depuis un an, ces randonnées au cœur du massif alpin lui redonnait espoir et confiance en ces capacités physiques. Faire quelque chose sans l'apport de son cerveau, sans faire tourner ses méninges, sans penser sans arrêt, c'était à la fois reposant et fatigant. Mais de cette belle et bonne fatigue qui vous propulse dans le pays des rêves en moins de deux, passé l'heure prévue. Pas de cet épuisement de bureaucrate, qui empêche à la fois de veiller et de trouver le sommeil. On se retourne inlassablement dans son lit, on dérange sa femme et rien n'y fait, pas même le gros câlin qu'on bâcle parce qu'on est trop épuisé pour exprimer tout son amour et en ressentir toutes les nuances.

Depuis un an, Roland revivait. Non seulement, ses rechutes avaient presque totalement disparues, il n'était dorénavant que rarement victime d'un virus ou d'une bactérie, mais il commençait à apprécier l'effort d'un corps qui réapprenait à se mouvoir dans l'espace. Toute sa vie changeait et les personnes autour de lui le remarquaient, à commencer par sa femme. En effet, une lassitude s'était installée dans leur couple sans qu'il s'en rende vraiment compte. Leurs enfants n'étaient plus des enfants et pas encore des adultes. Leur relation tournait dans un ronron incompatible avec des sentiments encore neufs. Ils s'éloignaient pas à pas l'un de l'autre tout en restant ensemble. Un gouffre se creusait au sein même de leur pavillon acheté à crédit sur trente ans.

Anselme le tira de ses réflexions.

- Alors, tu te sens la forme de rentrer par le petit rognon?
- C'est toi qui voit, c'est toi le guide, tu dois savoir mieux que moi si j'en suis capable.
- Justement non, mon ami. C'est toi qui *sait*. C'est toi qui ressent la fatigue dans tes jambes. C'est toi qui doit pouvoir

déterminer les limites jusqu'où tu peux aller. Prendre tes responsabilités en tant qu'homme et ne pas forcément te laisser guider par moi. Je ne suis là que techniquement parlant, je peux t'aider à trouver le bon mouvement, à te soutenir dans les passages difficiles. Pour ce qui est de la motivation et de l'envie, je serai toujours moins doué que ta propre volonté.

- Ouais, t'as raison. C'est à moi de me prendre en main. Tu vois, l'an dernier j'aurais été incapable de raisonner comme ça.

Il laissa un temps. Anselme rangeait les reliefs du repas, c'est-à-dire des papiers d'aluminium dans une boîte vide. Leurs estomacs avaient eu raison de toutes les tartines. Ils n'avaient fait que cinquante mètres quand Roland chuchota.

- Alors, tu ne m'as pas répondu. C'est toi qui a préparé ce déjeuner de roi?

- Va savoir, et il partit d'un grand rire de montagnard, allongeant la foulée dans la pente qui glissait doucement vers les séracs du Géant. La Dent du même nom à leur droite tentait de mordre le ciel, encore plus bleu.

Ils n'échangeaient plus que de rares phrases, la plupart du temps des plaisanteries. Il n'était pas quatorze heures, midi au soleil. Depuis le refuge Torino, ils évoluaient en manches courtes. Roland avait eu la tentation de dézipper son pantalon au niveau du genou (une fermeture éclair permettait d'en faire un short) mais Anselme l'avait mis en garde. La réfraction du soleil sur la neige à plus de quatre mille mètres aurait vite fait de lui brûler une peau jamais exposée aux rayons.

Roland marchait devant comme toujours en descente, même si celle-ci s'était adoucie depuis peu. On voyait l'envers des aiguilles. Ils étaient entourés de sommets prestigieux qu'Anselme nommait à la façon d'un guide touristique faisant découvrir les merveilles de l'architecture parisienne. Roland tournait la tête dans tout les sens. Le soir il ne se rappellerait plus des indications. Peu importe. L'important était de savourer l'instant présent. Les conditions étaient excellentes, peut-être un peu trop chaud justement. La neige transformait. Mais Anselme était confiant. Son client marchait bien, ne semblait nullement entamé par les efforts matinaux et la remontée vers la gare du

téléphérique ne poserait pas de problèmes, il faudrait simplement ralentir l'allure, s'arrêter plus souvent. Par précaution, il n'avait pas sorti toutes les vivres du sac. Il restait quelques préparations de Mélissandre, une dizaine de barres énergétiques et quelques gels sucrés qu'utilisent les cyclistes contre les fringales inopinées. On arrivait à la Bédière, un replat donc, après les pentes neigeuses qui avaient succédé au plateau qui longeait le col de Rochefort. Sur sa gauche, Anselme devinait la trace, ou plutôt les traces qui s'enchevêtraient. Des traces de crampons mais aussi des traces de ski. L'été, les amoureux des planches n'hésitaient pas à chausser au col du midi et faire ce qu'eux venaient de faire à pied. Une belle balade.

Roland se retourna.

- Ca doit t'ennuyer, non?

- Qu'est-ce qui doit m'ennuyer?

- Hé bien, de trainer un patapouf comme moi alors que tu pourrais faire de beaux sommets.

- D'abord, Roland, je ne m'ennuie jamais en montagne, même si je dois monter à pied à la Flégère ou au Montenvers. Et puis, c'est toujours une joie d'emmener un client quelque part, même si ce n'est pas en empruntant des couloirs vertigineux ou des voies de degré supérieur.

- Mais tu es jeune, tu pourrais t'amuser quand même un peu. Y'a sûrement de bons vieux guides qui seraient content de marcher avec un vieux papy comme moi.

- Tu n'es pas bien là, avec moi?

- Si, si. Bien au contraire. J'ai l'impression que le courant passe comme on dit.

- Bien entendu. Et puis, tu sais, les anciens, hé bien justement ils n'aiment pas trop les courses trop faciles, ils ont l'impression qu'on veut les mettre à la retraite avant l'heure.

- J'imagine. Avoue que je suis quand même un beau boulet, non?

- Qu'est-ce que tu vas chercher là? Tu as vu le nombre de progrès que tu as fait en moins d'un an. Attends d'en être à ta quarantième saison.

Les rires fusaient. Anselme jeta un coup d'œil circulaire. Il n'y avait vraiment personne d'autre qu'eux dans ce cirque glacière. Ils avaient bien croisé une cordée ce matin, puis Anselme avait salué Pascal, un guide de sa promotion, qui revenait de la Tour Ronde avec deux anglais. Au refuge Torino, en revanche, ça battait son plein. Il avait entendu des cliquetis bien reconnaissables vers Rochefort, puis plus rien. Il plissait des yeux pour apercevoir les alpinistes qui bronzaient au refuge du Requin, par delà les séracs qu'ils allaient laisser à main droite. Déjà la pente s'amorçait.

Roland lança une anecdote amusante qui mettait en scène le traditionnel trio Américain, Belge et Français.

Anselme la connaissait mais rit de bon cœur quand même.

- Alors c'est maintenant que ça grimpe?

- Oui Roland. On va y aller doucement, tranquille. On a encore trois bonnes heures avant la dernière benne. Y'a le temps.

- Oui, d'autant que je ne me sens abso...

En un quart de seconde, Roland avait disparu, entraînant la fin de sa phrase dans le ventre du glacier. La corde, qui traînait sur la glace, s'était immédiatement tendue et Anselme avait été entraîné sans pouvoir rien faire. Une pensée traversa son esprit trop détendu, comme la corde. Quand on chemine sur un glacier, même si le danger n'est pas apparent, il faut toujours être sur le qui-vive, on ne sait jamais. Là, il n'avait pu enrayer la chute en plantant fermement ses deux pieds dans la neige et retenant de tout son poids la corde qui liait des deux hommes, le client à son guide, comme une assurance vie. Il avait aussitôt trébuché et parti la tête en avant, glissé sur cinq mètres avant de plonger lui aussi dans la gueule béante de la crevasse. Une faute. Qu'il allait certainement regretter longtemps.

Une pénombre bleutée éclairait deux visages stupéfiés de se retrouver dans cette prison de glace. Aucun bruit ne parvenait plus à leurs oreilles. Le souffle même de l'air semblait étouffé à la manière de ces studios d'enregistrement capitonnés pour mieux restituer le pur son de chaque instrument. Pas le moindre écho, les murs de glace aspiraient chacun de leurs mots.

- Roland, ça va?

- Il me semble avoir connu de meilleures situations, mais je pense que je n'ai rien de cassé.

- C'est le principal.

- Tu crois qu'on va pouvoir s'en sortir?

Anselme leva les yeux et s'accorda un moment de réflexion avant de répondre.

- Ce serait bien le diable si je n'arrivais pas à nous hisser là-haut. C'est pas tellement profond finalement.

- Et puis, ne nous voyant pas rentrer, les secours vont venir.

Anselme ne répondit rien. Car il savait que la vérité aurait certainement grandement déplu à son client. Les secours? Oh oui, on déclencherait des recherches. Mais où les retrouver? Il avait mentionné un aller retour entre le col du midi et le col du Géant. On interrogerait sûrement le gardien du refuge Torino, ce qui ne réduirait en rien l'espace des recherches. On pouvait rentrer par plusieurs itinéraires. Et puis, des crevasses, il y en avait des milliers. L'hélicoptère? Même s'ils avaient été stoppé dans leur chute par un bouchon de neige, il serait impossible de les distinguer du dehors. Leurs traces? La neige était bien dure, impossible de rien remarquer à moins d'avoir le nez dessus. Seul espoir: que quelqu'un ait remarqué leur accident, aux jumelles. Anselme n'avait vu personne autour d'eux lors de l'accident.

Non, il devait s'en sortir tout seul.

Première priorité: s'assurer que le pont de neige qui les avait arrêté à mi-crevasse était suffisamment solide pour ne pas risquer une seconde chute aux conséquences plus sérieuses.

Par chance, Anselme avait toujours son sac bien accroché à ses épaules. A l'intérieur s'y trouvait forcément une broche à glace et un peu de corde.

Avec d'infimes précautions, il se délesta de sa besace et fouilla à l'intérieur. Il vissa précautionneusement la broche dans la glace translucide. Y passa un anneau de corde qu'il relia à son baudrier. Il était assuré. Il se retourna doucement, exécutant ses gestes avec une lenteur exagérée pour mousquetonner Roland.

Pendant toute l'opération, celui-ci n'avait pas bougé d'un pouce

sur les recommandations du guide. Des bruits sourds provenaient du fond de la crevasse, comme un navire dont les planches gémissent même par mer calme. C'était bien ça le plus impressionnant. Cette tranquillité totale que seuls ces plaintes provenant des entrailles du glacier déchiraient, largement amplifiés par un silence de cimetièrre. Cela donnait en outre l'impression d'une bête enfouie qui attendait sa pitance ou encore le sentiment d'être dans un estomac de glace qui allait vous digérer dans d'atroces rumeurs.

Anselme respira mieux. Les deux hommes étaient en sécurité, attachés à la paroi de la crevasse. Il sonda d'abord mollement puis avec davantage de vigueur le sol de neige qui les retenait à cinq bons mètres de la surface. Ça tenait. Mais Anselme savait bien que rien n'était immuable. La secousse provoquée par leur chute, le réchauffement du sol neigeux à cause de leur présence, l'infime avancée du glacier même, tout pouvait provoquer un changement catastrophique. Il n'y avait qu'une seule issue. Par le haut et le plus rapidement possible.

Roland demanda s'il pouvait lui être utile. Anselme réfléchit. Comment allait-il s'y prendre? Il n'avait malheureusement pas de piolet tractant, juste un long piolet de marche. Avec celui de Roland, ça faisait deux, mais difficile de progresser facilement dans cette entaille. Grimper en opposition pouvait se tenter mais, très vite, la crevasse s'évasait avant de se refermer vers la sortie. Il y avait bien une bonne hauteur d'homme entre les parois. Anselme demanda son piolet à Roland. Il se retourna et poussa un hurlement. Aussitôt Anselme fut sur lui. Que c'était-il passé?

-Je crois bien que j'ai quelque chose de cassé.

Le guide palpa la cheville d'où était partie cette douleur atroce lorsque Roland avait voulu se relever. Le pied marquait en effet un angle peu commun avec le reste de la jambe.

- Bon, le mieux c'est de ne pas trop y toucher. Je vais sortir de là et appeler les secours au plus vite. On va te sortir de là, t'inquiète pas.

Seulement Anselme s'inquiétait, lui. Le piolet de Roland restait introuvable, il avait dû le lâcher dans la chute. Avec un seul

piolet, la mission devenait très ardue.

Après avoir délicatement enveloppé le pied de Roland dans un chandail, il se tourna vers le ciel. Cette simple fissure qui n'éclairait en rien la crevasse, elle n'était illuminée que par les parois bleutées du glacier. Une pénombre glaciale.

Anselme se résolut à tailler de fines marches incurvées afin de pouvoir y glisser trois doigts, ses crampons le hisseraient sans mal. Mais la glace était à la fois trop dure pour la travailler délicatement et trop fragile pour ne pas s'effriter ensuite. Il n'avait pu s'élever que d'une hauteur d'homme. Il se laissa retomber sur le pont de neige. Il devait y avoir une solution. Roland commençait à greloter par moments.

- Réchauffe-toi. Bats des mains, frictionne-toi.

Tandis qu'il observait son client, Anselme fixa son regard sur ses pieds. Il délia les crampons de Roland, en étant le plus délicat possible pour son pied droit. Il se sentait dans la peau d'un démineur. Il fixa le plus solidement possible ces pinces à ses moufles et entreprit de grimper à l'aide de quatre crampons. La technique n'était pas difficile. Il s'imaginait être une araignée, un insecte quelconque, progressant verticalement sur une paroi totalement lisse.

La glace présentait des changements de couleur. Du bleu turquoise, ça variait quelquefois vers l'émeraude. Des bulles d'air étaient emprisonnées. Anselme remarqua fugitivement un moucheron, emprisonné dans l'une d'elles. Il imagina un bref moment leur condition, craint le pire. Et s'il n'arrivait pas à se sortir de cette cave? Si les secours arrivaient trop tard? Il faisait apparemment si bon dans cette prison. Et c'était bien ça le piège. On était tenté de se laisser aller. S'endormir sur un tapis moelleux de neige douce. Et le froid s'insinuerait lentement comme un redoutable anesthésique, engourdissant chaque muscle, annihilant la moindre volonté. C'était une sensation douce, apaisante. Ne plus lutter. Se laisser aller lentement vers un pays chaud, des rivages paradisiaques, des flots aux reflets argentés. Il imaginait déjà ce petit paradis en compagnie de Mélissandre qui l'appelait d'une voix enjôleuse, son sourire l'hypnotisant. Oui, la tentation était puissante, aussi difficile d'y

résister que les marins des légendes ne pouvaient échapper au délicieux chant des sirènes. Des paysages de rêves passaient devant ses yeux et la voix de sa compagne lui murmurait de tendres paroles dans une langue qu'il ne comprenait pas, mais il n'avait jamais rien entendu de si beau, de si mélodieux, de si parfait. Soudain, une ombre voila ce tableau idyllique et un froid mortel lui glaça les os. Il venait de taper de biais dans la glace, écrasant son petit doigt. Une douleur fulgurante irradija sa main, puis secoua tout son bras et lui enserra le torse avant de prévenir son cerveau. Il se reprit, cria à Roland de ne pas rester sans bouger. Lui était dans l'action et cela l'aidait à ne pas sombrer, mais son client ?

Il gagna encore une hauteur d'homme. Ses gestes devenaient plus assurés, les pointes des crampons mordaient dans la glace lisse juste quelques millimètres mais cela suffisait. Il était bridé dans ses mouvements comme un tailleur de pierre qui donne la touche finale à son œuvre. Qu'il effectue de grands gestes et cela le déséquilibrerait. Qu'il ne donne pas assez de puissance à ses coups et il dévisserait.

Déjà il atteignait cette partie où le boyau de la crevasse se refermait. A cet endroit, la paroi n'était plus verticale, mais légèrement en surplomb, accroissant la difficulté. Encore un mètre et il pourrait prendre appui en opposition, arc-boutant son corps au-dessus du vide, et sortir à la lumière, enfin.

Il donna un ultime coup de sa main droite. Des éclats de glace volèrent puis tourbillonnèrent telle une pluie gelée sur les épaules de Roland qui ne leva même pas la tête. Anselme devait se dépêcher d'appeler les secours, le flic ne tiendrait pas longtemps dans cet état léthargique.

Anselme tendit son bras gauche. Il avait atteint la dernière partie de la crevasse. Il allait jeter son pied droit sur l'autre paroi et terminer l'ascension en quelques secondes. Il sentit comme un déchirement. Son bras droit glissa, le déséquilibrant irrémédiablement. Il ne put contenir la chute.

Roland ne prêta même pas attention à son guide qui était de nouveau à ses côtés, sans aucun mal, la neige ayant amorti une

chute de plus de quatre mètres. Anselme secoua son client, lui envoya deux gifles qui n'eurent aucun effet. Roland basculait lentement dans un sommeil sans rêves, entrainé dans la nuit illuminée de ceux qui n'en reviennent pas. Anselme fouilla dans la petite poche de son sac à dos, en extirpa une minuscule fiole et versa un liquide incolore entre les lèvres de son client. De la liqueur de Génépi agrémenté de citrons ayant macérés pendant des semaines dans un mélange d'herbes de hauts pâturages. Vieille recette de Léonce. En principe, radical.

Roland ouvrit les yeux. Son regard était absent comme s'il regardait en lui-même. Mais il était conscient. Anselme lui cria quelques paroles réconfortantes, le secoua encore et encore et parvint à lui faire faire quelques brefs mouvements. Il ne fallait pas rester là. Il avait compris son erreur. Il allait recommencer son ascension vers la surface, vers la vie. Et cette fois, il ne se laisserait pas distraire. Il serait concentré sur son affaire, son unique pensée serait de s'extirper de ce tombeau de glace. A tout prix mais pas n'importe comment. Il assura mieux ses gestes, mit une attention particulière dans ses coups de crampons, leur donnant une précision chirurgicale. Il fallait exécuter une ascension parfaite. Il n'y aurait pas de troisième chance. Il fallait passer coût que coûte. Réussir ou mourir.

Son cœur s'accéléra lorsqu'il atteint l'endroit où il avait dévissé. Il se força à rester calme. Même lorsqu'il ne lui restait plus qu'un bras à tendre pour atteindre le rebord de la crevasse, de ce piège infernal, il ne s'abandonna pas à une joie d'enfant, une gaieté et un soulagement qui aurait tôt fait de le déséquilibrer et le renvoyer au fond du trou, définitivement cette fois.

Il pensa à ses parents, à son métier de guide, à toutes ces années qu'il lui restait à vivre, à courir d'un sommet à l'autre, à tous ces sommets à faire découvrir à des clients qui avaient des étincelles dans les yeux lorsqu'ils levaient la tête, à toutes ces voies jamais réalisées par lesquelles il serait le premier à passer, à tous ces levers de soleils qui n'avaient d'égale beauté que leur coucher, à toutes ses demi nuits en refuge où l'on ne dort pas, trop excité par le lendemain, à tous ces retours de course, rompu, éreinté, harassé mais grandi d'une nouvelle confiance, d'un immense

bien être intérieur, la tête vidée et paradoxalement remplie de sensations uniques, un peu comme les poumons après un violent effort. Il pensa à Mélissandre. A son sourire, à son visage déterminé et doux à la fois, à ce petit bout de jeune femme qui avait enflammé son cœur, à ses talents culinaires et d'autres, plus intimes. Il imagina leur vie à deux. Sitôt rentré de cette aventure, il la demanderait officiellement en mariage. La cérémonie aurait lieu dans la petite chapelle des Praz autour d'amis fidèles et de la famille proche. Plus tard viendrait sans doute un bébé, puis un autre. Il construirait leur propre chalet, là-bas, sur le versant sud, non loin des Moussoux de Chamonix. Et les années ne seraient qu'une ribambelle de petits bonheurs, de ces instants magiques dont on ne s'aperçoit pas qu'on est en train de les vivre, on s'en souvient juste lorsque l'horloge de sa vie s'apprête à sonner les douze coups fatidiques. On fait alors le bilan et on s'avoue que ce n'était pas mal tout compte fait. Qu'il y a peut-être quelques raisons d'être fier de cette vie-là.

Le ciel s'était obscurci au-dessus de la tête d'Anselme. Il agrippa une dernière fois le rebord de la crevasse de sa main gauche. Leva le genou droit et planta ses crampons dans une neige compacte et dure, mais la glace vive avait disparu. Il se laissa rouler sur le flanc. Il avait réussi! Il ne tarda pas à sortir son téléphone portable de sa poche habituelle, juste au-dessus du coude. Avant même d'avoir composé le numéro des secours, il entendit le bruit caractéristique des pales de l'hélicoptère. Cinq secondes plus tard, il fut ébloui par le puissant projecteur fixé au niveau des patins de l'engin. On les cherchait déjà. Déjà? Il consulta sa montre. Il était presque vingt et une heure trente. Le jour laissait place à une nuit d'été sans nuage et sans lune. Il avait mis exactement sept heures pour se sortir de cet enfer.

7 - Course en montagne.

Un petit être malingre venait vers lui. Tout choquait dans son aspect. Il ressemblait à ces photos montages qui font apparaître la tête bien plus volumineuse que le reste du corps. Pourtant son crâne n'était pas démesuré, il suffisait d'un reflet dans la première vitrine venue pour constater que la tête de l'homme était semblable à la votre, tout comme un nain possède un tronc identique et quand il est assis rien ne peut révéler son handicap. La difformité venait donc du corps. D'abord ses membres. Ce jour-là, il portait un short d'où pendaient deux tiges. Ses cuisses étaient à peine plus volumineuses que ses mollets, déjà bien fins. On avait du mal à concevoir que de telles ficelles puissent supporter un homme. Un homme oui, mais pas lui. Son torse était inexistant. Torse-nu, on remarque parfois chez certains sujets comme une dépression au niveau de l'estomac, un creux juste au-dessous des côtes. Chez lui, il semblait que cette cavité commençait dès la base du cou. Ses bras flottaient dans les manches trop larges d'une chemise fleurie. Anselme se dit que les jours de foehn, il devait s'accrocher aux lampadaires pour ne pas être emporté.

Il s'approcha du guide, tendit une main aux proportions correctes, ce qui augmentait l'impression désagréable d'avoir à faire à une moitié d'homme. Il se présenta. Sa voix était posée, étonnamment ferme venant d'un gars si frêle. C'était donc bien le client prévu par le tour de rôle. Anselme n'en revenait pas.

Au sein de la compagnie des guides, cette particularité courait toujours. Si les guides avaient leurs clients attirés et d'autres qui les choisissaient en fonction de leur pedigree ou de leur bonne bouille, on n'avait jamais remis en cause ce système afin que chacun puisse travailler. Le principe était simple. Dans le bureau des guides situé au cœur même de Chamonix, une petite salle servait de planning. On savait à tout moment où était tel guide, avec quel client, depuis combien de temps et ce qu'il avait entrepris. Le secrétaire, en général un ancien de la

compagnie devenu trop âgé pour courir les sommets, recevait les clients potentiels, notait leurs souhaits, leur demandait s'ils avaient une préférence en matière de guide. Dans la négative il ajoutait leur course dans une liste. Chaque guide de la compagnie était inscrit sur la liste du tour de rôle. Une manière de ne léser personne et de fournir des clients à des hommes moins en vue que les stars de l'alpinisme qui faisaient les unes des magazines spécialisés. Cette pratique, tout comme la caisse de secours, était dictée par une volonté d'égalité, il est vrai moins visible depuis que les exploits en montagne ne faisaient plus la une des journaux.

Si le guide n'était pas disponible, on passait au suivant sur la liste. Anselme avait donc hérité de cet avorton. Sans penser à mal, il se demandait bien ce qu'il allait pouvoir faire en haute montagne. Il pressentait déjà le client fortuné qui se paye un guide pour se balader aux Bois ou aux Bossons. Mais l'équipement de l'efflanqué ne cadrerait pas avec le profil d'un milliardaire en mal de nature sauvage. Anselme les connaissait bien ces nouveaux riches qui affichaient leur récente fortune avec ostentation. Ils avaient dévalisé le rayon haut de gamme du Vieux Campeur, arborant fièrement une tenue que même le meilleur sponsor ne leur offrirait jamais. Les dernières matières pouvant résister à des moins cinquante alors que la météo annonçait grand beau et encore cinq degrés au dessus de zéro à quatre mille. Ils charriaient tout un attirail dernier cri qu'ils ne tarderaient pas de demander à leur guide de les aider à transporter et les fameuses chaussures de montagne, toujours neuves et, forcément, maltraitant leurs petits petons même à trois mille euros la paire.

Là, rien de tel. L'homme semblait partir pour un safari en brousse. Certes le thermomètre affichait plus de trente deux dans les rues de Chamonix, mais tout de même.

En préambule, Anselme s'étonna donc de l'équipement de l'homme. Celui-ci indiqua un sac posé à ses pieds. Ce n'était pas la besace himalayenne que prévoient les fortunés, incapables ensuite de porter un matériel superflu et inadapté. Le sac était rebondi certes, mais d'une contenance raisonnable, il ne devait

pas dépasser les quinze kilos réglementaires (un septième du poids de son porteur).

La poignée de main de Luc Sauveur était singulièrement ferme. Anselme pensa que les nerfs devaient aisément remplacer les muscles chez le petit homme. Bien entendu, il avait aussitôt remarqué le regard perplexe d'Anselme sur sa petite personne. Il en avait l'habitude. Il sorti une feuille pliée en quatre d'une de ses poches intérieures qu'il tendit au guide.

Anselme restait interdit mais était, d'une certaine façon, rassuré. Il avait été convenu de réaliser une course importante, sur deux jours, avec bivouac en altitude. L'idée était de partir des Grands Montets, gravir l'aiguille Verte puis d'enchaîner les Droites et les Courtes jusqu'à l'aiguille du Triolet puis partir vers l'aiguille de Leschaux, longer les Grandes Jorasses, parcourir l'arête de Rochefort pour atteindre la dent du Géant. Ensuite ça devenait une course glacière normale jusqu'à la Tour Ronde puis, par l'arête de la Brenva, rejoindre le Mont Blanc. On descendrait par le grand plateau et le glacier des Bossons, la voie originelle d'ascension.

Un vrai marathon. Anselme ne s'attendait donc pas à se retrouver face à cette demi-portion et, jusqu'à ce que Luc lui produisit cette liste, il avait pensé que ce n'était là que le secrétaire d'un client fortuné mais d'une condition physique sans défaut.

Sur le papier, visé du tampon officiel de la Compagnie, s'étalait une liste, comme peut en produire un aspirant guide de valeur. Les aiguilles Grises par Bionnassay, la Pointe Innominata, l'aiguille de Peuterey, l'aiguille du Diable, les Flammes de Pierre, l'aiguille du Moine, les aiguilles Dorées. Le tout agrémenté de voies coriaces et de variantes assez osées. Aucun doute que l'homme connaissait le massif aussi bien qu'Anselme. Ces courses et les voies empruntées n'étaient pas à la portée de Monsieur tout le monde. Anselme regarda à deux fois la silhouette si frêle de son client. Il n'arrivait pas à faire le lien entre cette liste déjà prestigieuse et la fragilité qui s'échappait d'un corps davantage fait pour gratter du papier que pour arpenter les immensités verticales.

- Mon profil peut surprendre, aussi ai-je pris la liberté de produire cette liste. Un laisser passer en quelque sorte.

Anselme voulu se récrier, Luc l'arrêta d'un geste.

- Ne vous formalisez pas. Je comprends parfaitement vos réticences. Vos collègues réagissent pareillement. C'est normal, on ne s'attend pas à voir un gugusse comme moi lorsqu'on projette une telle course.

Il avait accompagné ses paroles de l'attitude qu'aurait pris un clown pour bien montrer ses faiblesses, le buste rejeté en arrière, ses bras singeant une mauvaise brasses et les jambes arquées.

D'un coup, Anselme avait apprécié cette franchise, cette générosité. Il n'allait pas être déçu.

- Alors, on y va?

Les deux hommes empoignèrent chacun leur sac et se dirigèrent vers le départ de la télécabine qui montait à Lognan, depuis Argentière. De là, ils atteindraient les Grands Montets, le paradis de la poudreuse en hiver. Là-haut commenceraient les choses sérieuses. Il faudrait gravir d'emblée la Petite Aiguille Verte, préambule à sa grande sœur puis enchaîner sur la crête.

Il était juste dix heures du matin. Le ciel était d'une clarté absolue et la météo n'annonçait du mauvais que pour le lendemain soir. On serait tiré d'affaire à ce moment-là, sauf si on prenait du retard. Anselme ne pouvait s'empêcher d'envisager cette option malgré la liste impressionnante que lui avait tendu Luc. Après tout, cela pouvait être un faux. Mais pourquoi? Dans quel but? Au bout d'une centaine de mètres sur le rocher, il s'apercevrait facilement de la supercherie. Il serait largement temps de faire demi-tour non sans avoir vertement tancé ce petit malotru.

Luc Sauveur prit le bout de corde que lui tendit Anselme. Avant de l'encorder, il voulait observer sa réaction. Ferait-il lui-même le nœud comme un vrai pro ou attendrait-il gauchement le brin de corde à la main, n'en sachant que faire. Il portait toujours son short trop grand pour ses maigres cuisses. Il s'empara de la corde et, en moins de rien, avait réalisé un nœud solide. Il était lié à son guide, à la vie à la mort. Anselme sourit intérieurement.

Ce premier jour se passa comme dans un rêve. Mieux même. Parce que des rêves, Anselme commençait à en avoir ras la casquette. Régulièrement des images d'hôpital venaient le hanter vers le petit matin. En fait, il n'était bien qu'en course, lorsque les départs à la frontale obligent à un lever en pleine nuit. Il est bien connu que le cycle du sommeil présente de plus longues séquences oniriques en fin de nuit. En coupant sa nuit, il échappait aux songes cauchemardesques. Mais il ne pouvait raisonnablement pas se lever au milieu de ses nuits tout le temps, d'autant plus que ses nuits, elles étaient partagées depuis peu.

Au début de la saison, il avait laissé sa petite chambre situé dans un vieil immeuble dix neuf cent au cœur de Chamonix et il avait loué un rez-de-chaussée non loin des Gaillands. Mélissandre l'y avait rejoint, bousculant sa vie de solitaire pour le meilleur et jamais le pire. Elle continuait d'arpenter la vallée dans son minibus, proposant des tartines toujours aussi succulentes et de plus en plus variées. Elle avait une imagination débordante. Ils ne se voyaient guère pendant l'été. Anselme était souvent en course avec un client et ne rentrait pas tous les soirs. Cette nouvelle vie commune n'avait pas encore éprouvé leur soif d'indépendance, à l'un comme à l'autre. Il faudrait voir l'hiver approchant, lorsque leurs activités respectives allaient ralentir et, les journées raccourcies, offrirait de longues soirées en tête à tête. Si Melissandre était gonflée d'une certitude qu'ont seules les amoureuses, Anselme redoutait un peu cette proximité, d'autant plus qu'il y tenait à son « p'tit bout d'femme » et craignait que l'habitude et la contiguïté ne sapent un amour naissant.

Mais ce qui l'ennuyait encore plus en ce milieu d'été, c'était bien ces images nocturnes qui taraudaient son esprit. Il se voyait allongé sur un lit d'hôpital, entouré d'infirmières laides et méchantes, devant subir le discours plus que le dialogue de voisins de chambre particulièrement pénibles, lourds et imbus d'eux-mêmes. Leur souffrance était toujours supérieure à celle des autres. Comme très souvent dans une scène de rêve, Anselme savait qu'il n'avait rien, qu'il allait pouvoir se lever,

enfiler un jean et un pull et sortir de cet enfer. Mais, chaque fois, quelque chose l'en empêchait. On lui avait attaché un bloc de ciment à la jambe droite, son voisin de chambrée le retenait en lui demandant une aide parfois loufoque: remonter son oreiller parce qu'il voulait mieux voir par la baie vitrée, l'aider à boire parce qu'il avait une soif de tous les diables, enfiler une paire de chaussettes parce ses pieds étaient glacés mais aussi orienter autrement son lit et la nouvelle position ne lui convenait jamais, signer une pétition pour le renvoi de Madame Legendre, l'infirmière tortionnaire du service, aller lui chercher des sucreries au distributeur du hall car la nourriture servie était immonde... Ca n'en finissait pas. D'autres fois, au moment où il allait s'échapper par la porte, il croisait la redoutable Madame Legendre, seringue à la main, suivie de deux cerbères qui l'empoignaient sans comprendre. Quelquefois il réussissait à gagner les couloirs de l'établissement mais se perdait dans un vrai labyrinthe. Il lui était même arrivé de trouver un allié, emprisonné comme lui dans un service annexe, qui l'aidait à sortir de se dédale pour mieux le trahir ensuite, à deux doigts du portail d'entrée.

Il se réveillait en sueur, au moment où Madame Legendre allait transpercer son cou de sa seringue géante. Ou encore, acculé à passer par la baie, il glissait et tombait lourdement du septième étage. D'autres fois son voisin -toujours le même- l'excédait au point où il allait lui-même l'étrangler. Parfois il atteignait la grille d'entrée, mais ressentait alors une forte décharge à sa cheville qui le faisait chuter sur l'épais gravier. Il constatait alors qu'un bracelet électronique lui enserrait le haut du pied, envoyant une puissante décharge électrique à proximité de la sortie. Il n'était plus un patient ordinaire, mais bien un prisonnier de cet hôpital où les infirmiers jouaient le rôle de gardiens à la perfection.

Cela avait commencé juste six mois après son accident de ski, au cœur de l'automne, comme si débarrassé de ce vertige qui avait menacé de le priver de sa passion pour la montagne, il devait subir le contrecoup de cette guérison inopinée dans son sommeil. Il n'y avait pas accordé plus d'importance que peut

procurer un mauvais rêve. Tout juste inconfortable sur le coup. Très vite, le cadre hospitalier avait évolué. S'il changeait d'endroit, le principe était toujours le même. Il était empêché, immobilisé, muré, collé, cadenassé. Certaines nuits il était scotché sur un lit d'où pendaient toutes sortes de fils et de tuyaux avec toutes les variantes possibles et imaginables. Parfois il était plâtré de la tête aux pieds, incapable du moindre mouvement. Au fil des semaines, cela avait encore évolué. Il n'était plus retenu simplement dans un cadre médical mais était prisonnier d'un puits, d'un gouffre, d'une caverne. Quelquefois, il se démenait dans les méandres d'un labyrinthe. Il lui était même arrivé d'être enfermé dans le cockpit d'une navette spatiale, dérivant à l'infini. Il ne comptait plus toutes les fois où il se retrouvait ralenti par quelque drogue que ce soit, administrée à son insu évidemment. Il était dans sa voiture et celle-ci refusait absolument d'avancer alors que le moteur tournait à la perfection. Il patageait dans une piscine mais, très vite, l'eau se transformait en une glu qui l'oppressait à l'étouffer. Il y avait aussi toutes les fois où il s'évanouissait. Il revivait alors les douloureuses heures où il avait cru ne plus pouvoir partir en montagne, obsédé par un vertige contre nature. Parfois, il se réveillait au milieu de la nuit, haletant, en sueur. Mélissandre savait trouver les mots et les gestes pour le rassurer. La plupart du temps cependant, il n'émergeait qu'au petit matin. Cet état récurrent de paralysie qui couvrait tout ses rêves était assez puissant pour l'empêcher de sortir de ces cauchemars, dosant avec efficacité les situations pour que l'effroi qu'il éprouvait ne dépassa pas un seuil qui aurait obligé son corps à réagir et sortir de ce maudit rêve. Ainsi, au summum de l'épouvante, surgissait un répit qui permettait d'évacuer une partie du stress. Alors le rêve se poursuivait calmement un temps avant de subir à nouveau les affres d'une claustration récurrente.

Ce qui était troublant dans ces situations oniriques, c'est qu'elles se rapprochaient tellement de la réalité qu'on ne pouvait se penser dans un rêve. Il ne croisait jamais de dragon démesuré, d'extra-terrestres maléfiques, de tueurs en série particulièrement

vicieux. Tout semblait normal autour de lui. Toutes les situations auraient pu être vécues dans la vie normale.

Anselme se souvenait de cette série culte britannique des années 70 où Patrick McGoohan tentait vainement de s'échapper du Village. A chaque épisode le scénario lui accordait l'espoir de voir son évvasion réussir lorsque un événement anéantissait toutes ses tentatives pour échapper à un monde doux et policé mais où il était tout de même le Prisonnier.

Mélessandre lui avait déjà conseillé d'aller voir un psy.

« Mais je ne suis pas fou » lui avait-il répondu. La jeune femme sourit. Anselme faisait partie de ces hommes de la vieille école qui pensent que les spécialistes de l'inconscient ne traitent que les schizophrènes et les névrosés les plus atteints. De la même façon qu'il pensait que des larmes dans les yeux d'un homme illustrent une faiblesse lorsqu'elles sont versées en dehors du cadre très limité des enterrements ou de la préparation d'une purée d'oignons, il considérait que ces désordres intérieurs pouvaient être résolus par la seule force mentale. N'avait-il pas résolu par lui-même son problème de vertige par l'action et non un sournois travail sur soi-même.

Mélessandre n'insistait pas, attendant son heure. Cette fausse virilité le rendait touchant à ses yeux mais elle ne désespérait pas de lui faire changer d'avis un jour ou l'autre.

Anselme était persuadé que son bref séjour à l'hôpital suite à son accident de ski quelques années plus tôt était l'explication toute trouvée. Il n'avait jamais franchi le seuil d'aucun centre médical auparavant et n'avait consulté qu'en vue des vaccins obligatoires ou pour obtenir les certificats médicaux exigés pour la pratique de la haute montagne.

Seulement ces rêves, assez rares la première année après son séjour hospitalier forcé, s'intensifiaient aujourd'hui. Il n'était pas rare qu'il fit deux ou trois rêves du même cru en moins d'une semaine. Il en ressortait nauséux, harassé, inquiet. Il n'y avait que lors de bivouacs en altitude que ces songes ne venaient pas le tourmenter. Devrait-il passer le reste de ses jours à plus de quatre mille?

Ils étaient parvenus à quelques encablures de l'aiguille de Leschaux en cette fin d'après-midi. Ils n'avaient pas chômé, même si sur la carte cela ne représentait qu'un saut de puce. Ils avaient bataillé dans du bon rocher toute la journée. Grimant puis se laissant tomber l'instant d'après. Un vrai parcours en dents de scie. Luc Sauveur ne donnait aucun signe de fatigue. Anselme était éberlué par tant de résistance, médusé par une technique parfaite. Si l'habit ne fait pas le moine, l'apparence ne fait pas l'homme. Il avait déjà conduit de vraies armoires à glace dont les biceps se révélaient n'être que de la gonflette. En outre, l'alpinisme est un sport tout en finesse et en endurance. Nul besoin d'arborer des muscles d'haltérophile ni un profil de rugbyman pour pouvoir passer partout.

Une technique irréprochable économisait quantité d'énergie. La connaissance du terrain faisait le reste. Et la motivation était le meilleur des carburants. Luc possédait ces trois qualités.

- Qu'est-ce qu'on fait? On descend passer la nuit au refuge Gervasutti? demanda Anselme. Luc regarda l'horizon qui rosissait.

- Pourquoi? Je ne suis pas contre une belle glissade sur le glacier de Frébouze mais une belle nuit sous les étoiles n'est pas pour me déplaire.

Anselme avait jeté un œil sur les lointains. La météo avait une fois de plus raison. Le mauvais temps n'était pas pour cette nuit.

Ils s'installèrent le plus confortablement possible.

- Un vrai cinq étoiles!

- Tu plaisantes? Plutôt un milliard, oui! assura Luc en englobant le ciel d'un vaste geste circulaire.

Pour un seul bivouac, les deux hommes n'avaient pas emmené de réchaud. Ils grignotaient leurs provisions lentement, mastiquant exagérément et dans un silence de profondeurs marines. Le soleil s'était assoupi derrière les crêtes rocheuses, envoyant un dernier flambeau sur les sommets les plus proéminents. Le froid commença à pincer leurs chairs encore brûlantes d'une superbe journée d'été et d'une course magnifique, menée rondement, sans accroc, comme un torrent

qui traverse des paysages somptueux, parfois rapide comme l'éclair, tumultueux dans sa rage, et l'instant suivant retrouvant une tranquillité de sénateur, s'assagissant pour reprendre son souffle.

Luc appréciait les qualités athlétiques d'Anselme mais surtout son approche de la montagne. Ils n'avaient plus besoin de mots pour se comprendre. Ils abordaient l'alpinisme avec un état d'esprit identique. Ne jamais se croire en terrain conquis, toujours respecter la nature et ses éléments. La durée de vie d'un homme et sa taille sont dérisoires face à l'immensité naturelle qui les entourait et dont ils se servaient comme terrain de jeu. Leurs corps seraient depuis longtemps retournés à la poussière que les pics n'auraient pas subi la moindre dégradation érosive. Un peu d'humilité ne faisait jamais de mal. Mais se contenter de la facilité n'était pas dans leurs aspirations. Sans rechercher la difficulté à tout prix, ils n'étaient pas de ces hommes à la fuir ou la contourner. Cette volonté de se tester, de se surpasser pour mieux connaître ses limites, ils la partageaient pleinement.

Anselme avait été bluffé par ce petit bout d'homme. Par sa volonté d'acier, son entraînement et sa résistance.

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Ils avaient vidé leurs gourdes de thé tout en devisant sur les joies d'une course en altitude, loin des vicissitudes du monde des hommes. Ils étaient là dans le pays des Dieux. Dieux de roc et de glace où se révélait la vraie nature de chacun. Dans sa courte carrière, Anselme avait vu la face cachée de ses clients lors des passages difficiles, requérant une concentration et un effort que la vie moderne ne demandait plus. Mais, bien plus que ces traversées difficiles, c'était dans les moments autrement plus exposés que s'affirmait la vraie nature des hommes. Il allait en avoir la confirmation avant l'aube.

Les deux hommes s'enfouirent dans leur duvet ultra léger mais pouvant résister à des froids polaires. Les phrases qu'ils lançaient étaient comme des cristaux dans un ciel pur.

Luc parla de sa passion pour les petites bêtes.

A peine savait-il marcher qu'il collectionnait les insectes qui croisaient son chemin. Diptères, coléoptères, papillons. Il se

remémorait parfaitement avoir recueilli une petite coccinelle qu'il avait pratiquement domestiqué. Il lui avait offert une cage bien aménagée et avait passé plusieurs après-midis à la bibliothèque municipale afin de tout connaître sur la vie et les mœurs de cet animal. Au bout de quelques jours, il avait ouvert la cage. L'insecte volant prenait son essor dans la chambre puis trottnait sur son oreiller, parfois sur ses bras. Il lui arrivait de sortir dans le jardinet qui jouxtait le pavillon de banlieue où vivaient ses parents. C'était pour mieux rentrer le soir venu.

Les parents de Luc en étaient comme deux ronds de flanc. C'était devenu la curiosité du quartier et Luc avait connu son premier succès. Pour tous les habitants il était le petit garçon à la coccinelle. Ca ne lui avait pas permis cependant de conquérir une autre demoiselle aux ailes aussi fines et délicates que celles de son animal de compagnie.

« J'ai toujours eu du mal avec les filles » puis, d'un geste qui se perdit dans l'obscurité « en un sens, il faut les comprendre. »

Les années s'étaient déroulées et le petit garçon fêru d'insectes était devenu un spécialiste du monde des coléoptères, réussissant à chaque examen. Il était toujours étonné que, bien que les côtoyant quotidiennement, les gens ne savaient quasiment rien sur les mœurs et le comportement de ces animaux. Depuis quinze ans, il vivait de sa passion. Il était devenu biologiste, spécialisé dans les épidémiologies véhiculées par les insectes, notamment des moustiques. Actuellement, il travaillait sur les populations de tiques des bois. Il allait lui-même sur le terrain, récoltant ces spécimens afin d'évaluer quel pourcentage était porteur du virus, vecteur de la si peu connue maladie de Lyme, et d'établir une carte de zones à risques. Il était incollable sur cet animal méconnu du grand public mais que tous les promeneurs en forêt connaissent bien pour en avoir récolté, bien malgré eux, sur leurs jambes et leurs bras. Il expliqua avec force détails le mode de succion de l'insecte, comment il s'insérait sous la peau, utilisant sa gueule dentée comme une scie pour découper des infimes morceaux de peau. Un scénario digne des plus belles scènes de films d'épouvante. Anselme frissonna. Il avait horreur de ces bestioles.

Il lui parla de ses montagnes. Lui aussi vivait de sa passion. Leurs échanges s'évanouirent dans la nuit immobile. Quiconque n'a jamais passé une nuit au dehors, simplement enroulé dans une bonne couverture ou enfoncé dans un simple sac, sans être protégé par une toile de tente, ne peut saisir le plaisir qu'on éprouve à n'avoir qu'un tapis d'étoiles pour tout plafond. Retrouver les sensations originelles d'avant l'homme des cavernes, lorsque celui-ci se couchait à même le sol, toujours en alerte d'un éventuel prédateur nocturne. Homo sapiens ne connu de profond sommeil qu'une fois abrité dans une cabane de fortune ou enfoui dans une caverne troglodytique. Et encore. Le confort moderne a émoussé les capacités humaines. Le monde animal se divise alors en deux. Il y a ceux qui passent toute leur journée à quérir leur nourriture et toutes leurs nuits à trouver un abri afin de pouvoir se reposer en paix. Et il y a ceux que la nourriture submerge dans des habitats en dur. Nous faisons tous partie de la seconde catégorie à quelques sans domicile fixe près, avec notre cortège d'animaux domestiques. Là encore, chiens, chats, vaches et cochons n'ont ni à se battre pour trouver leur pitance, ni à se préoccuper d'obtenir un coin tranquille la nuit venue. Des siècles de ce régime ont réduit nos aptitudes à s'adapter aux situations nouvelles. Parfois quelques esprits trop englués dans un tel confort partent sur les chemins. On les taxe d'allumés, d'éblouis, au mieux d'aventuriers et on s'extasie devant leurs exploits somme toute bien naturels. Traverser des continents entiers à la seule force de leurs jarrets, nager des miles à la seule puissance de leurs épaules, survivre dans les déserts ou sur la banquise en optimisant les rares ressources, escalader des sommets sans autre justification qu'il sont là. Tous ces exploits ne le sont qu'en regard d'une société trop policée, trop gâtée, trop opulente.

Anselme se réveilla. Luc dormait à poings fermés. Quelque chose lui avait titillé le nez. Comme une odeur de cuisine. Sauf que là, c'était davantage une odeur de soufre, un brin d'électricité, quelque chose d'indéfinissable qui flottait dans la nuit douce et tiède, chaude même. Il connaissait ces symptômes

et allait réveiller son compagnon lorsqu'une lueur fugitive éclaira l'horizon. Des dizaines de sommets crénelés furent projetés en ombre chinoise. L'éclat se répercuta sur le ciel et Anselme constata en un quart de seconde ce que son esprit supposait déjà: une marée de nuages lourds et épais avait envahi la bonne moitié des cieux, fonçant telle une armada veuve eux, pauvres hommes sans défense, blottis contre un rocher à 3500 mètres d'altitude dans ce no man's land paradisiaque. Un paradis qui pouvait, en l'espace de quelques heures à peine, se transformer en enfer.

Le bruit sourd d'un grondement tout juste perceptible confirma le premier éclair, annonciateur de la bataille à venir. La guerre était en route et rien ne pourrait l'arrêter, pas le moindre compromis ni les plus habiles négociations. On ne marchandait pas avec les éléments. La plus fine diplomatie est inutile. On les subit, on s'en protège ou on fuit. On ne les combat pas. Et pourtant combien de récits de marins ou d'alpinistes évoquent ces luttes à la vie à la mort. Ces hommes valeureux se ressemblent même si les premiers évoluent dans une parfaite horizontalité et que leurs cordes se nomment cordages. La même solitude engendre les mêmes solidarités face aux paysages démesurés où l'homme n'a d'ordinaire pas sa place, où les éléments règnent en maîtres absolus.

- Luc, lève-toi. On a de la visite.

Le client émergea du sommeil comme une taupe sort de sa caverne. Anselme avait dû le tirer d'un rêve où les montagnes s'alignaient à l'infini devant ses yeux gourmands, où les sommets s'offraient à ses jambes et ses bras. Ses yeux encore collés de songes merveilleux, il fut ébloui par une fulguration qui illumina un dixième de seconde le cirque de montagnes alentour comme en plein jour. Le claquement du tonnerre se fit plus aigu et plus proche aussi. L'orage avançait à pas de géant. Il fallait se presser.

- Pour le petit déjeuner, on remet à plus tard, c'est ça?

Anselme aimait à ce qu'on soit capable d'humour en pleine détresse. Faire un bon mot, envoyer une belle plaisanterie les jambes confortablement allongées sous une table de café est une

chose, trouver le recul nécessaire à pratiquer l'humour dans des situations critiques en est une autre.

- Il faut perdre de l'altitude au plus tôt.

La phrase fut engloutie dans un fracas d'apocalypse. La brume s'ajoutait à l'obscurité. On n'y voyait pas à deux mètres malgré les frontales. En dix minutes à peine l'atmosphère avait changé du tout au tout. Terminée la belle nuit piquée d'étoiles, la relative douceur des 3500 mètres. Luc repensa à la crainte des peuples primitifs de voir le ciel leur tomber sur la tête. En cet instant c'est tout juste ce qu'il leur arrivait. D'épais nuages tourbillonnaient en tous sens comme des lions affamés dans une cage, s'entrechoquaient tels de colossales auto-tamponneuses qui n'avaient de cesse de vouloir frapper encore plus fort dans le ventre du voisin. Un nouvel éclair déchira un ciel devenu la porte de l'enfer et aussitôt le bruit assourdissant de la foudre fit trembler les pics environnants. Le gros ronronnement de basse de l'orage au loin était devenu, ici au cœur de la tourmente, un claquement aigu qui déchirait les tympans.

Les hommes ne profitaient pas du spectacle, dantesque. Avant que n'arrive le déluge, le jeu en valait pourtant la chandelle. Des nuées se lovaient, semblant lécher les parois, de plus lourds nuages s'entrechoquaient et proposaient de nouvelles nuances de gris, un point bleuté lorsque ceux-ci étaient illuminés par en-dessous. Ils avaient, en revanche, l'apparence de monstres cruels et affamés, leur gris tirant sur la plus sombre des ténèbres lorsque la lumière aveuglante venait d'en haut. On ne savait plus d'ailleurs d'où partaient et où allaient les éclairs. Les impacts de foudre frappaient tous les sommets aux alentours provoquant un son et lumière orchestré par tous les Dieux de l'univers. Et au milieu de ce grand chambardement, deux silhouettes si frêles, si fragiles, qui tentaient de regagner le fond du glacier de Leschaux. La descente n'était pas aisée. On n'y voyait rien. Ce fut pire lorsque, sans prévenir, une pluie serrée se mit à tomber, seulement chahutée par le vent qui venait par rafales. C'était comme si tous les éléments s'étaient soudainement invités au grand bal d'été. Le déluge les arrosait non seulement de haut en bas mais projeté sur tous les angles par un vrai blizzard qui, à

l'image des nuages à peine observés auparavant, ne savait où donner de la tête. On avait l'impression qu'il cherchait à rattraper son double, comme un chien fou tenterait d'attraper sa propre queue. Sa violence et sa fougue étaient telles que les deux alpinistes se voyaient projetés dans n'importe quelle direction, au risque de tomber ou d'être emporté dans les cieux où le chaos s'intensifiait.

Anselme cria quelque chose à dix centimètres de l'oreille droite de Luc qui n'entendit rien de plus que quelques sons hachés par la tourmente.

« ...Pas la peine...trop fort...renoncer...abri... »

Le guide empoigna son client et celui-ci devina qu'il fallait abandonner la lutte. On ne descendait plus. Il fallait chercher coûte que coûte un abri. L'idéal serait de trouver une petite crevasse. On serait à l'abri le temps que cesse cette folie. Si le mauvais temps persiste parfois et même souvent en haute montagne, les délires de cet ordre sont heureusement assez brefs.

Dieu seul sait comment Anselme réussit à dénicher une coupure dans le glacier, assez large pour s'y laisser tomber mais peu profonde. La langue de la crevasse leur faisait même un toit de fortune. Il ne fallait pas espérer être au chaud et au sec, mais c'était mieux que de rester ici, ballotté constamment par les rafales qui s'intensifiaient sans toujours savoir dans quel sens souffler comme un fauve pris au piège qui bondit de toutes parts sans trouver la sortie.

Anselme sorti deux broches à glace, il déplia tant bien que mal un bout de corde qu'il fixa par deux mousquetons. Deux précautions valent mieux qu'une seule. Et poussant Luc dans l'anfractuosité glaciaire, il le suivit immédiatement.

Cela avait un goût de déjà vu pour lui. A l'intérieur de la crevasse, il régnait un calme étonnant. Il se souvenait parfaitement de cet accident avec son client, déjà deux ans en arrière.

Anselme s'était rapidement remis de son immense fatigue. En quarante huit heures, il était opérationnel. Le privilège de la

jeunesse. Pouvoir récupérer vite. Un rapide séjour à l'hôpital de Chamonix où on l'avait juste examiné. Pas de lésion, pas de blessure. On le garda une nuit où il ne dormit pas. Il rêvait suffisamment d'hôpitaux en étant chez lui. Il avait l'impression d'étouffer dans ce milieu aseptisé où le blanc dominait, mais c'était un blanc qui n'avait rien à voir avec l'immaculée neigeuse propre aux altitudes supérieures. Vraiment rien à voir.

Le cas de Roland était plus sérieux. On l'avait d'emblée orienté sur Sallanches. Paradoxe de l'administration française, Chamonix était moins bien équipé pour soigner les blessures qu'infligeait la montagne à ses fervents admirateurs. Bientôt l'hôpital fermerait. Pire, il était question de réduire celui de Sallanches au profit d'une toute nouvelle structure à deux pas du Léman. Et pourquoi pas envoyer tout le monde directement à Lyon? raillaient les guides.

Il avait pris sur lui pour aller rendre une visite à son client. En entrant dans le vaste cube de béton, Anselme s'était senti oppressé, une difficulté à respirer, un nœud à l'estomac et les jambes en coton. Tout lui déplaisait dans ces structures médicales où l'on guérit mais où l'on meurt le plus aussi, statistiques à l'appui.

De plus, Anselme craignait un peu l'accueil de Roland. Après tout, son rôle de guide devait palier à ce genre d'incident, il aurait dû être capable de retenir son client. On ne lui avait rien reproché à la compagnie. Il sembla qu'il n'y eut même pas d'enquête. Anselme comprit pourquoi en voyant le visage fermé de son client s'illuminer dès son apparition.

- Anselme! Quelle bonne surprise!

Les deux hommes parlèrent de tout, excepté des détails médicaux. Ils avaient envie, l'un comme l'autre, d'évoquer les grands espaces, l'air pur, le rocher glacé, le soleil brûlant, le vent qui fouette les visages et cette impression d'être libre, au-dessus des soucis de toute sorte.

Anselme apprit par le médecin qui s'occupait de Roland que celui-ci avait été admis en état d'hypothermie avancée. Son corps n'affichait plus que trente degrés lors de son entrée dans le service. Heureusement aucune gelure n'était à redouter. Son

organisme avait récupéré lentement, mais aucune séquelle ne subsisterait. Il était simplement encore un peu fragile et terrassé par les doses médicamenteuses que son corps n'avait plus l'habitude d'ingurgiter, spécialement une batterie d'antibiotiques afin que son corps affaibli ne soit l'objet d'attaques virales. Il pourrait sortir d'ici trois ou quatre jours et reprendre une vie normale et, bien entendu, repartir en montagne d'ici quelques semaines. En outre, son état fragilisé n'avait heureusement pas déclenché de nouvelles pathologies liées à ses problèmes antérieurs. Anselme sut enfin que Roland avait insisté pour témoigner à la compagnie que son guide n'était en rien responsable de l'accident, que c'était lui seul qui n'avait pas pris soin de bien observer l'état du glacier, qu'un pont de neige qui cède cela arrive aux meilleurs et, qu'au final, il devait à la dextérité et au talent d'Anselme de l'avoir sorti de là. Il n'était pas avare de compliments.

Roland avait parfaitement raison et personne ne pouvait tenir Anselme pour responsable, seulement l'aventure avait porté un coup à la superbe du guide. Il ferait doublement attention dorénavant, quitte à prendre d'inutiles précautions.

Aujourd'hui, la crevasse n'apparaissait plus comme un piège, une prison de verre, mais comme un refuge, une délivrance. Lorsqu'il s'adressa à Luc, il hurlait encore. Il dut moduler sa voix.

- Là, on sera bien le temps que cesse tout ce ramdam.

Les deux hommes regardaient dans le vide. Ils évaluaient leur condition inédite, non programmée. Mais la montagne est une constante source d'imprévus.

Ce fut Luc qui reprit le dialogue.

- Je n'ai jamais enduré pareil chaos.

- Je t'avouerai que depuis que je fais de la montagne, j'ai rarement vécu ça, moi aussi.

- Une vraie machine à laver.

Les deux hommes s'inspectaient. Leurs vêtements étaient trempés, l'eau avait réussi à traverser le goretex au niveau des coutures.

- Il nous faudrait un bon feu.
- Oui. Seulement le réchaud est à Chamonix.
- On ne pouvait pas prévoir.
- Non, ça, non. Mais on aurait dû. Bon, on va s'en sortir. L'idée est de rester bien à l'abri ici, de récupérer des forces et, au petit jour, on avisera.

Le silence était retombé. Les deux hommes méditaient sur leur sort. A tout bien considérer, ils n'avaient pas subi d'accident, ils étaient en pleine condition et ce n'est pas un petit orage qui allait les décourager. Seul Anselme avait cette petite ride, apparue lentement au fil des années qui devenait visible maintenant et indiquait une inquiétude. Qu'allait-il se passer maintenant? Combien de temps allait durer cette tempête? La foudre, la pluie, le vent et après? Surement la neige.

Comme pour lui donner raison, le fracas de gouttes d'eau grosses comme le pouce et de grésil s'estompa en un quart d'heure. Anselme connaissait ce silence. L'orage s'éloignait. On n'entendait plus que quelques grondements espacés. Luc déplaça ses membres atrophiés.

- On n'entend plus rien. L'averse a cessé.
- Oui. La neige.

Anselme empoigna la corde et, en quelques secondes il fut sur le rebord du glacier. Luc à ses côtés, il inspecta les alentours.

Le jour s'était levé, enfin on le devinait car une épaisse couche nuageuse barrait le ciel, ensevelissait les sommets autour d'eux et englobait tout le paysage. De gros flocons tombaient droit. La neige gorgée d'eau était lourde comme celle de printemps. Une petite couche s'était déjà formée sur la pente du glacier qui s'estompait à moins de dix mètres, le maximum de visibilité que l'après tempête offrait aux deux rescapés.

- On attend encore ou on y va?

Anselme fit un signe de la tête. Mieux valait descendre prudemment que rester encore une heure ou deux à se refroidir. Rien de signalait une amélioration.

Commença alors la descente des premières pentes du glacier rendue glissante par la neige fraîche et indécise par le brouillard qui effaçait tout autour d'eux. Anselme savait qu'il n'y avait pas

de piège, il suffisait de descendre, un point c'est tout.

Il n'avait pas l'habitude de cet itinéraire. D'ailleurs personne ne passait jamais par là. Ce n'était pas la voie de retour après l'ascension des Grandes Jorasses. Plutôt une voie de détresse. Ils tâtonnaient dans une purée de pois, seulement distraits par la neige qui s'intensifiait, mêlée par à-coups de fins morceaux de grêle. L'averse fouettait les visages glacés. Anselme n'avait aucun point de repère. Sans rien confier à son compagnon, il sentait que tout ça n'était pas normal. Ils progressaient lentement, toujours attentifs au moindre danger. Des séracs menaçant de basculer après ces brusques changements de température, des crevasses toujours prêtes à engloutir de la chair fraîche, trompeusement dissimulées sous une bonne couche de neige dorénavant. Pas cette poudreuse ayant la texture du coton et qui ne retient pas le pas, mais une neige lourde et collante qui freine et entrave le plus rapide des hommes. Ils firent plusieurs pauses mais suffisamment brèves pour ne pas se refroidir. Car la température avait chuté encore depuis les premiers flocons. On était largement en dessous de zéro. Anselme était de plus en plus tourmenté. Il y avait un problème dans cette descente. La pente ne devait pas être comme ça. Il cria à plusieurs reprises, évaluant grâce à l'écho que lui renvoyait les montagnes la topographie des lieux. Luc s'en étonna, vaguement soucieux.

- J'essaie de savoir où nous sommes, expliqua le guide.

- On descend Leschaux, non?

- C'est pas sûr.

Luc regarda son guide avec les yeux des contemporains de Galilée lorsque celui-ci avança que la Terre était ronde.

Les deux hommes poursuivirent leur lente plongée dans la neige et le brouillard. Les brumes enserraient maintenant les deux hommes. Lorsque la corde se tendait, juste une hauteur d'homme pourtant, Anselme avait du mal à apercevoir le vert bouteille du coupe-vent de Luc.

La pente s'intensifiait. Pas normal. De gros blocs barraient la route. Impossible. La corde se tendit une dernière fois. Anselme s'était arrêté.

- As-tu envie de visiter l'Italie, Luc?

- C'est joli en été. Mais actuellement on a d'autres projets, non?
- Eh bien, on ferait mieux de faire demi tour, alors.

L'accalmie du petit jour s'estompa vers midi. Le vent avait forcé, giflant les deux hommes de rafales de neige dure qui piquait le visage comme l'auraient fait mille et une aiguilles. Ils n'étaient plus que deux ombres qui avançaient courbé en deux sur leur piolet. Un moment, Luc avait émit l'idée de poursuivre la course prévue jusqu'au Mont Blanc. Anselme se disait qu'une tempête pareille ne pouvait perdurer, surtout en plein été. Ils avaient essuyé le gros du mauvais temps et ne devaient plus s'attendre qu'à une longue journée de brumes et de neige. Une hivernale en pleine saison voilà tout. Ils s'étaient pris au jeu et, remontant vers les Petites Jorasses, ils avaient bifurqué vers l'ouest pour rejoindre leur itinéraire original. Gravissant les pentes dans une neige fraîche et collante, ils étaient parvenus à la cote Walker peu après dix heures, ce qui était déjà un bel exploit pour deux organismes rudement bousculés la nuit passée. Puis ils avaient atteint la pointe Whymper des Grandes Jorasses dans une vraie purée de pois et ils franchissaient l'arête de Rochefort immortalisée par tant de photographes qu'on avait l'impression de marcher dans une carte postale. Sauf aujourd'hui. Le vent envoyait des tourbillons de neige, les brumes se déchiraient pour, la seconde suivante, envelopper d'un linceul toute la montagne. Le décor de carte postale s'était mué en une atmosphère de fin du monde.

Il était prévu ensuite de gagner le col du Géant et de suivre au mieux la frontière jusqu'au sommet de l'Europe. C'était compter sans le retour du mauvais temps. Ils insistèrent une partie de l'après midi dans des bourrasques qui menaçaient sans cesse de les projeter du haut de leur promontoire.

- Finalement on aurait peut-être mieux fait de descendre sur l'Italie.

- Hé, je ne t'ai pas forcé la main.

- Je sais, je sais. Mais est-ce que ça vaut le coup de continuer ainsi?

Luc hocha la tête. Il s'était résigné. Après l'espoir matinal

succédait l'abdication de l'après midi. Quel intérêt en effet de poursuivre dans la tempête qui menaçait à nouveau. Ils entreprirent de rejoindre l'aiguille du Midi. Mais les éléments étaient contre eux depuis cette nuit. Des rafales terribles transformaient le plateau du glacier en steppes sibériennes. Impossible de continuer ainsi. Un second bivouac devenait indispensable. Ils construisirent un igloo de fortune au milieu des tourbillons de neige.

- Quand je pense qu'un inuit est capable de monter un vrai abri en trois quarts d'heure.

- Ils font ça depuis tout petit. Avec un peu d'entraînement, on s'en sortirait sans mal.

L'abri était exigü et menaçait de s'effondrer sous les assauts répétés du blizzard. Ils passèrent leur seconde nuit en altitude à colmater les brèches qui s'ouvraient de part et d'autre du dôme, heureusement construit dans une petite dépression où le vent avait moins de force. Ils luttèrent sans une minute de répit. Au petit jour, le vent était tombé et, à nouveau, une neige dense tombait dans un silence de cathédrale. Elle était moins lourde que la veille, témoin d'un rafraichissement sensible. Au moins, pas de pluie cette fois. Ils n'auraient pas cette sensation d'humidité qu'ils avaient trainé toute la journée d'hier.

Ils se remirent en marche comme deux automates. Le petit déjeuner avait été un modèle d'ascétisme. Ils n'avaient prévu de provisions que pour une course de deux jours avec un quart de nourriture en plus.

- Il faut toujours emporter un petit plus, on ne sait jamais.

Forts de ce principe, ils avaient consommé la moitié de ce plus hier au soir et ce matin, encore la moitié de ce qu'il leur restait, autant dire deux ou trois bouchées. Ce qu'ils regrettaient le plus c'était de ne pas avoir emporté de réchaud. On pouvait toujours faire fondre de la neige. Tant qu'on avait à boire, on pouvait tenir jusqu'à une semaine. Luc avait sa technique. Il emplissait de neige un sac étanche qui avait contenu des fruits secs et l'enfouissait sur son ventre. La sensation n'était pas très agréable mais, en vingt minutes, il obtenait deux verres d'eau.

Anselme commençait à fatiguer. Juste deux ou trois heures de

sommeil en deux jours et cette lutte incessante contre les éléments. Harassé, courbaturé et sentant la faim tenailler son estomac, il avançait comme un zombie. Luc suivait, le pas encore alerte dans la profonde. Car ce matin pas d'accalmie. C'étaient les chutes du Niagara version poudreuse. On ne voyait plus au travers des flocons qui s'agglutinaient déjà en l'air. Anselme dû faire quelques pauses, très courtes, juste le temps d'ingurgiter quelques gorgées d'eau glacée. Luc suivait sans peine et cela impressionnait grandement le guide. N'importe quel autre client aux muscles saillants aurait abdiqué depuis longtemps. Ce petit bout d'homme avait des ressources insoupçonnées. D'où tirait-il son énergie? Comment pouvait-il endurer de telles conditions? Et toujours un trait d'humour. Incroyable. Cependant moins incroyable que d'avoir constaté que leurs deux téléphones cellulaires n'avaient plus de batterie depuis hier matin. Impossible de contacter les secours, du moins prévenir de leur retard, rassurer leurs proches que tout allait bien. Pour le moment. Anselme se demandait comment il aurait pu s'en sortir avec tout autre client. Si, il savait. La confiance que lui avait inspiré Luc l'avait convaincu de repartir sur l'itinéraire original hier matin. Avec n'importe qui d'autre et, même dans le cas où il aurait été seul, il serait rentré directement ou continué sur l'Italie.

Comme la veille, la difficulté principale était de déterminer le bon tracé dans ce monde gris et blanc. On n'y voyait pas à trois mètres, on n'entendait rien, on n'apercevait rien. Les deux hommes marchaient dans les nuages. Anselme se repérait à la boussole et aux inclinaisons du glacier. Passé un temps à marcher ainsi dans l'uniformité des brumes et de la neige, il en venait à considérer la pente. Descendait-on? Il posa la question à Luc qui, il s'en rendait compte maintenant qu'on le lui demandait, n'avait aucune idée s'ils avaient grimpé ou étaient descendus. Ils n'avaient plus notion de la pente tout comme ils n'avaient plus notion de l'orientation. Ils n'eurent bientôt plus la notion du temps. Les heures s'enflaient quand on pensait n'avoir marché que dix minutes et lorsqu'on imaginait avancer pendant deux heures, il ne s'était écoulé qu'un bon quart d'heure.

- Cette boussole ne vaut rien.

Anselme se retint de la jeter dans l'immensité invisible. S'être trompé de versant la veille, voilà qu'il avait l'impression de tourner en rond. Quel guide! Il se retourna. Luc lui sourit avec dans l'œil comme une jubilation. Cet homme malingre était un seigneur.

8 - La longue nuit.

- Vous êtes sûre de leur itinéraire?

- Oui. Mais avec le mauvais temps, ils ont peut-être changé d'idée, ont voulu regagner la vallée par une autre voie, se sont perdus, je ne sais pas moi.

- Ils ne vous ont pas contacté?

- Non. Anselme part toujours avec son portable, mais il l'a peut-être perdu dans une chute...

- Ou la batterie est à plat. Ne vous inquiétez pas. Je connais bien Anselme. C'est un gars sérieux. Il ne s'aventurerait pas sans précautions dans un tel carnage. Il doit se terrer quelque part. On aura bientôt de ses nouvelles.

- Et son client? Vous le connaissez?

- Euh... Attendez... Voilà. Luc Sauveur. Non, jamais entendu ce nom-là. Mais il ne doit pas être tellement mauvais d'après la course qu'ils ont prévue. C'est du costaud. Allez, ne vous en faites pas. Tout va s'arranger très vite.

- Mais vous ne pouvez rien faire?

Le gendarme du Pghm qui essayait de rassurer Mélissandre se gratta un menton rasé de près. Aucun hélicoptère ne pouvait décoller par ce temps. Envoyer une caravane de secours était prématurée. Les deux hommes auraient dû rentrer la veille au soir au plus tard. Ils n'avaient pas vingt quatre heures de retard. Une broutille dans pareilles circonstances.

- Vous savez, j'ai cinq autres personnes qui sont quelque part dans le massif, leur proches n'ont aucune nouvelle. C'est toujours comme ça lorsque la météo prévoit mal les échéances du mauvais temps (puis, plus bas, comme pour lui-même, il ajouta), c'est comme ça aussi même lorsque la météo l'annonce.

Mélissandre était vaguement soucieuse. Elle vivait avec Anselme depuis trois ans. Ce que l'on pouvait appeler vivre ensemble du moins. Tous les deux partageaient la même adresse aurait été plus juste. Elle ne souffrait pas de son absence lorsque la saison battait son plein. Elle ne faisait aucun effort, c'était sa

nature. Elle connaissait bien plusieurs femmes de guides. Certaines vivaient l'absence mais aussi et surtout le danger qui entourait la profession de leur conjoint mieux que d'autres.

- Tu sais, Mélissandre, tous ceux qui habitent une grande agglomération et doivent se farcir deux ou trois heures de transport quotidien, ne se voient pas davantage.

- Sans compter les représentants qui partent souvent pour une semaine entière.

- Et ces cadres qui ont des séminaires tous les quatre matins.

- Et puis on ne sait jamais ce qu'il peut s'y passer dans ces séminaires, je veux dire une fois le soir venu.

Les copines éclatèrent de rire à ce sous entendu.

- Ca ne risque pas de leur arriver aux nôtres.

- Excepté lorsque leur client est une cliente.

L'argument de Sophie avait fait mouche et particulièrement troublé Josie qui avait connu pareille entourloupe.

- Excuse-moi Jo, je ne disais pas ça en pensant à toi.

- Ca ne fait rien, c'est de l'histoire ancienne tout ça.

Laure entendait bien recentrer le débat.

- Et puis il n'y a pas plus d'accident en montagne qu'ailleurs.

- C'est quand même classé comme profession à risques, non?

- Pas davantage que chauffeur routier, agent dans une centrale nucléaire, agriculteur maniant des produits toxiques, marin...

- Oui, tous les métiers possèdent un risque.

- Et les bureaux? Tous ces gens stressés.

- Ca, pour sûr, les nôtres ne le sont pas, stressés.

- Si, parfois lorsqu'ils partent sans bien connaître leur client.

Mais jamais au retour. On les récupère fatigués mais heureux, avec ces étoiles qui brillent encore au fond de leurs yeux.

- Dis donc Simone, tu deviendrais poète?

- C'est facile pour elle de parler des étoiles qui brillent dans les yeux. Parce que les yeux de Pascal, ils sont pas mal.

- Il n'y a pas que les yeux d'ailleurs.

- Oh hé les filles, on se calme! Vous excitez pas trop sur mon Pascalou, sinon vous aurez à faire à moi.

Ca rigolait pas mal entre filles. On parle souvent de la fraternité et de la cohésion des guides mais rarement de la solidarité de

leurs compagnes. Elles font bloc et sont toujours présentes dans les coups durs. Mélissandre savait que dès demain, après sa visite au Pghm, elle aurait la visite d'un bon nombre de ses camarades, femmes de guides.

Elle était rentrée chez eux. Un rez-de-chaussée qu'ils louaient une fortune à deux pas de Chamonix si bien qu'Anselme parlait de plus en plus souvent d'avoir leur propre chalet à eux.

- Le remboursement de l'emprunt ne coûtera pas plus cher. Seulement, moi je ne connais aucun banquier, et pour obtenir un prêt avec mon métier...

- Il y a bien Monsieur Grandin, non?

- Mmm, je ne sais pas trop quelle place il occupe dans sa banque à Genève. Mais une banque genevoise! Tu vois ça? Non, ils ne s'occupent pas des petites gens comme nous, va!

- Tu pourrais lui en parler comme ça, discrètement.

- Oui, faire des sous-entendu. Tu sais, je ne suis pas très doué pour ce genre de dialogue à étages.

- Je ne te parle pas de l'entretenir comme le ferai un diplomate, juste de lancer l'idée en l'air. Tu as une course de prévue cet été avec lui?

- Il me semble oui. Je vais jeter un œil dans mon agenda.

- « je vais jeter un œil dans mon agenda », voilà que tu parles comme un diplomate, comme un ministre.

Mélissandre avait éclaté de rire en se blottissant dans les bras d'Anselme qui haussait les épaules.

Elle était allée se renseigner au Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne au centre de Chamonix non par angoisse, mais juste pour qu'elle ne soit pas la seule à s'inquiéter. S'inquiéter était d'ailleurs un grand mot. Elle connaissait Anselme et les précautions qu'il prenait et elle ne s'effrayait pas facilement. Etre la femme d'un guide ne convenait pas à quelqu'un de trop émotif. Tous les arguments mis en avant par ses copines, elle les partageait totalement. La profession de guide n'était pas plus risquée ni plus dangereuse que telle autre activité, mais bien plus exaltante. Si Anselme était parfois absent plusieurs jours d'affilé en plein été, il bénéficiait d'un temps libre qu'aucun métier ne lui aurait accordé. Et, cela n'avait pas de prix, une

humeur joyeuse et pas le moindre stress. Il aimait son métier. Qui pouvait en dire autant de nos jours?

Mais il était parti avant-hier avec un client qu'il ne connaissait pas. C'est toujours délicat de partager une longue course avec un inconnu. Ce n'est pas tant Anselme qui l'alarmait, mais son client.

L'appréhension de Mélissandre aurait été double si elle avait vu le physique du client en question mais divisée de moitié si elle connaissait sa détermination et son endurance.

La jeune femme savait que leur vie à tous les deux ne serait jamais routinière, qu'elle serait parsemée d'embûches, de joies mais aussi de tristesse. Comme toutes les vies. Et l'absence d'Anselme, les risques qu'il encourait n'étaient pas les écueils les plus sérieux dont elle aurait à faire face.

D'une certaine manière Anselme était plus traditionaliste qu'elle. Ils avaient grandi tous les deux dans cette vallée, lui étant un enfant du cru. Gamine, elle avait passé toutes ses vacances chez son oncle et vivait depuis quelques années dans cette vallée. Ils étaient issus chacun de familles modestes sans être miséreux, leurs opinions se rejoignaient sur beaucoup de points, ils partageaient des idées semblables et avaient la même vision de la vie. Mais Mélissandre se remettait sans cesse en cause, allait de l'avant et n'était jamais close aux idées nouvelles tandis qu'Anselme se contentait du cours des choses. Il n'avait pas l'âme d'un révolté. Bien sûr, certaines choses le choquaient, mais comme la majorité des gens, s'il s'indignait, il laissait faire, préférant ne pas trop remuer la vase au fond de l'étang. Ils s'accordaient ainsi parfaitement, Mélissandre poussant Anselme et lui freinant parfois sa compagne. L'an passé, après deux ans de vie commune, il avait été question de mariage. Mélissandre avait bien compris que l'idée n'avait pas germé dans l'esprit d'Anselme. C'était sa propre mère qui s'inquiétait de voir ce jeune couple si amoureux, si uni, si accordé, vivre ensemble sans être passé devant Monsieur le Maire (qui était une connaissance proche se surcroît) et surtout de ne pas avoir mis les pieds dans l'église, le banquet réunissant toute la famille et les amis, la belle robe blanche...

Mélessandre avait gentiment expliqué à Anselme que ce n'était pas sa mère qui aller se marier mais elle-même, qu'ils n'avaient pas besoin d'un contrat pour s'aimer jusqu'à la fin de leurs jours. Anselme pensait tout pareil. Tout comme il avait été d'accord avec les arguments de sa mère qui lui avait parlé tradition, convenances et, au final, bonheur. Combien de fois avait-il donné un coup de main à un vague copain pour couper du bois, refaire le ravalement d'un chalet, accompagner un troupeau en alpage.

« Tu ne sais pas dire non » lui répondait Mélessandre quand il s'acquittait de sa tâche sans grande motivation.

Au fil des mois, des années, un équilibre allait s'instaurer entre eux selon le principe des vases communicants. Anselme saurait refuser une petite vie trop tranquille entre son métier, sa femme, son chalet et ses amis. Il prendrait quelques risques. Pas de ceux qu'on prend en montagne, mais des choses qu'on ose entreprendre dans la vie de tous les jours lorsqu'on ne se contente pas de simplement suivre le troupeau.

De son côté, Mélessandre bénéficierait du tempérament calme et posé de son compagnon. Toujours encline à réagir, à se lancer à fond dans de nouveaux projets, à vivre au jour le jour, elle finirait par réfléchir davantage avant de se lancer dans l'inconnu les yeux fermés.

Mélessandre rentrait en allongeant le pas mais sans en ralentir sa foulée, les mains au fond des poches de son pardessus jaune. Elle ne regardait que le bitume sur lequel ses petites bottes faisaient éclabousser à chaque pas une gerbe d'eau. La pluie continuait de tomber. Des pensées disparates virevoltaient dans sa tête. Oui, ils étaient faits l'un pour l'autre. Mais en ce moment, il devait être quelque part là-haut (elle leva la tête vers une montagne de nuages traversée de brumes allant du gris clair ou gris foncé), pataugeant dans la neige, malmené par le vent qui devait y courir sans relâche, ou bien plus probablement caché sous un rocher, à l'abri de la fureur des éléments, attendant patiemment que le temps soit plus clément. Elle avait confiance en lui. Il ne lui arriverait rien. Il rentrerait, fourbu, le

visage tiré, les muscles endoloris. Il s'affalerait sur le canapé et elle se posterait juste derrière lui et commencerait à lui masser la nuque. Ses doigts tritureraient son cou nerveux qu'elle sentirait se détendre sous la légère pression habile. Puis, elle laisserait courir ses doigts dans ses cheveux. Une jungle qui faisait reculer le plus intrépide des coiffeurs. Elle passerait lentement sur son visage, détaillant chaque forme. Puis ses mains s'enfuiraient sous sa chemise, caressant son torse solide, s'attarderaient sur un ventre plat qui n'accuserait jamais un gramme de graisse même lorsqu'il prendrait sa retraite de guide. Elle aurait glissé sur le canapé, s'emmêlant plus ardemment au corps éprouvé du guide. Il voudrait parler, elle le ferait taire d'un doigt posé sur ses lèvres. Il voudrait prendre la direction des opérations, elle lui interdirait. Elle ne voulait que tendresse et douceur pour le repos du guerrier. Trop fatigué, il n'insisterait pas et elle pourrait alors jouer avec ce gros chat qu'elle adorait. Leurs jeux sensuels n'en seraient que plus intenses. Elle dirigerait ses caresses, les faisant plus pressantes, plus intimes. Ses mains, ses doigts, sa bouche, sa langue, chaque partie de sa chair serait tendue vers le corps de son amant. Ils fusionneraient dans un ballet orchestré par elle, rien qu'elle. La pièce sombrerait lentement dans l'obscurité. Elle n'allumerait pas et leurs mouvements se feraient harmonieux, comme un couple de danseurs enlacés où deux corps ne semblent plus qu'en faire un seul.

Un coup de klaxon la tira de ses rêves. Elle déployait lentement ses jambes le long de la rue sous l'averse qui n'en finissait pas, sa marche ressemblait à de longs étirements exécutés dans une parfaite coordination de mouvements. Elle essaya de reprendre le cours de ses pensées là où l'automobiliste pressé les avait interrompues. Elle n'y parvint pas. Le charme était rompu. Elle arrivait à imaginer le salon, la pénombre, le canapé, la petite commode, la table basse et le corps dénudé d'Anselme entre ses bras. Mais plus rien ne fonctionnait.

Elle rentra paisiblement. Se changea, enfila un épais chandail et monta le chauffage. Elle espéra que dans leur chalet promis par Anselme, il y aurait une cheminée.

Au dehors la pluie cinglait les carreaux, jouant une mélodie

unique. Par delà les vitres on distinguait les toits trempés de Chamonix et le soir qui tombait. Au-delà, plus rien. Le regard ne pouvait rien, impuissant, seule l'imagination permettait de distinguer les forêts de mélèzes transpirant de longues écharpes de brumes, les glaciers tirant leur langue comme pour se moquer de la vallée des hommes, les pics englués de neige fraîche, les sommets battus par les rafales violentes et, quelque part dans cette immensité, deux hommes luttant contre les éléments.

Anselme s'était déjà résigné à un troisième bivouac. Cette fois, ils n'avaient plus de provisions. Ils ne devaient plus être loin de l'aiguille du Midi, pourtant. Il avait l'impression d'avoir marché des dizaines de kilomètres. Toutes les traces avaient été effacées par la neige fraîche. La température était tombée à moins douze. Le vent n'avait nullement faibli. Il fallait absolument trouver un abri pour la nuit. Il y avait bien le refuge des Cosmiques à un jet de pierre du col du Midi, mais Anselme savait que depuis deux semaines le refuge était fermé pour travaux. Le feu avait pris un soir où on avait eu la bonne idée de faire des crêpes. Il n'ouvrirait peut-être pas avant la fin de la saison. Restait la gare du téléphérique. Anselme connaissait bien quelques endroits protégés du vent. Encore fallait-il l'atteindre. Il n'en était plus très sûr et la nuit menaçait. De toute manière, on n'y voyait rien en plein jour, alors quelle différence de marcher dans l'obscurité. Il se retourna. Luc Sauveur émit son traditionnel sourire. Il était increvable.

- On est bons pour une troisième nuit.

- Ah, tu crois? Il me semble que la tempête se calme.

- Oui mais la nuit vient.

- Ecoute, c'est toi le guide, c'est toi qui décides, après tout tu connais mieux la montagne que moi, mais endurer un troisième bivouac ne me dit rien. On ne dormira pas de toute façon.

Anselme réfléchissait aux paroles de son client. Nul doute qu'il pourrait aisément passer une troisième nuit en montagne mais il pourrait facilement continuer à marcher, si seulement...

Pour couper court à ses réflexions, une clarté se fit au cœur des nuages. L'espace d'une minute, tout devint clair. Les rochers

réapparurent, puis toute la montagne pétrifiée de neige, comme lorsque la scène d'un théâtre s'illumine. Anselme avait le sentiment de remonter à la surface d'un océan blanc depuis les profondeurs ténébreuses. Un ultime rayon de soleil vint les frapper presque à l'horizontale, ce projecteur qu'on appelle une poursuite, soulignant la présence de deux acteurs sur scène. Les deux hommes stoppèrent leur lente progression. Ils semblaient sortir d'un cauchemar, respirer enfin à l'air libre. Tout autour d'eux se déployait une blancheur aveuglante dans cette fin de jour. Le moment était magique, unique et, d'une certaine manière, féérique. Une beauté arrogante faisait suite au plus sombre de l'horreur. L'horizon proposait des couleurs nouvelles, le sombre violet se mêlant à des teintes plus lumineuses, dégradant toutes les nuances de rouge et de mauve. Exténués, les deux hommes admiraient en silence le spectacle autour d'eux. Rien n'était épargné. Tout d'une blancheur que le coucher de soleil rendait encore plus irréaliste, comme dans un rêve. La récompense de deux jours passés en enfer.

Anselme tourna autour de lui-même, évaluant les distances et repérant leur position. C'est Luc qui parla.

- On ne serait pas au col du Midi par hasard?

- T'as raison. On est bien au col et par le plus grand des hasards. Je pensais qu'on avait passé les Cosmiques mais non, regarde, le refuge est là, droit devant.

En effet, la cabane en réparation se tenait à moins de deux cent mètres. Sans davantage se concerter, les deux hommes partirent à gauche, abordant une série de séracs pour rejoindre la Jonction. L'itinéraire était hasardeux. Anselme marchait en second, conseillant à Luc la route à suivre d'une voix posée.

- Attention sur ta gauche. Prends bien sur le côté du bloc. Contourne plutôt cet amas par la droite. Evite le gros sérac et suis la petite arête de glace.

Ils étaient à nouveau plein de vigueur et d'adresse. Cette lumière fugace les avait requinqués et, malgré le retour du brouillard et l'avancée de la nuit, ils avaient confiance en leurs pas. Ils allaient rejoindre Chamonix dans la nuit, à pied, comme à l'âge d'or de l'alpinisme où les jeunes guides ramenaient leurs

richissimes clients à la nuit tombée, fourbus mais remplis d'une fierté inégalable.

Les blocs de glace crépis de neige apparaissaient comme les fantômes de la montagne dans le faisceau de leurs frontales. Les ombres des séracs semblaient se mouvoir au fil de leur progression, s'avancant, menaçants, vers leur frêle silhouette. Des ogres aux dents de requins qui n'auraient fait qu'une bouchée des deux hommes si le gel ne les tenaient maintenant bien en place. Sous leurs pieds, de traîtresses crevasses rendues invisibles par la neige récemment tombée, ouvraient grande leur gueule affamée. Anselme conseillait Luc de son mieux. Ils traversaient un étang infesté de crocodiles en marchant sur leur gueule d'un pied léger, aérien. Ils n'en revenaient pas de leur soudaine agilité. Ils couraient presque, maintenant la partie ardue franchie. Parvenus au Plan Glacier, là où le glacier des Bossons marque un replat, ils bifurquèrent vers le pierrier du Gîte à Balmat. En enlevant leurs crampons, ils respiraient l'odeur de victoire que la nuit leur avait apporté. Ils étaient sortis de l'enfer et, bien au-dessus de leurs têtes où défilaient des milliers d'images, les premières étoiles du firmament s'allumèrent comme pour fêter leur retour parmi le monde des vivants.

9 - Trois étoiles.

On remarquait toujours son chapeau en premier. Un large feutre noir qui couvrait sa tête comme un parapluie. Une blouse de la même couleur, semblable à celle que portaient les maquignons, vendeurs de bétail. Toujours l'immuable pantalon de velours. Il ressemblait davantage à un paysan descendu de ses alpages accoutré de la sorte. Son visage ne se révélait que lorsqu'il vous adressait la parole.

- Alors, ça vous a plu?

Le nez bien planté séparait des pommettes bien hautes. Des lèvres charnues, un menton fendu en deux et un regard attentif.

Il passait de table en table, glanant les impressions des clients, ajoutant ça et là quelques mots de remerciement, un conseil, une explication. Pour rien au monde il n'aurait dérogé à cette règle du tour de tables. Lorsqu'il était présent à Megève, il ne pouvait s'en passer.

Anselme faisait face à Mélissandre. La petite table était coiffée d'une vraie nappe en tissu où était brodée sur le bord et en lettres gothiques rouges le nom de l'établissement. La salle était chaleureuse. On avait recréé ici l'ambiance des fermes d'autrefois. Les poutres apparentes faussement vermoulues, les rideaux vichy aux fenêtres, de grandes dalles irrégulières au sol, une horloge à balancier, un vaisselier imposant, une huche à pain, un coffre à jouets. Ça respirait le rustique et le champêtre, excepté les clients. A leur allure mais davantage à leur conversation ou à leur façon de se mouvoir, on avait affaire à des gens socialement et culturellement élevés. Beaucoup d'anglais, quelques américains et japonais et, depuis peu, les nouveaux riches russes. Les tables étaient si éloignées les unes des autres et le ton des conversations si feutré qu'on ne saisissait pas le sens des paroles prononcées dans un calme et une suffisance extrême. On y discutait nouvelle économie, littérature et culture naturellement, la dernière exposition d'art primitif au Grand Palais, les charmes de Budapest au printemps, fallait-il

investir dans les énergies renouvelables, Tokyo a bien changé depuis que nous n'y étions pas revenus, où irez-vous skier cet hiver, Gstaad a beaucoup perdu depuis quelques saisons, ce petit haut vous va à ravir ma chère, où l'avez-vous déniché?

Dialogues de bourgeois bien qu'ils s'en défendent avec force arguments. Pensées de ceux qui n'ont pas à se soucier de boucler leur fin de mois. Paroles aussi futiles que les propos grossiers et vulgaires du peuple, mais qui abordent des sujets dont l'importance n'existe que par leur position. Ce sont eux qui dirigent le monde. Grands patrons, architectes, diplomates, chirurgiens plastiques, stars de la mode ou du sport, rentiers divers.

Anselme se sentait bien parmi les meubles et le décor, beaucoup moins à l'aise s'il avait dû partager sa table avec les clients présents ce soir, qui régleraient une addition sans en regarder le montant avec une carte gold ou privilège. Ils regagneraient leur chalet loué pour la quinzaine dans une berline noire allemande ou rentreraient à leur hôtel en flânant par les rues illuminées et calmes de Megève. C'est tellement plus romantique et si bon pour notre bilan carbone assureraient les dames dans un discret éclat de rire.

Il sourit à Mélissandre.

- Tu ne te sens pas à l'aise ici, je le vois bien.
- C'est pas ça. Je passe une très belle soirée, je t'assure. Simplement, ça respire les gens importants et ça me gêne.
- Pourtant tu en as des gens importants parmi tes clients.
- Oui, je sais. Je ne peux pas me l'expliquer. Et puis mes clients ont un point commun avec moi, ils aiment la montagne.
- Et tu crois que ceux-ci ne l'aiment pas?
- Si. Ils l'aiment comme un décor de carte postale.

Le grand homme au chapeau aux larges rebords coupa la conversation sans s'excuser plus que de coutume. Son côté bourru ne déplaisait pas à cette cliente richissime. Il faisait partie du décor, d'une certaine manière, tout en participant à leur monde de nantis puisque son chiffre d'affaire lui permettait d'entrer dans le club très privé de ceux à qui la chance sourit. Ce restaurant à Megève était sa vitrine, son plaisir. Malgré les notes

bien plus salées que ne l'était sa cuisine de gourmet, cela ne lui rapportait pas autant que toutes les diversifications de sa société. Il possédait quatre autres établissements, moins huppés mais tellement plus rentables et plusieurs contrats en or avec des marques d'épices, d'herbes en boîtes. Sans compter quelques franchises, des licences. Un véritable empire qui touchait à la bonne bouffe.

- Alors Mélissandre, qu'est-ce que ça fait d'être côté cour?

- C'est un peu... étrange. J'ai l'impression de me regarder dans un miroir.

- C'est pas mal comme image. Tu sais que j'ai veillé particulièrement à ce que les Saint Jacques soient préparées à « ta » façon et j'ai moi-même mis la touche finale au confit de fruits à la crème.

- Houlà! Tu n'as pas eu peur d'intoxiquer toute ta clientèle?

Le patron rit de bon cœur. Puis il s'esquiva vers une table voisine où un gros monsieur discourait littérature avec une jeune blonde.

Cela faisait maintenant cinq ans que Mélissandre travaillait dans le restaurant gastronomique « Comme chez Mémé ». La semaine dernière, le chef avait fêté son départ à la retraite et depuis, c'était elle qui officiait en tant que maîtresse d'une batterie de huit cuisiniers, dont trois femmes. La parité était respectée. On parle souvent de la main mise des hommes dans les métiers du bâtiment ou du transport routier. Les femmes ont du mal de s'y faire respecter, reconnaître. Mais la restauration, même de luxe, n'échappe pas à cette domination masculine, du moins dans les mœurs. Là comme ailleurs, elles doivent faire doublement leurs preuves, travailler plus dur et souffrir d'une considération moindre. La promotion de Mélissandre, autant justifiée soit-elle, était une victoire éclatante: chef cuistot de la meilleure table de Megève avant trente cinq ans.

Pour fêter sa nomination, elle a invité Anselme. Cela correspond grosso modo au dixième anniversaire de leur première rencontre.

- Il a l'air plutôt sympa comme ça.

- Oui, oui. Mais ne t'y trompes pas. Sur scène il est tout sourire,

blaguant avec le public. En coulisses c'est un autre homme. Recherchant toujours la perfection, à commencer par lui-même, ça on ne peut pas le lui reprocher. Ce qu'il impose à sa propre personne, il entend bien que ses collaborateurs le respectent.

- Collaborateurs, c'est nouveau ça? On ne parle pas de brigade en cuisine?

- Si, si. Collaborateurs, c'est pour faire bien, montrer qu'on est une grande famille. En fait, y'a pas plus chef que lui.

- Et toi? Je ne t'imagine pas donnant des ordres.

- Figure-toi que moi non plus au début. Tu vois, au bout d'une semaine, je prends le plis. Mais je ne pense pas que c'est en gueulant qu'on se fait respecter. Les autres cuistots me connaissent bien, ils savent ce que je vauds, ce sont même eux qui ont poussé Marc à ne pas embaucher un grand chef venu d'ailleurs.

- Marc? Tu le tutoies aussi?

- Jaloux? (Anselme haussa les épaules) Tu tutoies bien tes clients et ne les appelle pas par leur patronyme.

- Oui, mais c'est différent.

- Différent?

- Oui, il n'y a pas toute cette... agitation, tout cette assemblée autour. Nous sommes deux, trois parfois. Ça crée une intimité.

- Oh, en cuisine, nous sommes neuf, Marc est le dixième lorsqu'il n'est pas à New-York ou à Tokyo en train d'inspecter ses autres restaurants. On fait un peu le même métier.

- Je ne crois pas, non. Je ne pourrais pas supporter toute cette autorité.

- C'est comme ça dans toutes les cuisines de tous les restaurants du monde, de la plus petite cantine pour routiers jusqu'au trois étoiles le plus réputé. Et puis, toi aussi tu dois obéir aux ordres du client.

- Oui, mais je te l'ai dit, c'est pas pareil. On peut discuter.

- Moi aussi, je peux discuter avec Marc. Il est ouvert à toutes les suggestions.

- Mais c'est lui qui décide au final.

- Tout comme tes clients (elle lui resservit un demi verre de vin. Une goutte tomba sur la nappe).

- Fais attention, au prix de la bouteille, ce serait dommage de gaspiller ne serait-ce qu'une gorgée de ce nectar.
- T'as raison, fit-elle dans un rire.
- Tu ne veux pas me dire combien ça nous aurait coûté de diner ici, si tu n'étais pas « de la maison ».
- Absolument pas! Tu serais dégoûté. Rien que cette bouteille de Romanée Conti vaut quelques courses avec tes clients.
- En tout cas, c'était délicieux, très fin, subtil et parcimonieux dans les portions.
- C'est pas un snack-frites ici. Tu n'as pas aimé le melon au magret?
- Si, si, tout je te dis.
- C'est du concentré de saveurs, ce n'est pas la peine de proposer des portions gargantuesques.
- Et c'est vrai qu'il va lui-même cueillir les herbes aromatiques dans les alpages?
- Hmm, ça c'est la légende. Mais il lui arrive encore de partir aux champignons ou revenir avec des brassées odorantes. Il adore ça, mais il n'a plus vraiment le temps. Du coup, il a tout un réseau de paysans, de vieux qui connaissent bien les coins et qui lui rapportent les parfums de la montagne.
- Il fait des économies en plus.
- Ne crois pas ça. Marc n'a jamais été pingre. Autant avec les salaires qu'avec la nourriture. Il ne veut que ce qu'il y a de meilleur et pour ça, il est prêt à y mettre le prix. C'est pour ça que je me plais autant ici. Je n'aurais jamais pu m'exprimer de cette façon dans n'importe quel autre restaurant.
- Je le vois. Enfin, je regrette parfois le temps des tartines. C'était plus bohème.
- Plains-toi! Les tartines, je te les réserve à toi seul.
- Oui, eh bien, je suis quelquefois nostalgique du temps où tu en faisais profiter tous les autres. Tu étais ma fierté.
- Et je ne le suis plus?
- Idiote! Bien sûr que si. Doublement même. Etre le chef du meilleur restaurant de la région et toujours aussi sublime (elle rougit).
- Et moi, j'ai la chance de partager la vie du guide le plus

demandé de tout le massif.

Anselme haussa à nouveau les épaules. Il n'aimait pas les louanges. Pourtant ses capacités étaient régulièrement mises en avant par la compagnie. Tous ses clients revenaient avec des lueurs de rêve au fond des yeux et n'entendaient vouloir que repartir pour de nouvelles aventures. On l'avait même engagé pendant l'hiver pour des raids en Patagonie, dans la cordillère des Andes. Il avait encadré un groupe d'aventuriers issus de la haute finance américaine. En cela, leurs métiers se rejoignaient. Mélissandre nourrissait et Anselme accompagnait les plus grandes fortunes du monde moderne. Mais chacun d'eux n'était jamais autant enchanté que lorsqu'il retrouvait les gestes de leurs débuts. Elle confectionnant de modestes petits plats, lui partant pour un sommet réputé infaisable.

10 - Zian.

Miss Galopin venait de Melbourne. Elle effectuait des études d'Histoire médiévale à Oxford. Son père avait fait fortune dans les panneaux solaires qui innodaient les ranchs australiens depuis peu. Comme tous ceux qui étaient devenus riches, il entendait le montrer. Ce n'était pourtant pas le cas de sa fille qui vivait modestement, du moins en regard de l'étalage ostensible de son père. Elle conduisait une voiture de sport dernier cri, mais c'était sa seule concession à une richesse toute neuve. Elle s'habillait comme tous les jeunes de son âge, avait les mêmes préoccupations, excepté celles liées à l'argent.

Elle passait le mois de Juillet à Chamonix et avait l'intention de gravir quelques sommets faciles. Sportive, elle manquait cruellement de technique, ne connaissant rien à la haute montagne. Elle découvrait tout.

Anselme venait d'avoir quarante deux ans. Il était au sommet de son art. Encore suffisamment alerte pour réaliser de grandes courses, assez résistant pour braver les éléments et à la fois jouissant d'une expérience et d'une assurance qu'on n'obtient qu'au long des années, en répétant inlassablement les mêmes gestes. Une habitude qui ne tombait jamais dans la routine.

La pratique d'une activité de plein air tout au long de l'année, guide l'été, moniteur de ski l'hiver, accompagnant certains clients dans de longs raids, lui avait permis de conserver son aspect de jeune homme. Là encore, les qualités de la jeunesse s'alliaient à celles de la maturité. Son visage s'était affermi, débarrassé de tout superflu. Son front était volontaire, son nez bien planté, les joues à peine creusées sous des pommettes saillantes. Il avait le menton de ceux qui décident du sens de leur vie. Ses cheveux étaient restés aussi indomptables. Si sa silhouette s'était légèrement empâtée c'était avant tout pour gagner en musculature. Le jeune homme séduisant était devenu un homme au charme ravageur. Il plaisait et en avait conscience. Mais son amour pour Mélissandre ne c'était jamais tari. C'était

un ruisseau qui traversait la vie, joyeux et chantant. De son côté, Mélissandre avait une totale confiance en son compagnon. Ils ne s'étaient finalement pas mariés, malgré l'insistance à peine déguisée de leurs parents respectifs et cette absence de contrat entre eux semblait les unir davantage comme un lien invisible bien plus solide que des attaches bien apparentes et constitutionnelles.

Il avait été convenu de commencer par un sommet simple. L'aiguille du Belvédère ferait largement l'affaire. Anselme avait retrouvé Marie Galopin au départ des télécabines menant à la Flégère.

La jeune australienne portait une veste de brousse, un pantalon de toile qui couvrait juste le genou et de lourds brodequins. Un sac rebondi était posé à ses pieds comme un gentil toutou. Lorsqu'elle tourna la tête, Anselme vit flotter ses mèches blondes dans un ralenti de cinéma. Ses yeux étaient masqués par d'imposantes lunettes de soleil qui lui donnait un aspect de mouche.

Il n'avait pas amorcé le geste de lui tendre la main qu'elle lui plaquait déjà deux bises bien sonores sur chaque joue. Anselme parut amusé par les manières très naturelles de la jeune fille.

Ils eurent tout le loisir de faire connaissance dans la benne qui montait à la Flégère, puis sur le sentier qui menait au Lac Blanc.

- C'est peu commun comme nom pour une Australienne.

- Oh la la, cela est tout un histoire, tu sais.

Elle s'exprimait en français, multipliant les fautes de syntaxe et les erreurs de liaisons, utilisant un mot pour un autre et s'emmêlant dans les règles de grammaire élémentaire. Elle n'avait pas à proprement parler d'accent, ou alors celui-ci était composé d'une multitude d'intonations qui surgissaient selon le mot ou la sonorité employée. Ainsi, elle nasillait à la manière des Texans sur les nasales, enroulait les R à la façon qu'on les sud-américains de parler, il put déceler également quelques mots ou expressions québécoises, parfois des touches rurales surnageaient, à d'autres moments elle détaillait chaque consonne à la manière d'un professeur d'Oxford. Anselme pensa que cela était dû à ses études britanniques. Elle le détrompa bien vite. En

fait, depuis l'âge de cinq ans, au moment où son père avait fait fortune, elle n'avait cessé de voyager. A cet âge où l'enfant est un vrai caméléon, pouvant s'imprégner d'un accent en quelques semaines, elle avait été ballotté d'un continent à l'autre. Elle parlait couramment l'espagnol, le français, le suédois et quelques bribes de japonais en plus de son anglais natal, mâtiné cependant de longs séjours dans le sud des états unis. Mais elle n'avait appris ces langues qu'au contact des gens, dans la rue en somme, et n'avait aucune base grammaticale. Elle aurait été bien incapable d'écrire les langues qu'elle pratiquait, excepté l'anglais et encore faisait-elle un nombre de fautes honteusement élevé.

Elle lui parla de son enfance dans un ranch en Australie où tout est si démesuré que l'on n'hésite pas à s'y déplacer en bimoteur. Sa nurse, originaire de Besançon donnait à son français approximatif des accents de Franche Comté, trainant sur la fin des mots à la manière des Suisses . Des amis proches de ses parents lui avaient appris le suédois tel qu'on le parle dans les ministères. Pendant ses deux ans passés dans une petite ville de Floride, elle avait joué sans arrêt avec les gamins du quartier, réfugiés mexicains ou cubains et connaissait comme personne une liste de termes vulgaires en espagnol. De son séjour à Montréal elle en avait rapporté quelques expressions familières et, là encore, un accent qui s'exprimait souvent sur la fin des phrases ou lors d'un étonnement intense. Elle était une citoyenne du monde comme elle se plaisait à l'avouer avec fierté.

- Je souis le prototype de la new génération. Bientôt tout le gens sera comme moi, capable de parler plousieurs langues et mieux comprendre le monde.

Cela amusait Anselme. Cette fille incarnait en effet une utopie, mais il n'était pas sûr que cela se généraliserait. Il avait plutôt l'impression depuis quelque temps que le monde se repliait sur lui-même, s'obscurcissait d'une certaine manière. Mais cette soif de tolérance et d'union planétaire le ravissait. Ou alors il était déjà trop vieux pour s'enflammer à la manière qu'avait l'Australienne de découvrir toutes choses. Il lui semblait se

rappeler comment la science à l'aube du XX^e siècle avait allumé bien plus que des ampoules électriques dans la tête des gens à l'époque. Ils étaient tous persuadés qu'on allait vivre un siècle de progrès et de confort où l'humanité allait enfin se débarrasser de ses vieux démons et vivre en harmonie pour la première fois dans l'histoire. Si tous les gars du monde voulaient se donner la main. La phrase résumait à elle seule toute la pensée de la jeune fille.

Excentrique, elle l'était également. Anselme en eut la confirmation une fois l'aiguille du Belvédère vaincue. La cordée transpirait sous les assauts d'un soleil particulièrement vigoureux et sans plus de tralala, Marie ôta son t-shirt et laissa son torse déjà parfaitement hâlé prendre un peu plus de soleil. Gêné, Anselme détourna les yeux et s'assit dos à la jeune fille. Cette pudeur émanant d'un vieux de 42 ans la fit rire.

- Tu n'es pas obligé de me tourner le dos, you know. C'est naturel tout ça. De toute manière, dessus les plages de l'océan tous les filles sont comme moi.

Anselme se demandait si cette pureté, cette absence de sous-entendu, était l'apanage des australiens ou si, au contact des amis suédois de ses parents, elle n'avait pas attrapé ce spontané qu'on ne trouve qu'en Scandinavie mais qui, là bas malheureusement, se double d'une xénophobie à peine déguisée. Non, vraiment, Marie était un nouveau prototype. Une mutation de l'espèce.

Ils étaient redescendus en milieu d'après midi, une brise rafraichissait un air lourd comme une chape qui écrasait toute la vallée. Nul doute que d'ici minuit des trombes d'eau s'abattraient sur la ville au milieu d'éclairs et de puissants coups de tonnerre. Marie avait continué à raconter sa courte vie, par épisode, mélangeant les lieux et les gens. Anselme n'y comprenait plus rien. Il avait juste l'impression qu'elle avait déjà vécu en vingt années bien plus que lui qui en avait le double. En écoutant d'une oreille distraite l'Australienne lui parler des étendues Texanes ou des hivers canadiens, lui narrer son séjour nippon avec tous les qualificatifs qu'elle connaissait en français, espagnol et en anglais, agrémentés des quelques

mots de japonais qu'elle maîtrisait plus ou moins, il repensa à son ami Zian.

Il avait huit ans alors. C'était un petit garçon sauvage et assez rêveur. Déjà il n'aimait rien moins que se balader dans la sapinière qui bordait la petite chaumière où ses parents habitaient, retirés de l'agitation de la ville. Il s'essayait sur des gros blocs qu'un petit poucet démesuré aurait semé sur ce versant, espérant retrouver un hypothétique chemin.

Plus petit, lors des promenades dominicales, le petit Anselme qui gambadait quelques dizaines de mètres en avant comme le font méthodiquement les chiens, à la recherche d'un caillou unique, d'une fleur particulière ou chassant simplement un couple de papillons, venait se réfugier derrière les jambes paternelles dès qu'un inconnu surgissait sur le chemin.

Cette insociabilité lui avait passé mais il resta sur ses gardes lorsqu'il vit un grand échalias déployer ses quatre membres sur son propre rocher. Il se cacha derrière un imposant mélèze et observa le garçon. Il semblait virevolter autour du bloc, jouer avec lui, effectuer des rotations comme un danseur étoile. Sa scène n'était pas celle de l'Opéra mais les arêtes du gros bloc de pierre. Ses mains n'agrippaient pas les prises, elles les caressaient, chaque mouvement n'était que la suite logique du précédent tout comme un interprète enchaîne les notes d'une partition dans une harmonie totale. Ses pieds semblaient en apesanteur, là encore, leur valse était orchestrée comme une symphonie de mouvements. Le jeune garçon dansait avec le rocher et c'était beau. A tel point qu'il put surmonter sa timidité et s'adresser à l'auteur de ces volutes, de ces pirouettes.

Il s'appelait Zian, avait deux ans de plus qu'Anselme et, chose inouïe, il n'allait pas à l'école.

En quelques semaines les deux enfants étaient devenus inséparables. Anselme suivait Zian partout. Une amitié ne peut être solide que si l'échange est équivalent. Si Anselme montrait ses coins préférés, faisait découvrir à Zian la vallée, celui-ci lui enseignait des techniques de grimpe parfaitement inconnue du jeune garçon.

Zian venait de la grande ville. Il s'était entraîné sur les rochers de Fontainebleau en regardant les autres, les as de la varappe, effectuer leurs prises. Il en avait conçu une philosophie toute particulière liée au rocher qui visait à obtenir le geste parfait plutôt que l'improbable sentiment de conquête. On ne vainc pas un bloc de trois mètres de haut, on s'y exerce, on joue avec.

Anselme venait d'une famille d'alpinistes. Deux oncles et le grand-père avaient été guides, seul son père, sur l'insistance de sa grand-mère qui ne voulait pas « deux hommes en montagne dans la famille », s'était fait embaucher à la société du Tramway du Mont-Blanc. Il pilotait le petit train qui grignotait le versant nord-ouest du Mont-Blanc, de la plaine du Fayet jusqu'au Nid d'Aigle, à 2300 mètres d'altitude, en passant par Saint Gervais où il travaillait les mois d'hiver à l'office du Tourisme.

Anselme évoluait donc dans une atmosphère bien différente quant à l'appréhension de la montagne. Gagner un sommet restait la règle, peu importe la manière.

Tout au long de leur jeunesse les deux jeunes gens allaient s'épauler, se motiver et s'enthousiasmer réciproquement.

Le Haut Savoyard allait faire découvrir « sa » vallée au jeune parisien qui lui apprendrait en retour l'amour du beau geste, la volonté d'allier l'efficacité à une certaine virtuosité où l'agilité devait servir l'harmonie de mouvements parfaits.

Leur perception de la montagne n'était pas la seule marque de différence entre les deux amis.

Chez Anselme, élevé dans une vieille famille de Chamonix, on respectait les traditions. Tous les Dimanches, la famille se rendait à la messe dans un cortège à l'étiquette bien précise, la grand-mère soutenue par sa petite fille en tête du défilé, puis venaient les enfants et enfin, le père de famille fermait la marche. On avait le cœur sur la main, toujours prêts à rendre service en sachant la rudesse de la vie en haute montagne même si le confort du XX^e siècle avait gommé toutes les difficultés liées au climat. On gardait une certaine âpreté dans les manières et les étrangers en faisaient les frais. Non qu'il soit ici question de racisme. On ne considérait pas l'Autre comme un être inférieur, mais simplement différent, aux mœurs et coutumes qui

n'étaient pas « de la vallée » et, par là, intriguaient ou choquaient. Ceux qui ne partageaient pas le même vécu étaient instinctivement mis à l'écart, qu'ils viennent de l'autre bout du monde ou du canton voisin. Finalement, ce n'était pas la personne elle-même qui était montrée du doigt mais sa manière de vivre. La prédominance du tourisme effaçait en apparence ces divergences, installait le sourire franc du bon montagnard, mais il subsistait toujours des lambeaux d'une tradition qui faisaient penser que « on a beau dire on a beau faire, ces touristes, ces pièces rapportées, ne vivent vraiment pas comme nous ».

Cela était doublement vrai pour les parents de Zian. Ils venaient de Paris et ils perpétuaient un mode de vie qui s'était lentement délié au cours des années 70. On pouvait les qualifier de hippies sans trop s'éloigner de la vérité. Anciens universitaires tous les deux, ils avaient abandonné un système qui ne pouvait former que des futurs managers et des as de la finance. D'où leur volonté d'assurer l'enseignement de leur fils unique sans passer par le processus scolaire, ce qui intriguait grandement Anselme. Le savoyard enviait le parisien jusqu'au jour où, obligé de rester la journée entière dans le chalet de son nouvel ami, des trombes d'eau se déversant sans aucune retenue sur la vallée, il s'était résolu à penser qu'il valait peut-être mieux essayer les bancs de l'école communale que d'avoir ses propres parents en maîtres d'école.

Si les parents de Zian étaient indulgents et permissifs sur l'éducation de leur fils, ils étaient plus rigoureux quant à son enseignement. A l'âge où l'on entre au collège, Zian suivait un programme imposé par son père qui l'aurait mis largement au niveau d'une entrée au lycée, spécialement dans les matières littéraires, l'histoire ou la géographie. A douze ans, Zian parlait couramment anglais et italien, balbutiait quelques phrases de russe et savait déchiffrer quelques idiomes chinois « pour s'amuser ». En revanche, il n'avait jamais fait de calcul, passant directement aux mathématiques. Anselme s'amusait à le coller par des questions qui n'avaient aucun sens pour Zian. Ainsi, sept fois cinq recevait comme réponse $ax^2+b(2a-c)=0$ si b est

positif.

Anselme se rendait compte que ne pas aller à l'école n'était pas un gain de précieuses heures pour le jeu et des escapades en montagne. L'enseignement « at home » demandait lui aussi le respect de règles qui, par ailleurs, n'existaient pas dans cette maison magique.

Dès sa première visite, Anselme avait été éberlué par la décoration intérieure du chalet dont l'aspect externe ne laissait rien deviner. On y retrouvait les repères constants des chalets de montagne avec l'imposante cheminée et l'énorme vaisselier mais tout le reste trahissait la plus élémentaire des traditions montagnardes. Ainsi le coin cuisine « à l'américaine » avec un bar qui entourait les ustensiles indispensables à la préparation de mets rigoureusement végétariens, autre point d'interrogation d'Anselme.

- Mais, vous ne mangez jamais de viande? Pas même du poulet?

- Pas plus que des œufs et notre lait est uniquement végétal.

Le petit Anselme découvrait avec stupéfaction que le lait pouvait provenir d'une autre source que le pis des vaches. Il avait fait un effort pour y tremper ses lèvres et avait reconnu, après coup, que finalement ce n'était pas si différent du lait de vache.

Ce qui interpellait le regard et, au-delà, tous les sens, c'était la prédominance de tapis, de couvertures bariolées, de coussins disposés comme autant d'animaux endormis. On aurait pu tomber n'importe où dans ce chalet sans se faire mal. C'était d'ailleurs l'activité préférée de Zian quelques années plus tôt. Il s'élançait et se laissait choir en écartant les bras, atterrissant sur un bras de canapé, s'affalant à même le sol, s'enfouissant dans un fauteuil, trébuchant dans les escaliers ou encore s'effondrant au hasard, son petit corps rencontrait toujours un coussin pour amortir sa chute.

Enfin des rideaux et diverses tentures étaient disposés le long des murs et des ouvertures, offrant une pénombre même en plein cœur de l'été.

Anselme et Zian se complétaient idéalement. Même si les parents du savoyard voyaient d'un mauvais œil cette amitié avec

un garçon de la ville à l'éducation plus que condamnable, ils toléraient leurs escapades, rassurés par l'extrême politesse dont Zian faisait preuve à leur endroit. Il était moins respectueux des conventions à l'égard du reste du monde, n'hésitant pas à parler franchement, saluer seulement les personnes qui avaient l'honneur de lui plaire et, plus tard, faisant naître des inimités doublées de jalousie.

Car Zian allait devenir un jeune grimpeur farci de talent. Tout lui réussissait. Il était en quête sans cesse du geste parfait. En cela, il avait grandement influencé Anselme qui n'avait pas les mêmes dispositions d'équilibre ni la même fougue, à la limite de l'inconscience.

Plus les gamins grandissaient, plus leurs balades les menaient loin et leurs ascensions se faisaient de plus en plus ardues. Zian osait tout. Un jour qu'Anselme préparait le matériel au pied d'une voie bien cotée, Zian, n'ayant pas pris la peine de s'encorder, l'attendait trente mètres plus haut, s'esclaffant à califourchon sur un bloc en saillie « alors Monchu, tu comptes les mouches ou tu grimpes ? »

Ils avaient pris l'habitude de s'envoyer des petits noms issus de la littérature montagnarde. Les monchus étaient ces touristes argentés que les guides chamoniards emmenaient sur la Mer de Glace ou ascensionner le Mont Blanc au XIX^e siècle. On aimait à se moquer gentiment de la gaucherie de ces clients peu habitués à marcher avec des clous aux pieds, les fameux tricounis, s'adaptant difficilement à l'altitude et à l'équilibre instable sur les blocs de granit.

Parfois ils se qualifiaient de péquenots, de traine-savate, de parigots, de veaux, toute une batterie de qualificatifs qui, dans leur bouche, prenait des accents de complicité amusée. Ils grimpaient ensemble, chacun prenant la tête de cordée sans aucune règle.

« Comme tu le sens » était la répartie préférée de Zian. Il était totalement guidé par ses sens, qui ne le trahissaient jamais. En plein milieu de matinée, alors que le ciel était d'un bleu uniforme, il annonçait d'un seul coup: « on va rentrer par l'Index parce que ça va être le déluge cette après midi ».

Anselme rigolait doucement. Où Zian avait-il imaginé que le temps allait se dégrader? Mais ça ne manquait pas. Passé midi, la chaleur devenait intenable, portée par un vent plus fort et qui avait changé de direction. Une heure après, le ciel s'assombrissait à l'ouest et c'est en courant qu'ils rejoignaient la Flégère sous les assauts de l'orage, faisant trembler les Aiguilles Rouges et déversant une pluie disparate de grosses gouttes qui les fouettaient dans tous les sens. Ils restaient là, sous un porche déserté, leurs vêtements accrochés finissant de dégoutter, attendant l'accalmie en slip. Zian confiait alors à son ami qu'il avait repéré le matin même un ballet incongru, orchestré par une nuée de choucas.

- Tu comprends, ils forment toujours des cercles dans le sens des aiguilles d'une montre et là, ils tournaient dans l'autre sens quand ils ne faisaient pas tout bonnement n'importe quoi.

Anselme était médusé.

En plein hiver, combien de fois ont-ils échappé aux avalanches et coulées de neige par l'intuition de Zian qui savait mieux que les anciens de la vallée discerner les signaux et savoir les interpréter. C'était inné.

Zian allait devenir guide, mais sa quête de liberté ne pouvait s'accommoder de la présence d'un client ou des rigueurs d'une hiérarchie. Fidèle dans son amitié avec Anselme, il était tout aussi inconstant dans ses relations amoureuses. Ce n'était pourtant pas un coureur de jupons. Il tombait sincèrement amoureux, pensait que c'était pour la vie, et puis il se lassait, avait envie d'ailleurs.

Il avait confié à Anselme que l'arc alpin allait devenir trop petit pour lui, qu'il lui faudrait d'autres horizons et déjà il cherchait à s'embarquer dans des expéditions lointaines. Mais il se heurtait toujours à des refus circonstanciés: bien sûr qu'il avait du talent, qu'il était doué, que c'était un champion, mais on n'avait pas besoin d'une tête brûlée dans une expédition qui reposait sur la cohésion d'un groupe.

Anselme n'avait jamais vu Zian s'énerver contre quiconque. Une certaine nonchalance accompagnait une humeur égale, toujours positive et profitant de chaque instant. Cette totale

absence de virulence dans son comportement faisait qu'on lui pardonnait tout. Ses conquêtes ne pouvaient lui en vouloir au moment des adieux, reconnaissant qu'elles avaient passé de si bons moments dans ses bras et pensant même être en faute de ne pas avoir réussi à le garder. S'il s'était lassé d'une relation aussi intense c'était forcément leur faute à elles. N'étant pas d'un tempérament vicieux, il faisait tout pour les détromper de ce sentiment, se rendant une fois de plus adorable à leur yeux. En montagne, le charme fonctionnait encore et toujours. S'il faisait naître des jalousies par son anticonformisme joint à un talent indécent, son attitude sympathique atténuait les remontrances. Il les magnétisait tous comme le faisait parfois remarquer Anselme. Il était excusé de toutes ses incartades, on lui passait les frasques les plus folles.

Il avait un côté félin avec lequel il jouait.

A à peine dix sept ans, il avait déjà fait les unes de plusieurs magazines spécialisés dans l'alpinisme. Il promettait beaucoup, voyait une carrière de star de la grimpe s'ouvrir en grand s'il modérait un peu sa soif de liberté. Mais le concept de carrière, de métier, de responsabilité n'entrait pas dans sa manière de voir son avenir. D'ailleurs, son avenir, il ne le voyait pas. Il vivait quasiment au jour le jour un peu à la façon de ces hirondelles, fonçant à perdre haleine sans aucun plan, virevoltant, changeant de direction sans prévenir. Avait-il eu la vision, comme lorsqu'il prévoyait un changement de temps ou prédisait une avalanche, que sa vie allait être plus courte que la majorité des vivants, plus brève même que celle de ceux qui évoluent dans le milieu risqué de la haute montagne?

D'après une étude de la sécurité routière, l'immense majorité des accidents de voiture ont lieu à moins de cinq kilomètres de notre domicile, sur un parcours connu et emprunté régulièrement. L'habitude diminuerait-elle notre concentration? Trop de confiance nuirait-elle à cet état de veille indispensable pour appréhender le danger? Ou bien, tout simplement, a-t-on davantage d'accidents près de chez soi parce que, justement, on y passe le plus clair de son temps?

Zian était parti seul une belle journée de Juin. Aucun orage

n'allait l'empêcher d'enchaîner deux sommets qui ne demandaient pas une technique insurmontable. Juste une course d'entraînement pour un grimpeur aussi doué que lui. Il ne s'était pas embarrassé d'un surplus de matériel mais il avait tout de même emporté quarante mètres de corde, quelques broches, des mousquetons. S'il donnait l'impression d'un être exalté, téméraire et sans garde-fou, il savait aussi prendre les précautions d'usage sans ostentation. Il s'assurait discrètement mais ne prenait de risques qu'à l'intention des autres, devant un public conquis. Pourtant, par cette si belle journée de Juin, dans une voie qu'il connaissait si bien, sur une dalle sinon facile du moins parfaitement dans ses cordes, il allait rencontrer son destin. Suivant son habitude, Zian exécutait les mouvements le hissant sur les dalles rocheuses comme l'aurait fait un papillon. Ses mains, ses pieds semblaient ne pas toucher le rocher, l'effleurer tout au plus, respirant une facilité comme s'il déambulait nonchalamment le long des rues, ralentissant, s'arrêtant devant une vitrine, puis reprenant son chemin d'un pas plus alerte. Il y avait une sensualité dans ses gestes. Il caressait la montagne, faisait corps avec elle et non contre elle. Elle était son allié, sa complice, sa compagne. S'il multipliait ses relations amoureuses, il lui restait toujours fidèle. L'une de ses conquêtes, au moment des adieux, lui avait lancé « tu finiras tout seul à papillonner de la sorte. Non, tu finiras plutôt dans les bras de la seule à qui tu sois vraiment fidèle, ta montagne. »

On n'est jamais trahi que par ses meilleurs amis. Personne ne saura jamais ce qui s'est passé ce merveilleux jour de Juin, dans les premiers dièdres de l'aiguille de Blaitière. Une mauvaise prise. Un moment d'égarement. Une assurance oubliée. Un geste trop court. Un geste de trop.

Il n'y eu aucun témoin, excepté le soleil et le roc. On retrouva son corps absolument intact, nullement mâché par la chute et on en déduit qu'il n'était tombé que de quelques mètres. Sa tête avait frappé le rocher. Un simple filet de sang goutait sur une mince plaque de neige devenue rose. Sa joue reposait sur une pierre plate, la position de son corps laissait suggérer qu'il avait prit son élan et qu'il s'apprêtait à bondir au-dessus d'une

crevasse. Il était beau dans le froid mortel comme il avait été beau dans la chaleur de la vie. Il n'avait que vingt deux ans. Mais pour certains qui brûlent leur vie, un an d'une existence riche vaut pour dix d'une vie morne et routinière.

Trois jours plus tard, Anselme, tout de noir vêtu, marche lentement sur les allées de graviers du petit cimetière d'Argentière où Zian repose pour l'éternité, au milieu de ses montagnes, ses amies, son tombeau. La chaleur est suffocante et la foule nombreuse, constituée essentiellement de jeunes femmes, venue rendre hommage à un être singulier, tente de trouver un peu d'air au milieu des larmes qui se mêlent à une sueur d'été. Anselme dénoue à peine sa cravate. Le cercueil contenant le corps de son ami glisse lentement dans le sol. Sûr qu'il n'aurait pas aimé ça.

- La spéléologie? Tu plaisantes. Jamais je n'irai m'enfouir comme une taupe. Je suis un être aérien. J'ai besoin d'altitude. Je ne respire à mon aise que lorsque l'oxygène se raréfie. Il me faut du vide sous mes pieds, pas de la terre au-dessus de ma tête, des rochers à la rigueur, de ceux que je sais pouvoir dominer. Non, Zian n'aurait pas aimé qu'on l'ensevelisse. Les deux amis n'avaient jamais évoqué la mort. Ils pensaient comme tout bon montagnard que ne pas la nommer la tiendrait à distance pour longtemps. Mais au fond de lui, Anselme savait que son ami aurait préféré être réduit en cendres afin de s'épandre dans le vent des quatre mille, retomber sur la surface gelée des glaciers. S'enfouir certes, mais dans une crevasse ou une rimaye, voler un instant sur les cimes qu'il avait toutes conquises à vingt deux ans à peine.

Au moment où la foule se dispersa à la sortie du cimetière, il y eut comme un brouillard, même pas un nuage, juste une accumulation de minuscules gouttelettes d'eau que l'œil humain est impuissant à capter, dans la face de l'aiguille du midi. Alors, les rayons du soleil traversèrent ces fines perles comme si la montagne versait une larme sur l'un de ses plus fidèles amants et la lumière se dissocia dans un arc-en-ciel fugitif mais que toute l'assemblée remarqua lorsque le vieux Ravanel poussa une exclamation. Tous les regards se levèrent vers les cimes

blanches, écran idéal à cette palette de couleurs bien plus en harmonie avec l'esprit de Zian que toutes ces tenues grises et noires que les humains arboraient en ce jour si beau et si triste à la fois.

Anselme sortit de ses souvenirs et fut surpris de voir sa cliente debout, là devant lui.

Ils se séparèrent devant la place de la poste en plein cœur de la ville. Elle avança ses joues puis, au dernier moment, elle se souvint de la main tendue lors de leur rencontre et fut stoppée net dans son élan pour embrasser son guide. Elle tendit alors une main ferme, virile. S'en suivit alors un quiproquos gestuel digne des vieux films muets, Anselme accompagnant le mouvement des joues, puis se ravisant devant la main tenue tandis que Marie, serrant vigoureusement la pogne du guide, avançait à nouveau son visage, ne sachant plus que faire. Ces hésitations eurent pour résultat de se télescoper leurs nez dans un petit bruit de cartilage qui craque. Un fou rire évacua la gêne. Marie était comme ça. D'une seule pièce, naturelle et toujours prête à partir d'un grand rire.

Anselme rentra vers le chalet, à pieds. Quelque chose trottait dans sa tête, il ne savait pas bien quoi. Il balaya ses pensées comme on nettoie une salle après un repas de mariage. Mélissandre l'attendait en cueillant un bol de framboises en bordure du petit jardin qui s'étalait devant leur chalet. Elle lui sourit, il la prit dans ses bras et les pensées liées à Marie Galopin s'évaporèrent.

Il ne savait toujours pas pourquoi elle s'appelait Marie Galopin.

12 - La confusion des sentiments.

La jeune femme apparut, arborant un collant rose fluo de danseuse et toujours le même regard espiègle. Pour cette seconde course, elle avait suggéré des pentes raides et du glacier. Elle voulait « avoir le pied dans le neige ». La traversée des dômes de Miage depuis le refuge des Conscrits augmentée du versant ouest de l'aiguille de Bionnassay pour finir par le Gouter semblait répondre aux exigences de la jeune Australienne.

Anselme avait utilisé sa propre voiture pour atteindre le petit village des Contamines, contournant la partie ouest du massif. La discussion roulait sur des sujets divers, plus ou moins en rapport avec la montagne. L'aube se délivrait lentement des méandres de la nuit mourante. Ils entamèrent d'un bon pas la pente sinueuse menant au refuge de Tré-la-Tête sans plus un mot. On n'osait déranger le silence de la nuit finissante par des paroles futiles de peur de réveiller trop tôt toute l'armada de bruits et de sons qui rythment le quotidien des hommes.

Anselme avait encore enduré une nuit de cauchemars où il était toujours enchaîné de quelque manière que ce soit, empêché dans ses mouvements essentiellement. Il ne savait toujours pas d'où lui venaient ces songes récurrents. Et ce qu'ils signifiaient. Il n'avait jamais voulu consulter un spécialiste. Retrouver les bras accueillants de Mélissandre lorsqu'il s'éveillait suffisait à apaiser le malaise éprouvé pendant la nuit. En fait, il s'était habitué à ses rêves d'hôpitaux. Une nuit il s'imagina même emprisonné dans une gigantesque toile d'araignée. Souvent, malgré toute la meilleure volonté du monde, son corps ne réagissait pas aux injonctions de son cerveau. Non qu'il rêva qu'il rêvait ou qu'il était endormi, il était parfaitement éveillé dans son songe mais ses membres ne répondaient nullement aux stimuli envoyés par sa volonté.

Il repensait à la nuit dernière tandis que le ciel devenait d'un

bleu très pur. Les ténèbres disparaissaient dans le creux des vallées comme s'écoule une eau noire. Les étoiles s'éteignaient une à une puis d'un seul coup elles disparurent totalement tandis que les lumières des hommes demeuraient en écho bien au-dessous de leurs pas. Le froid mordant qui les avait transi au départ rafraichissait maintenant les muscles rendus bien chaud par l'élévation au gré des lacets que forme le sentier. Ils firent une pause devant le bâtiment en béton, triste refuge de Tré-la-Tête. Des campeurs émergeaient dans des étirements et des bâillements de Belle au Bois Dormant. Sur les rochers dominant la langue asséchée du glacier, une troupe de bouquetins jouaient les funambules avec une élégance de lord anglais.

Ils prirent pied sur le glacier facile qui ne leur demandait même pas de chausser les crampons. Ils apercevaient une cordée loin devant eux qui accompagnait leur progression du cliquetis reconnaissable des mousquetons qui s'entrechoquent, de la pointe du piolet qui tape contre la roche. Ils avançaient maintenant de front, le glacier ne présentant pas l'écueil de crevasses pour le moment. Anselme jetait de rapides coups d'œil à sa cliente. Elle marchait bien, avait le pied sûr. Il avait déjà noté lors de leur précédente course qu'elle savait se débrouiller sur du rocher, développant un sens de l'équilibre inné et un mépris du danger qui ne demandait qu'à être canalisé. Aux Conscrits, Anselme salua Tom, le gardien, un écossais qui évoluait parfois en kilt et affichant un humour pince-sans-rire typiquement britannique. Il n'était pas sept heures et déjà, le refuge était presque vide. Anselme donna une accolade à l'homme aux cheveux roux en mentionnant son itinéraire de la journée.

- Tu vas suivre Pierre. Il est parti avec deux Lyonnais il n'y a pas une demie heure.

Son accent du nord rendait difficile la compréhension, la phrase était hachée et les mots comme passés au robot mixeur.

Ils n'avaient pas fait cinq cent mètres qu'Anselme fixa rapidement ses crampons, aida Marie à faire de même. Un parfum vanillé s'échappait des habits de l'australienne. Levant un pied, la jeune femme fut déséquilibrée et dû s'appuyer sur les

épaules du guide. Il senti la paume de sa main nue peser sur le haut de son dos qui aussitôt se transforma en une impulsion électrique qui irradiait toute son épine dorsale. Il leva les yeux vers elle, à peine intrigué de cette perte d'équilibre. Elle lui répondit aussi muettement par un regard désolé mais ne s'excusant nullement, accompagné juste d'un léger mouvement d'épaules.

Il déploya trois mètres de corde et en fixa un bout dans l'anneau de son baudrier. Il encorda Marie et il se trouva si près d'elle qu'il lui semblait pouvoir entendre son cœur battre. Le sien semblait passer la surmultipliée.

Il y avait quelque chose de différent dans le regard de la jeune femme. Quelque chose de nouveau qu'Anselme ne pouvait définir. Ils n'échangèrent pas dix mots lors de la traversée des dômes. Elle, d'habitude si loquace, semblait avoir perdu la parole. Le soleil prenait de la hauteur, découvrant des pans de montagne restés jusqu'alors dans l'ombre. La scène du massif le plus prestigieux d'Europe s'illuminait comme un théâtre qui s'apprête à voir une pièce s'y dérouler à ceci près qu'ici, les spectateurs seraient les acteurs et inversement.

Parvenus au col, Anselme sorti deux pommes de son sac, il en tendit une à Marie Galopin. Il la regarda mordre dans la chair ferme et juteuse. D'autres images surgirent dans son esprit. Toute son attention s'était focalisée sur les lèvres de la jeune femme, les mouvements de ses mâchoires pour mastiquer la chair, ses pommettes qui soulignaient un regard qui croisait parfois le sien, en toute innocence.

Il n'arrivait pas à déterminer d'où lui provenait ce trouble qui le dérangeait, tel le grain de sable qui rive la belle mécanique. Il était parfaitement heureux avec Mélissandre. Les années n'avaient aucunement entamé son amour et leur passion s'était muée en une complicité, une tendresse et, de temps en temps, des coups de folie qui les épargnaient d'une routine assassine. Il lui était arrivé plusieurs fois de rencontrer des filles plus jeunes, parfois même plus belles que Mélissandre mais à aucun moment elles ne lui avaient fait battre son cœur de cette manière.

Une formule lui revenait à cet instant: on ne quitte pas sa femme

parce qu'on tombe amoureux, on devient inconsciemment disponible parce qu'on n'aime plus sa femme. Ce n'était assurément pas le cas. Que se passait-il? Marie Galopin s'était-elle aperçue de quelque chose? Il avait l'impression que tout le monde pouvait lire le trouble sur son visage, que ses joues devenaient rouges à la seule évocation de sa cliente. Quelque chose d'enfoui au plus profond de lui se mettait à bouillonner comme la lave au fond du volcan. L'éruption serait fatale. Il ressassait toutes ces impressions, les comparant à celles de sa rencontre avec Mélissandre. Il ne ressentait absolument pas les mêmes choses. Rien n'était pareil. Il se perdait en conjectures, luttant intérieurement contre un instinct qui déplaisait à sa raison mais qui ravissait ses sens. Il détaillait la silhouette de Marie lors des parties descendantes de la traversée des dômes, où traditionnellement le guide se place derrière son client. Il notait la courbure de ses hanches, le mouvement de ses fines épaules, l'oscillation de son corps tout entier et son esprit concupiscent imaginait d'autres positions, d'autres mouvements, de nouveaux exercices. Il rêvait à ses mains sur elle. La douceur de sa peau sous la pulpe de ses doigts. Ses bras la serrant à l'étouffer comme s'il avait voulu se fondre en elle. La rondeur de ses petits seins très haut comme ces mannequins anglais des années 60, son ventre ferme d'une femme vierge d'enfants qu'il caresserait lentement, ses cuisses galbées où ses joues glissaient doucement, ses pieds qu'il massait profondément. Ses jeux sensuels qui n'étaient jusqu'alors réservés qu'à Mélissandre, il les projetait avec sa cliente. Et tout cela le perturbait. Ces moments intimes, ces images de corps dénudé qui n'était pas celui tant désiré et connu par cœur de Mélissandre. Ces gestes impudiques, interdits.

Marie Galopin posa sa main sur son épaule. Il sursauta en émergeant de sa rêverie. Visiblement elle lui avait posé une question.

- Ca va-t-il, Anselme?

Il balbutia une vague excuse. Ils reprirent leur avancée. L'aiguille de Bionnassay se dressait au-dessus de leurs têtes, impeccable dans un ciel parfait. Les lignes épurées de ses flancs

donnaient l'impression qu'elle était vêtue d'une robe blanche aux plis rigoureusement verticaux.

Son ascension n'est pas d'une difficulté insurmontable mais demande une attention de chaque seconde, les rochers alternent avec des couloirs en neige dure. Une fois l'aiguille atteinte, la course devient vertigineuse et très aérienne, proposant au gré de l'avancée de la saison des corniches traîtresses, et une fine trace où l'on met parfois un pied sur chaque face.

La vigilance du guide était optimum. La présence du danger avait évacué les douces pensées adultérines de l'esprit d'Anselme. Marie Galopin se révélait en terrain mixte, en neige comme en rocher, d'une précision extrême et bénéficiant d'un équilibre de chamois. C'était un plaisir de conduire un partenaire de ce calibre. L'australienne était émerveillée par le panorama offert à ses yeux curieux de tout et juste assez dopée par l'adrénaline qui irriguait ses veines. Autant les Dômes de Miage avaient été une promenade où l'esprit pouvait vagabonder, autant la traversée de Bionnassay demandait une concentration totale. Le moindre faux pas serait fatal. Cette attention soutenue occupait tout l'esprit d'Anselme. Marie Galopin était de nouveau une cliente sur qui il devait veiller.

Une fois atteint le dôme du Goûter, les pentes devenaient plus débonnaires comme un ballon Vosgien ou les dunes qui bordent les plages de l'atlantique. Ils avaient bien marché et le soleil brillait à son point le plus haut dans le ciel. La masse du Mont Blanc se dressait devant eux tout au long de l'arête des Bosses. Plusieurs cordées redescendaient, la tête encore dans les étoiles du ravissement.

- Il n'est pas si tard. Si on poussait jusqu'au sommet? Qu'en dites-vous?

Marie regardait le sommet immaculé avec envie, puis elle se tourna vers Anselme, lui prit l'avant bras et répondit:

- Ce serait le plus beau jour de ma vie.

Anselme laissa sa cliente marcher devant sur l'arête facile, ne la doubla que pour deux passages plus effilés. Son trouble le gagna à nouveau. Qu'avait-elle de particulier? Elle était jolie, ça oui. Mais il avait croisé d'autres aussi jolies filles auparavant. Cela

venait sûrement de la façon qu'elle avait de se mouvoir. Toujours à la recherche du geste parfait, pensant que la manière valait autant sinon davantage que le but. Il n'était pas insensible à ce balancement qui faisait tanguer sa silhouette comme un métronome. Elle semblait se déplacer en apesanteur, ses gestes étaient gracieux sans être maniérés, la façon qu'elle avait de manier son piolet par exemple. Elle s'appropriait les objets comme elle apprivoisait le terrain avec une élégance naturelle.

Il ne leur avait pas fallu deux heures pour atteindre le sommet depuis le refuge Vallot. Marie Galopin laissa éclater sa joie, c'est-à-dire qu'elle était encore plus enjouée que d'habitude, tapant des mains comme une petite fille et sautant en l'air telle une pom-pom girl. Elle regarda Anselme d'un air interrogateur, puis elle passa ses bras autour de son cou et lui colla une bise bien sonore (c'était son habitude) sur la joue droite. Le guide senti le corps chaud de sa cliente un moment collé à lui. Elle allait se détacher lorsqu'il maintint son étreinte. Elle eut l'air surpris. De son index, il lui caressa doucement la joue. Marie avait pris un air grave, un air qu'il ne lui connaissait pas et qui la rendait encore plus belle comme si la délicieuse jeune fille insouciante s'était muée un infime instant en femme épanouie et sensuelle. Elle approcha ses lèvres. Quelques mèches blondes s'échappaient de son bonnet qui chatouillait la joue d'Anselme. Il était si bien. Leurs visages étaient tout l'un contre l'autre.

Sous le crâne d'Anselme c'était tempête dans un verre d'eau. Il voulu se dégager. Cette fois, c'est l'australienne qui ne desserra pas leur enlacement. Ils restèrent une minute collés l'un à l'autre dans le silence du sommet, à peine troublé par une légère brise. Anselme n'avait jamais éprouvé un tel calme à 4810 mètres. Leurs lèvres étaient si proches, leurs souffles se mêlaient et leurs yeux semblaient observer l'âme de l'autre. Cela dura quelques éternelles secondes sans que leurs lèvres s'unissent tout à fait. Ils finirent par se détacher comme si des heures avaient passé et entreprirent la descente. Aucun des deux n'avait fait de commentaire sur ce qui s'était passé ni sur ce qui n'avait pas eu lieu.

Ils ressentirent alors le froid vif porté par un vent qui forcissait.

Des brumes remontaient du versant italien. Alors qu'ils plongeaient sur Vallot, une bourrasque subite les enveloppa d'un tourbillon de poussière de neige. Anselme avait vu pareille scène au cinéma mais il ne se souvenait plus dans quel film.

Le brouillard les saisit dans la descente du dôme du Goûter. Au refuge, récemment refait à neuf, des trouées laissaient voir le toit de celui de Tête Rousse cinq cent mètres plus bas et la plaine de Sallanches, toute verdoyante. Anselme donna quelques poignées de mains et ils dégringolèrent la cascade de rochers qui dévale la muraille sur laquelle est posé le refuge. Les brumes laissaient une pellicule blanche sur les roches, pas de gel, juste une rosée givrée.

Il y eut deux ou trois coups de tonnerre alors qu'ils dévalaient la pente s'écoulant du glacier de Tête Rousse. S'aidant de leur piolet en glissant en ramasse, ils furent rapidement sur le pierrier qui descendait doucement sur le Nid d'Aigle. Il n'était pas six heures mais Anselme savait que la dernière rame du tramway était partie. Le ciel s'alourdissait comme un ballon qui allait éclater, tôt ou tard. Les nuages ne se distinguaient plus. Une masse violette et noire faisait disparaître les sommets de toute la vallée mais engloutissait également tous les repères comme un brouillard ténébreux.

Ils ne ralentirent pas leur allure dans les marches d'escaliers en fer qui agrémentaient la falaise menant à la moraine du glacier de Bionnassay. Les premières gouttes de pluie les bénirent parmi les vaches qui paissaient tranquillement sur l'alpage. Ce n'étaient pas de simples gouttes d'une pluie d'été rafraichissante. Les impacts étaient prodigieux, bien gros comme le pouce d'un vieux maçon. Très vite l'averse résonna sur l'alpage dans un fracas qui anéantissait le grondement lointain du tonnerre. L'orage n'était violent que par l'excès du déluge qui s'abattait bien droit, le vent s'étant momentanément calmé. Ils couraient maintenant sur le sentier balcon qui rejoignait l'Hôtel de Bellevue puis le col de Voza. A chacun de leurs pas, une gerbe d'eau éclaboussait leurs mollets. A la station du tramway, il se réfugièrent sous l'abri en bois. L'ondée martelait le toit dans un vacarme assourdissant. On ne

s'entendait plus parler. Des billes de grêle se mêlaient aux monstrueux grains de la giboulée. La température avait chuté sensiblement mais tout à leur course, ils n'avaient pas senti le froid. Maintenant qu'ils étaient immobiles au milieu de ce déluge, Marie frissonna. Anselme se rapprocha, lui frictionna les épaules. Lui-même tremblait, mais était-ce dû au froid? Il arrêta son mouvement. Marie Galopin le détaillait d'un regard pur, comme si elle découvrait un autre homme sous ses traits, comme si elle retrouvait un ancien ami perdu de vue depuis si longtemps. Elle posa ses mains sur son torse chaud qui laissait s'échapper des volutes de vapeur. Cela les fit rire mais très vite, ils redevinrent graves comme si partager un rire leur était désormais interdit. Pas ce rire là. Complice et adultère. Ils se tenaient dans les bras sans s'étreindre. Il y avait une retenue, une hésitation comme peut l'avoir le parapentiste avant de prendre son envol, avant de s'en remettre entièrement au vent et aux masses d'air qui allaient le porter, le soutenir, faire corps avec sa voile, jouer avec ce pantin pendu par une multitude de fils. Anselme lâcha une de ses mains, il ne savait pas bien laquelle, caresser le dos de Marie dans un geste lent de haut en bas. Le visage de la jeune femme était ruisselant de pluie, ses mèches collaient à ses joues. Il écarta délicatement ses cheveux et déposa un chaste baiser sur la peau mouillée qui lui parut à la fois brûlante du soleil d'Aout et fraîche comme un matin d'Avril. Ses lèvres étaient mues par une autre volonté, il ne les maîtrisait plus. Elles se rapprochèrent des lèvres roses de l'australienne par de petits baisers, autant de modestes pas le rapprochant du trésor interdit.

Leur premier baiser fut un bisou de cour d'école, toute l'innocence du monde s'y trouvait concentrée. Leurs mains appuyèrent davantage comme si le déluge qui bombardait leur abri de fortune allait pouvoir les séparer dans une seule bourrasque. Leurs lèvres se collèrent davantage et la candeur, la pureté, la naïveté de leur baiser se transforma en un échange plus sensuel, contenant tous les gestes à venir, les caresses d'adultes, les sous-entendus d'enlacements plus profonds. Leurs langues se cherchaient, se trouvaient, s'unissaient, prémices

d'une fusion totale. A ce moment, protégés d'une averse diluvienne, à l'écart du monde, séparés de leurs vies, oubliant tout autour d'eux, ils n'étaient plus que deux bouches qui inventaient quelque chose de neuf, d'inédit, de beau. Plus rien ne comptait. Leurs cerveaux étaient déconnectés du réel. Leurs cœurs se mélangeaient dans un nouvel état. Leurs corps étaient liés par une force qui les dépassait. Là, sous cet abri de voyageurs, ils partageaient un instant irréel, éternel et pourtant marqué dans le temps qui allait, sans doute, modifier le cours de leurs existences. Ils étaient à un carrefour de leur vie, mais ils ne le savaient pas.

Ils se détachèrent et ce fut un déchirement. Aucun ne dit un seul mot. Leurs regards même semblaient vouloir s'éviter. La culpabilité revenait aussitôt que leurs cerveaux avaient repris possession d'eux-mêmes. Ils étaient à nouveau dans le raisonnement. Leurs cœurs battaient moins vite. Peut-être l'essoufflement dû à leur course se résorbait-il? Leurs corps ressentirent d'autres impressions que celles du corps de l'autre. Marie frissonna à nouveau et elle ressentit un grand vide en elle. Anselme se sentait fatigué, abattu par cette descente précipitée, cet hypothétique danger qui était désormais écarté.

L'averse s'était muée en un crachin qui transformait les épais nuages noirs en une brume douce qui léchait les flancs de la montagne. Ils repartirent d'un bon pied sur le chemin qui longeait la voie à crémaillère. Ils arrivèrent à Saint Gervais peu avant la nuit. Anselme voulu dire quelque chose mais Marie le stoppa d'un index posé sur ses lèvres, ses lèvres qui avaient encore un goût d'altitude.

- Ne dis juste rien. On ne dira que des banalités ou des mots qui feront mal ce soir et qu'on regrettera autant.

Elle n'avait pas tort.

Ils se séparèrent. Anselme attendit le bus qui effectuait la liaison avec les Contamines afin de récupérer sa voiture. Des pensées lui traversaient l'esprit. Des images se bousculaient. Il ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Toute la journée, il avait observé Marie. Il avait pensé à son corps, ses lèvres, sa bouche. Toute la tension s'était brusquement déversée dans ce

baiser. Mais après? Qu'allait-il se passer? Où en était-il de ses sentiments?

Il mit le contact et redescendit tel un automate. Il ne se rappellerait aucun détail du trajet le ramenant à Chamonix tout comme il serait bien incapable de mentionner un élément de leur fabuleuse course. Tout s'effaçait sous les traits du visage radieux et grave de Marie Galopin. Mais à mesure qu'il se rapprochait du chalet, de son chez-lui, de chez eux, l'image de Mélissandre se substituait au visage de sa cliente. Ses sentiments dilués, vaporisés, noyés, semblaient se reconstruire autour d'une seule personne. Alors qu'il empruntait l'allée de graviers, il ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé, mais il savait que Mélissandre était la personne la plus importante de sa vie.

Il sortit de la voiture. Des courbatures lui rappelèrent leur descente effrénée et la station immobile sous l'abri, mais déjà une force irrésistible s'imposait dans son esprit. Une force contre laquelle il ne pouvait lutter, une évidence face à laquelle toutes les passades ne pourraient rien. Il s'en voulu de son comportement. Il avait honte de lui-même lorsqu'il pénétra dans le vestibule du chalet.

Une chaleur régnait dans l'unique pièce, une douceur qui ne devait pas tout au feu crépitant dans la cheminée.

Sanglée dans un tablier de cuisine, Mélissandre apparut, les cheveux retenus par un savant entrelacs de crayons.

Le restaurant gastronomique avait une réputation internationale et s'offrait le luxe de fermer deux soirs par semaine.

- Ca va? Tu as dû essuyer une sacrée averse mon chéri!

Anselme se contenta d'un sourire pour toute réponse. Elle l'embrassa tendrement. Ses lèvres effaçaient déjà le souvenir de celles, plus jeunes, plus fraîches, plus ardentes de l'australienne.

Il savait à cet instant qu'il ne la quitterait jamais et qu'il allait devoir tout faire pour qu'elle reste toute sa vie à ses côtés. Mélissandre était une femme exceptionnelle et un goût amer restait dans la bouche d'Anselme. Il eut un moment l'intention de tout lui avouer. Il n'en fit rien. Cela aurait accordé plus d'importance que c'en avait réellement.

Bien des années plus tard, le couple devenu vieux, un soir

tranquillement installés devant la cheminée qui chauffait et éclairait la large pièce, ils se firent quelques confidences. Bien des années avaient passées, apportant leur lot de peines et de joies. Il y avait prescription maintenant. Anselme évoqua Marie Galopin en quelques mots. Mélissandre l'interrompu du geste d'une main ridée.

- Je sais tout ça. Il me suffisait de te regarder. Ton visage ne ment jamais. Mais je savais bien que c'était trois fois rien, qu'il n'y avait pas matière à conséquence et que tu en souffrais plus que moi.

Ainsi Mélissandre avait deviné l'étreinte. Y aurait-il eut davantage que cela n'aurait rien changé. Leur amour était indestructible. Et Mélissandre, une femme exceptionnelle comme on en croise qu'une seule fois dans sa vie. Lorsqu'on a la chance de la rencontrer.

Anselme eut des nouvelles de Marie Galopin. Une carte de la cordillère des Andes reçue au bureau des guides.

« Merci pour ces sommets alpins. Merci pour ces sensations inoubliables ».

C'était tout. La riche héritière allait parcourir le monde en tous sens et rencontrer son destin au petit matin dans la jungle amazonienne, mordue par un serpent venimeux.

Anselme n'en sut jamais rien.

12 - Le temps qui passe.

- Il est bien connu que le temps fonctionne comme une locomotive. Au début d'une vie, il s'étire lentement, égrenant seconde après seconde un sablier qui semble immuable, tout comme les wagons tractés donnent l'impression d'à peine se mouvoir. Puis, au fil des années, la course du temps s'accélère. Les jours, les semaines puis les mois raccourcissent à la façon dont le paysage défile de part et d'autre du train qui prend de la vitesse. Au milieu de sa vie, lorsqu'on a l'impression d'avoir atteint notre allure de croisière, le temps se précipite soudainement, comme s'il était pressé d'en finir. La course folle commence alors et on ne voit plus les années passer.

Il existe cependant une explication toute simple, logique. A cinq ans, une année de la vie en représente vingt pour cent, tandis qu'à cinquante elle n'en représente plus que deux pour cent. L'habitude et la routine commune à toute existence en est la seule cause.

N'avez-vous pas remarqué que, lors de vacances, les premiers jours semblent se dérouler moins rapidement qu'au moment de repartir? Là encore, la routine en est l'explication. Contrairement à ce que l'on peut penser, répéter les mêmes gestes, loin de ralentir le temps, le fait passer plus vite. Lorsque ces habitudes sont brisées, par un voyage par exemple, le temps reprend sa vraie dimension. Nos horaires, notre cadre de vie, le paysage, les voisins, les rencontres sont modifiés. Nous expérimentons à nouveau, comme lorsqu'on était enfant, une succession de « premières fois ». Le fait de découvrir une nouveauté, d'évoluer dans un univers inconnu, nous renvoie aux moments de grande découverte de notre vie. Faites l'expérience: comptabilisez le nombre de « premières fois » que vous croisez dans une seule de vos journées habituelles. Vous serez étonnés de constater que tout n'est que répétition. Ce rabâchage constant

comprime le temps.

La solution. Changer d'air? Rencontrer des foules de personnes différentes? Modifier vos perceptions? Devenir curieux de tout? Vous ne ferez que déplacer le problème, car, passé les premières fois dues à la nouveauté, vous recréerez une autre routine, faite de changements constants, mais finalement toujours régulière dans la différence. N'y a-t-il pas d'issue? Je crains que non. Vous devez vous résigner à admettre que, passé un certain stade, vos « premières fois » ne se compteront que sur vos doigts. Au mieux, vous pourrez ralentir le processus en étant curieux de chaque jour, de la moindre chose découverte, de chaque rencontre effectuée. Et garder un optimisme inébranlable. Oui, chers amis, le verre est toujours à moitié plein... (il empoigna le gobelet et vida le contenu d'un trait en faisant claquer sa langue) sauf lorsqu'il faut le remplir à nouveau!

Applaudissements. Quelques personnes se levèrent lentement tandis que l'orateur disparaissait sous les tentures de la scène.

Jimmy LeSage venait de terminer son discours fleuve dans cette salle du grand Hôtel de Chamonix. Anselme se tourna vers Mélissandre, ses yeux demandaient ce qu'elle en avait pensé.

- Intéressant. Je n'avais jamais vu la vie sous cet angle.

- Il a le don de se placer toujours de biais, tu vois. En course, c'était pareil. Il voyait les choses en décalé, constamment. Si je lui montrais le Mont Blanc, il lorgnait sur le dôme du Goûter; lorsque j'empoignais mon piolet de marche, il me demandait pourquoi j'orientais toujours le pic devant alors que cela n'avait aucune espèce d'importance dans ce cas. Il a le don de voir ce que nous ne voyons pas, de remarquer les petits détails qui font toute la différence, de poser un regard toujours neuf sur les choses et les gens.

- C'est tout à fait ça. Mais, il a un petit côté New Age, genre gourou de secte, qui me déplait.

- Oh, ne t'inquiète pas. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Il vient juste pour vendre son bouquin. Une occupation comme une autre. Tu as bien entendu, il ne donne de leçon à personne et surtout pas les réponses toutes faites qui sont le terreau des sectes.

- C'est vrai. Il ne se pose pas en Messie.

Le pseudo-philosophe avait engagé Anselme pour une course simple sur glacier et il lui avait glissé deux invitations pour la conférence qu'il donnait ce Vendredi soir, support de son livre qui s'arrachait partout dans le monde: « Rester libre».

Anselme et Mélissandre avaient choisi de rentrer tranquillement à pied dans la nuit encore douce de Septembre. Les étoiles étaient voilées par quelques nuées qui traversaient la vallée, du Brévent aux Charmoz. Cette communication de Jimmy LeSage avait secoué l'esprit d'Anselme autant que celui de Mélissandre, même si elle prenait davantage de recul par rapport aux phrases à l'emporte pièce de l'orateur. Il est vrai que le guide avait partagé toute une journée avec cet homme singulier. Physique de playboy, maîtrise en philosophie appliquée, élégance naturelle, thèse de sociologie à l'université de Berkeley, maintient impeccable mais tout à la fois allure décontractée, doctorat en sciences humaines et auteur du petit fascicule « vivre sa vie » qui lui avait permis de se faire un nom dans le brouhaha des donneurs de leçons sur plateaux télé. A cette différence près que, justement, lui ne donnait pas de leçons. Il ne répondait aux questions existentielles qu'en posant de nouvelles questions. Il avait ce décalage qu'avait remarqué Anselme, que tout le monde remarquait. Il ne proposait pas de solution toute faite et simpliste aux problèmes que l'on peut rencontrer, mais une approche différente comme s'il observait un monument, une montagne d'au autre point de vue. Un peu comme lors d'un tour de prestidigitateur, il se déplaçait de façon à dévoiler le truc, la manipulation que les spectateurs ne pouvaient voir, leur attention étant détournée. Il aimait à résumer sa philosophie par ces mots: les gens sont distraits par la vie moderne et j'essaye de leur rendre leur acuité.

Sur le chemin du chalet, Anselme jonglait avec ses souvenirs. Jimmy LeSage avait raison. La routine accélérât le temps qui passe. Pourtant, son métier lui faisait rencontrer constamment de nouvelles têtes. Parcourir les montagnes n'était jamais pareil et pourtant, dans cette diversité, on pouvait y trouver une sorte d'habitude. Rencontrer de nouvelles personnes, gravir de

nouvelles voies, effectuer des courses différentes n'était en fait qu'une suite, jamais pareille, mais une suite quand même. Au final, il n'avait pas vu le temps défilé.

Depuis deux saisons, il avait limité ses courses, réduit ses clients. Cela avait accéléré le processus. Et il savait qu'il entamerait l'été prochain sa dernière saison de guide. Il ne renoncerait pas à toute activité. A cinquante huit ans, même s'il ne se sentait plus la vigueur d'accompagner des clients en haute montagne, il ne se sentait pas vieux. Sa forme physique, il l'avait forcément entretenue. Ses capacités intellectuelles et son moral le porteraient encore pendant de longues années. Il jeta un regard vers Mélissandre qui cheminait à ses côtés, ses pas ne faisant aucun bruit. Leur amour était resté intact. Il s'était métamorphosé au fil des années, au gré des saisons, mais jamais il ne s'était affaibli. Plus que sa carrière exemplaire de guide, reconnu dans toute la vallée et au-delà, c'est sa relation avec la femme de sa vie qui lui tenait le plus à cœur, dont il était le plus fier. Ils ne s'étaient jamais mariés. Pas besoin de papier, de contrat pour se persuader qu'on s'aime. Lorsqu'on se lassera, on se quittera, un point c'est tout.

Ca avait l'air simple, énoncé du haut de leurs vingt cinq ans et pourtant le lien qui les unissait avait été plus fort que tout. Plus fort que les conventions. Ses parents, vaguement croyants, avaient montré une légère tristesse à ne pas voir leur fils en smoking et leur belle-fille dans une robe vaporeuse sortir de l'église sous les viva! de tous leurs amis et de la famille au complet. Mais c'est l'absence d'enfants qui étonnait le plus, à la fois leurs amis et leur famille. Pour la majorité, un couple sans descendance était une énigme. On supposait un souci médical, on supputait des ennuis physiologiques, on imaginait un problème qui devait miner leur ménage. Le cercle des intimes se perdait en conjectures. Ne pas vouloir d'enfant trahissait une faille ou démontrait un égoïsme forcené. Pourtant il n'en était rien. Ils avaient tout simplement vécu leur vie sans que cette idée vienne à leur esprit. Leur amour était entier, total, absolu. Il remplissait toute leur vie, tout en laissant une liberté qui ne peut exister dans la jalousie ou la possession. Mélissandre et Anselme

renvoyait l'image d'un couple épanoui et heureux. Même après tant d'années côte à côte, ils donnaient l'impression de s'être rencontrés la veille. Leur amour était un bouquet de toutes les fleurs des montagnes qui ne fanait jamais.

Au détour d'une conversation, une fidèle amie de Mélissandre lui avait un jour posé la question de l'enfant. Comme les autres, elle était étonnée qu'un tel amour ne se concrétise pas dans un bonheur total. Cela avait surpris la jeune femme qui atteignait cette année-là ses 38 ans. Un enfant? L'envie ne s'était jamais faite sentir, la question ne s'était jamais posée. S'il avait été là, ils l'auraient chéri et aimé de tout leur cœur, mais ça n'avait pas été le cas. Pas de quoi en faire un fromage. Entre eux, ils avaient envisagé la question. Ni l'un ni l'autre n'était obstinément contre l'idée mais pas obligatoirement pour non plus. Ce n'était qu'un détail de leur vie. En avoir ou pas, quelle importance. Ils avaient d'autres objectifs en tête, d'autres priorités. Anselme avait ouvert à nouveau le débat rétrospectivement, au soir de leur vie.

- Ma chérie, au fond, ça ne t'as pas manqué de ne pas avoir d'enfant?

Mélissandre s'était tournée tendrement vers lui et, dans un immense sourire qui révélait une vie réussie, elle lui avait répondu qu'elle n'avait aucun regret.

- Aurions-nous été plus heureux?

Une nouvelle vie commençait pour eux. Anselme avait progressivement abandonné les courses en tant que guide mais continuait à parcourir les sommets pour le plaisir de la montagne. Il emmenait plus souvent Mélissandre. Tous les Mercredis, il donnait des cours d'escalade aux écoliers. Il adorait ça et ne ressentait pas ce fossé intergénérationnel dont ses collègues se plaignaient en invoquant le style de vie et le non respect des plus jeunes. Dans ses cours, il côtoyait des enfants et des adolescents semblables à tous les autres. L'oreille rivée à leur portable ou écoutant des sons qu'ils qualifiaient de musique pop (pour Anselme, la pop music c'était Abba ou les Beatles, pas cette bouillie informe et saturée). Ils utilisaient des mots

inconnus et ceux qu'Anselme reconnaissait n'avaient pas la même signification pour eux. Ils étaient vêtus de marques de la tête aux pieds. Mais lorsque le cours débutait, le plus souvent à la falaise des Gaillands lorsque le temps le permettait, ils se métamorphosaient. Ils s'employaient à parler correctement, abandonnaient ou coupaient leurs iPhone, et leur tenue de varappe était réglementaire. En dehors, ils faisaient ce qu'ils voulaient, mais ici, c'était le domaine d'Anselme, célèbre guide ayant réalisé quelques beaux exploits et capable encore de leur en montrer. Le respect de l'homme, la considération pour l'instructeur et l'admiration du sportif de haut niveau leur imposait des règles qu'un simple professeur aurait du mal à faire admettre.

Anselme aimait ces moments. Au-delà de l'apparence qu'ils se donnaient, les gosses étaient animés par le même élan que lui, enfant, avait ressenti et que les générations qui suivraient continueraient à percevoir. Il est des idéaux qui sont immuables. La volonté de se surpasser, l'idée de liberté (être libre de se poser soi-même ses propres limites), le désir des grands espaces, le goût du geste parfait. Anselme leur enseignait la technique rudimentaire, les principes élémentaires de sécurité, le respect de la cordée, de ses compagnons et de la montagne, mais avant tout, il infusait dans leur tête idéalisée par les sommets enneigés ce que Zian lui avait appris cinquante ans plus tôt. L'amour du geste parfait.

Qu'importe la victoire sur un sommet, il fallait la manière. L'hiver, il retrouvait ses garnements emmitouflés dans des combinaisons multicolores et chaussés de skis. Là encore, il insistait sur le style plus que la performance. D'ailleurs cela n'était pas incompatible. Il détaillait leurs camarades de l'école de ski, les futurs champions. Regardez bien, leur disait-il, les meilleurs ont la position idéale, le geste admirable et ils effectuent la trace parfaite. En jouant sur l'esthétique, ils gagnent de précieuses centièmes de seconde. Ses ouailles étaient convaincues. Et c'était un concours de qui effectuerait le geste sublime, signerait la trace parfaite.

Mélessandre avait pris sa retraite de chef cuisinier au restaurant

gastronomique où elle avait sa table réservée à vie. Le patron, le propre neveu de Marc, l'homme au large chapeau, s'était résigné à la voir partir, à soixante huit ans.

- Tu pourrais continuer quelques années, tu sais. Tu peux encore en remonter à tous ces jeunes blancs-becs.

Elle avait souri. Elle aspirait maintenant à un peu de calme, une sérénité qui n'excluait pas une vie encore dynamique.

Ils avaient voyagé. Canada, Nouvelle Zélande, Ceylan, la Réunion, la Patagonie. Anselme mettait un point d'honneur à lui montrer les endroits qu'il avait foulé au temps glorieux où il s'absentait quinze jours/trois semaines pour de lointaines expéditions, gravir les sommets du bout du monde. Ils purent même atteindre le Pôle Nord grâce à un richissime ami commun qui avait organisé un petit périple au-delà du cercle polaire, là où le soleil ne se couche pas.

Leur vie avait été bien remplie, elle avait tenu ses promesses et même au-delà, réservant toujours des surprises. Ils n'aspiraient qu'à la poursuivre, plus tranquillement maintenant que les années pesaient davantage sur leur souffle et ralentissait leur foulée. Pourtant quelque chose ne lâchait pas Anselme, jetait une ombre sur son bonheur comme ces ciels d'un bleu parfait qu'un seul et unique modeste nuage vient se poser entre le soleil et vous. Un simple et infime petit grain de sable qui enrayait une belle machine. Cela l'avait suivi toute sa vie et ça empirait.

Dorénavant, chaque nuit, il avait ce même rêve, vécu sous plusieurs formes différentes. Le plus souvent, il était prisonnier d'un lit d'hôpital, empêché du moindre mouvement, seuls ses yeux pouvaient constater son impuissance. D'autres nuits, il était englué dans de fatals sables mouvants, enchaîné au fond d'une cellule d'un château fort, bloqué dans une immense toile d'araignée, échoué seul sur une île déserte de la taille d'un timbre poste ou encore séquestré par son unique faute. Jamais il n'était l'otage de qui que ce soit. Qu'il tombe dans un piège à ours, qu'une porte de chambre forte se referme sur lui, qu'il soit coincé dans les cales d'un bateau ou piégé par mille autres empêchements, jamais personne n'intervenait dans sa paralysie temporaire.

Mélessandre lui avait conseillé d'en parler à un spécialiste, d'aller voir un psy en somme. Anselme s'y était toujours refusé, mais il avait fini par franchir le pas. Il n'était pas très rassuré dans la salle d'attente où des copies de tableaux de maître se partageaient l'espace avec trois ou quatre plantes vertes. Un diplôme d'état était encadré sur la porte et il se mit à penser que c'était peut-être un faux. Il avait lu un article sur les usurpateurs dans le monde médical, notamment concernant toutes ces professions douteuses et opaques aux yeux d'Anselme, ces spécialités qui commencent invariablement par la syllabe « psy » et qui se targuent de pouvoir guérir l'invisible.

Le docteur Prakolowski ouvrit la porte tandis qu'Anselme détaillait les différents tampons qui validaient le document. C'était un petit bonhomme rondelet aux cheveux frisés coupés très courts ce qui lui donnait l'impression d'avoir collé de la moquette tout autour de son crâne. À part sa tenue, un épais pullover au col montant qui enserrait difficilement un cou d'obèse et un pantalon de velours, il ne correspondait pas à l'image qu'Anselme s'était faite d'un psychiatre.

Le médecin le fit asseoir face à un bureau. Il n'y avait aucun divan, autre surprise.

- Je ne suis pas psychanalyste, je n'ai pas besoin de cet ustensile. De toute façon, beaucoup de mes collègues ont abandonné cet accessoire.

Il dirigea une conversation mondaine, orientée sur le métier qu'avait exercé Anselme, sur la beauté des montagnes, les sports d'hiver, le tourisme, allant même jusqu'à évoquer la météorologie. Anselme était dérouté. Il n'était pas venu pour parler de la pluie et du beau temps mais pour essayer d'y voir plus clair. Le docteur s'aperçut du désappointement de son client. Il enchaîna en glissant délicatement vers la pathologie d'Anselme. Il écouta religieusement son patient s'exprimer avec une gaucherie toute timide, ne posant que de rares questions, tout à fait pertinentes. Lorsqu'Anselme eut dit tout ce qu'il pensait être essentiel, n'omettant aucun détail d'importance, il se fit un long silence. L'ancien guide tourna la tête vers la fenêtre qui donnait sur une rue tranquille d'Annecy. Il était mal

à l'aise, voulait à tout prix s'enfuir de ce bureau des pleurs, cette salle des confidences. Il imaginait toutes les conversations, plus exactement les monologues, cette souffrance invisible mais terriblement présente, ce cancer qui ne s'attaquait qu'à la conscience.

Le docteur Prakolowski prit la parole. Il parlait doucement comme s'il redoutait de réveiller un bébé endormi. Sa voix était claire et détaillait chaque syllabe comme un speaker de Radio France. En cela, il correspondait exactement à l'idée que se faisait Anselme d'un spécialiste des désordres cérébraux.

- Avez-vous vécu dans votre enfance ou votre première jeunesse une hospitalisation?

Anselme allait répondre du tac au tac qu'il n'était jamais tombé malade et, au moment même où il formulait cette pensée, cela le troubla de savoir que son corps n'avait jamais rencontré aucun souci, que les virus l'avaient épargné, que les bactéries l'avaient ignoré, qu'il était passé au travers d'accidents assez communs dans sa profession. Puis il se remémora son terrible accident de ski extrême. Il avait alors juste vingt ans. Une éternité. Il ne connaissait pas Méliandre à cette époque.

- Intéressant, intéressant fit le docteur Prakolowski.

Anselme ne voyait rien qui justifiait un tel adjectif dans le fait d'être passé quinze jours dans une chambre d'hôpital. Mais le docteur expliqua que, comme un individu privé de liberté, un détenu, un patient, un otage, fera des rêves d'évasion, de grands espaces, de lumière, il est tout à fait possible que quelqu'un jouissant d'une totale liberté de ses mouvements, exerçant un métier de plein air, toujours en mouvement, subisse le contrecoup de son inconscient qui, par peur de se retrouver à nouveau sanglé dans un lit d'hôpital, va développer des scénari d'emprisonnement pour se délivrer de la crainte d'être empêché dans ses mouvements.

Le docteur Prakolowski posa quelques questions sur l'enfance d'Anselme, sur sa vie conjugale, ses amis, mais sa conviction était établie. Ce court séjour en milieu hospitalier, s'il s'était impeccablement déroulé, sans aucune complication ultérieure, avait dû laisser une trace indélébile dans l'inconscient du guide.

En effet, Anselme abhorrait tout ce qui se rapportait au milieu médical. Il se forçait à aller rendre visite à des amis hospitalisés et ne restait dans ces murs que le temps réglementaire qu'exige la plus infime politesse. Il n'allait consulter son généraliste que pour obtenir les obligatoires certificats médicaux propres à la pratique de sports dangereux et ce, toujours à reculons. Et de la même façon, il avait toujours repoussé cette entrevue qui ne l'avancait guère.

- Qu'est-ce que je dois faire?

Là, Prakolowski avait passé une main sur son menton rasé de près (alors qu'Anselme l'avait imaginé portant une barbe, du moins mal rasé), il s'était raclé la gorge pour la première fois depuis le début de l'entretien.

- Oh, malheureusement il n'y a pas grand-chose à faire. Essayez simplement de vous souvenir de cette période que vous chassez continuellement et inconsciemment. Recherchez des détails. Le visage des infirmières, de vos voisins de chambre, la stature des médecins, quelques anecdotes ayant survécu lors de votre passage entre les murs hospitaliers.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue piétonne, il tenta de se remémorer ces quinze jours passés dans une chambre d'hôpital. C'était si loin. Il avait dès le début tout fait pour oublier ce passage. Des murs hospitaliers avait dit Prakolowski. Anselme ne pouvait qualifier d'hospitalier un endroit à éviter à tout prix. Il retenta l'expérience le soir avant de s'endormir. Il explorait sa mémoire à la manière de celui qui revient dans la maison où il a grandi et se met à fouiller dans les cartons poussiéreux du grenier. Pendant les quelques mois que dura cet exercice, il retrouva des scènes qu'il pensait avoir oubliées. Des visages lui revinrent par morceaux ou floutés. Impossible de se souvenir des traits de cette maîtresse d'école qu'il aimait tant par exemple. Lorsqu'il s'agissait de lieux ou de personnes qu'il n'avait pas perdu de vue, le souvenir était plus éclatant mais aussi faux d'une certaine manière. Anselme leur substituait leur apparence future, le visage du père Ravanel était celui qu'il arborait à cinquante ans même si dans le souvenir qui occupait Anselme il aurait dû avoir vingt ans. La mémoire récrivait à sa

guise le passé, recomposant les faits par le filtre des sentiments. Les souvenirs étaient repeints chaque jour comme on ravale la façade d'une vieille maison. Ainsi notre mémoire évolue tout comme changent les lieux et les personnes dans notre propre vie. On ne peut reconnaître fidèlement que ce que des photos jaunies permettent de fixer par delà les années. Et encore, ces clichés sont soumis à l'interprétation d'un instant précis, de nos émotions actuelles, de notre vécu, notre expérience. Qu'on soit d'humeur joyeuse, les images prennent une tout autre lumière que si on broie du noir. Anselme s'apercevait que ce qui était passé l'était irrémédiablement et, d'une certaine façon, perdu à jamais, du moins travesti par la mémoire.

De cette période de flashback continuel, ses souvenirs communs avec Mélissandre prenaient un nouvel éclat. Il constata, amère désillusion, qu'ils ne se souvenaient pas des mêmes choses. Plus exactement, leur angle de vision dans leur effort pour se rappeler un même fait n'était pas le même, comme ces journaux qui, relatant une information, ne peuvent s'empêcher d'y infiltrer leur ligne éditoriale.

De son court séjour dans le milieu médical, sa mémoire sélective ne conservait rien. A peine quelques impressions, un flou de visages interchangeable. Non, vraiment rien.

Puis il décida que tout cela ne servait à rien. Il abandonna cette quête du passé et, n'ayant plus l'âge de faire des projets d'avenir, se contenta de vivre au jour le jour.

Ainsi s'écoulèrent quelques années d'un bonheur doux et délicieux. Pour leur confort, ils n'étaient pas sujets aux maladies qui pourrissent ce moment de la vie qui pourrait, qui devait, sans cela, être une période de sagesse et de tranquillité. Ils vieillissaient en conservant une curiosité pour les choses et les gens, tout ce qui les entourait, l'esprit et les jambes alertes. On ne leur donnait pas leur âge. Ils s'étaient simplement résignés à vivre comme si hier avait disparu et demain n'existait pas, pas encore. Ils découvrirent alors une nouvelle forme de liberté, eux qui avaient été, Anselme surtout, de grands esprits indépendants et libres dans leurs choix.

13 - Voyage au bout de la nuit.

Si on lui avait demandé comment il aimerait mourir, Anselme aurait répondu qu'il désirait être entouré de ses deux passions qui n'avaient pas diminué d'un pouce: la montagne et Mélissandre. L'une et l'autre avaient été toute sa vie, il les voulait à son chevet. Il fut exaucé au-delà de ses espérances.

Les arbres avaient revêtu leur robe de bal, le soleil montait moins haut dans le ciel et la fraîcheur qui baignait la vallée depuis une semaine se transformait en un froid vif, porté par un petit vent du nord, dès que l'on dépassait la cote deux mille. C'est donc chaudement vêtus que le couple s'était mis en tête d'effectuer cette balade en montagne, certainement la dernière de la saison avant de se contenter de chausser les raquettes ou les skis pour de très petites sorties.

Anselme avait atteint un âge qui faisait la fierté de tous ceux qui le connaissait et déclenchait une surprise non feinte chez ceux qui découvrait le nombre de ses années, qui ne correspondait en rien avec son apparence physique mais surtout avec son état d'esprit. S'il avait renoncé aux grandes courses glaciaires, mis au musée comme il appelait le bazar qui leur servait de grenier ses crampons, ses piolets et tout un attirail devenu obsolète ou inutile, s'il dévalait moins vite les pentes neigeuses, vestiges de sa jeunesse passée, s'il mordait moins intensément dans la vie, il continuait d'avancer, l'esprit ouvert et le pied sûr.

Ces longues années passées en montagne, essuyant maintes averses et traversant quelques tempêtes, l'avaient d'une certaine manière fortifié comme un vaccin qui, en inoculant une infime dose de poison, renforce nos défenses immunitaires et prévient des attaques sournoises. Son visage exposé au vent et au soleil avait pris cette couleur acajou commune à tous les grands aventuriers pour qui un bureau, une salle de réunion, une chambre équivalent à une prison. Ses rides, loin de lui ajouter des années qu'il n'avaient pas dans sa tête, lui conféraient une sagesse incontestable et marquaient de leurs traits irréguliers

comme les stries circulaires indiquent les années dans un tronc d'arbre les nombreuses saisons vécues toujours au grand air.

Mélessandre, moins exposée aux éléments durant sa longue vie, avait gardé un visage de jeune fille, seulement trahi par les rides qui détendaient la peau de son cou, de ses joues et au menton lorsqu'elle plissait les lèvres dans un sourire qu'elle gardait comme son plus précieux bijou. Ses cheveux avaient perdu leur blondeur au profit d'un argenté qui captait merveilleusement les rayons du soleil, particulièrement au coucher. Par malice, Anselme lui disait souvent « tu es mon coucher de soleil préféré », ce à quoi elle répondait, aussi mutine, « tu es l'aube de mes jours ».

Un couple de petits vieux exemplaires, aimés de tous et respectés comme faisant partie du patrimoine, ce qui avait parfois le don d'irriter Anselme.

- Nous ne sommes pas un musée qu'on visite tout de même!

Ils étaient parti tôt ce matin, juste avant que le soleil hisse sa boule rouge au bout de la vallée, juste au col de Balme, Sisyphe herculéen condamné chaque matin à faire rouler l'astre jusqu'au sommet de la montagne et même au-delà, dans un état d'apesanteur incompréhensible. La chaîne du Mont Blanc déployait sa blancheur en face d'eux. Ils avaient atteint la limite de la forêt en quelques heures alors qu'à ses beaux jours, Anselme courait sur ces mêmes sentiers en moins d'une heure. Il s'était soumis depuis longtemps au dictat de l'âge. Il remplaçait la rapidité par la contemplation. Il se faisait souvent remarquer qu'il était passé à côté de beautés qui demandent un peu de temps pour les apercevoir. La vitesse est l'ennemie du détail. Désormais, ses sorties étaient une accumulation de particularités. S'il ne voyait plus le tableau de maître dans son ensemble, il pouvait discerner chaque coup de pinceau.

Passés dans le monde minéral où l'herbe avait renoncé, ils avançaient à découvert, les aiguilles rouges s'élançant au-dessus de leurs têtes comme des doigts tendus vers le ciel, leur montrant la voie. Dans leur dos les glaciers tiraient des langues lourdes, chargées de séracs. Ils cheminaient main dans la main comme un couple de jeunes mariés, mieux: comme deux enfants

partis en vadrouille. Et c'était bien un peu ça. Peut-être même un pèlerinage inconscient. En effet, ils choisirent un endroit lourd de souvenirs comme emplacement de leur pique-nique.

- Tu te souviens?

- Je n'ai jamais oublié mon amour.

- Tu m'avais intrigué dès le premier regard que tu as posé sur moi.

- Tu n'étais pas très bavarde.

- Mais toi non plus, tu n'étais pas très causant. Nous n'avions pas besoin de mots, je pense.

- Oui, comme une évidence, une certitude.

En effet, aucun n'avait oublié cette première rencontre. Il leur semblait même que c'était hier et qu'ils avaient toute une vie encore à partager. Tout à recommencer. La mort n'existait pas.

Le soleil déclinait à l'horizon, s'apprêtait à plonger dans une nuit glacée. Ils quittèrent le Lac Blanc où, traditionnellement ils aimaient baigner leurs pieds, avançaient parfois dans l'eau glaciale jusqu'au milieu des cuisses.

Ils abordaient le sentier qui longe la pente en oblique pour rejoindre la Flégère lorsque Anselme fléchit. Mélissandre qui le suivait vit toute la scène comme dans un ralenti de cinéma, où chaque image était découpée, puis l'action reprenait son cours normal. Sauf que là, l'histoire ne reprendrait jamais son cours normal.

Elle vit le genou gauche d'Anselme se plier plus que de normal, déséquilibrant la carcasse de l'ancien guide, qui ne put se rattraper à rien. Plus tard, elle se dit que si elle avait été à ses côtés et non derrière lui, il aurait eu le réflexe de poser sa main sur son épaule. Mais à quoi bon réécrire le passé? Qu'est-ce que cela aurait changé finalement? A chaque seconde, nous commençons des choix qui influent sur toute notre vie future. Détails minuscules comme autant de gouttelettes qui deviennent des flaques, se transformant en ruisseaux, produisant des rivières qui alimentent de larges fleuves qui vont grossir l'océan de l'existence.

Mélissandre poussa un cri muet. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit. Elle était déjà sur le corps meurtri de son

compagnon, allongé dans le pierrier au bord du sentier. Elle lui caressait tendrement les cheveux, d'un geste empli d'amour. Sans s'affoler, elle composa le numéro d'urgence enregistré sur le répertoire de son téléphone cellulaire. Les secours seraient là dans vingt minutes tout au plus. Elle bénit la modernité. Mais elle savait déjà que vingt minutes c'était l'éternité. Une larme, une simple larme, coula le long de sa joue dans un ralenti parfait. Il y avait tout son amour et toute sa peine dans cette minuscule goutte d'eau salée.

Quelle belle journée! Tout avait été parfait. L'ascension au col Cornu presque une formalité. Leur pique-nique à l'endroit même où il l'avait aperçue plus de soixante dix ans en arrière. Ça donnait le tournis toutes ces années. Au moment de repartir sur les gros rochers réchauffés par le soleil, il avait ressenti une douleur vive à la base de son crâne. Cela l'avait fait chanceler mais Mélissandre n'avait rien remarqué. Il avait marqué une pause sous le fallacieux prétexte d'observer un minuscule lézard bronzant sur la pierre chaude. Ils étaient repartis. Ils avaient trempés leurs pieds dans l'eau claire du Lac Blanc tandis que cette douleur à la tête s'intensifiait, revenait après une première attaque aigüe, dans une douleur plus diffuse, supportable mais lancinante. Il n'avait pas fait plus de cent pas, que soudain tout s'était bloqué dans son côté gauche. Paralysé, comme taclé par un joueur adverse dans une partie de championnat, il s'affaissa dans un mouvement lent, qui lui sembla lent. Un voile noir était passé sur ses yeux mais très vite il avait vu le visage de Mélissandre, une réelle inquiétude dans son regard amoureux et, au-delà, toute la chaîne de montagnes, de pics et de sommets qu'il connaissait par cœur, qu'il pouvait réciter les yeux fermés. Il énonça mentalement leur nom, le patronyme de leur vainqueur, les voies les plus connues, la cotation des difficultés, les horaires...

Il ferma les yeux. Il entendait les paroles rassurantes de Mélissandre mais qui sonnaient faux comme si c'est elle qu'elle voulait apaiser. Il sentait la douceur de ses mains sur son visage.

Il ne pouvait, il ne voulait pas croire que cela finirait ainsi. Pourtant que pouvait-il espérer de mieux? Mélissandre à ses côtés comme il l'aurait voulu. Et l'immensité de la montagne pour chambre d'hôpital, ce lit de galets qui meurtrissaient son dos et son flanc gauche pour couche.

Ses deux passions réunies pour son dernier jour. Il y avait pire. Une douleur atroce, comme il n'en n'avait encore jamais vécue enserra son cœur. Il lui sembla que ses artères allaient exploser et tout devint noir, glacial.

Il y eut alors une fulgurance qui secoua tout son corps. Ca y est, j'y suis, pensa-t-il. Il allait enfin savoir ce qui se cachait au-delà. Pour lui, il n'y avait rien. Le néant. Mais que croire à présent?

Il suffoqua comme un noyé qui expulse l'eau de ses poumons et aspire l'air en même temps, comme le bébé emplit pour la première fois sa poitrine d'un air qui doit lui sembler glacial et corrompu. Des pensées de réincarnation le troublèrent jusqu'à ce qu'il sente à nouveau son corps. Un corps qui ne ressentait pas les faiblesses de l'âge mais où la douleur était bien présente, ne pouvant être efficacement décelée, diffuse, dispersée. Il semblait sortir d'un engourdissement. Peut-être n'était-il pas mort? Il avait juste subi une attaque, un accident vasculaire, une perte de connaissance. Il n'avait rien vu de ce fameux tunnel sombre et pas aperçu cette lumière éblouissante dont se gargarisent ceux qui prétendent avoir « vu l'au-delà ». Il ressentait l'air autour de lui, mais un air conditionné, nullement naturel et aucun souffle de vent. Il avait du mal à définir l'odeur qui planait. Ses membres ankylosés recouvraient lentement leurs perceptions. Il lui semblait qu'il reposait sur un lit. C'était cela, oui! On l'avait secouru et il se trouvait à présent dans une chambre d'hôpital. C'est alors qu'il se rendit compte que ses yeux étaient encore clos. Ouvrir ses paupières lui demanda plus d'effort qu'il ne pensait, elles semblaient collées comme si elles avaient été fermées pendant des semaines. Une image, floue d'abord, se forma, comme ces paysages qui ne se dévoilent lentement au gré de la disparition de brumes matinales.

Il reposait bien sur un lit, dans une chambre d'hôpital ordinaire. Les murs nus et le plafond étaient blancs. Une perfusion pendait

à gauche. Une armoire en métal mais peinte elle aussi en blanc se situait juste derrière. Une banale chaise faisait face au pied du lit. Une belle lumière provenait de la droite, par une baie vitrée hermétiquement close. Il imaginait un franc soleil au-dehors. Seuls ses yeux pouvaient bouger et il n'apercevait rien à sa droite. Il toussa et entendit une exclamation truffée de jurons. Surement son voisin de chambre qu'il ne pouvait détailler. Il essaya de bouger sa tête, mais elle pesait des tonnes ou bien était-elle paralysée comme semblaient l'être ses bras et ses jambes. On m'a sauvé, se dit-il, mais si c'est pour ne plus bouger d'un pouce, j'aurais préféré que Mélissandre me laisse en paix là-haut, en montagne. La vie est bien triste parfois. Il entendit que le patient s'agitait à côté. Il repensa à son existence qui avait toujours rimé avec les synonymes de la joie et du bonheur. Il fallait maintenant payer cette vie rêvée. S'il devait demeurer ici pour ce qu'il lui restait à vivre, il en mourrait. Les visites quotidiennes de Mélissandre, il s'en doutait, ne pourraient effacer l'immense tristesse de se savoir enfermé, diminué, relégué à l'état de nourrisson.

Un souffle d'air lui indiqua que quelqu'un ouvrait dans un grand mouvement la porte de la chambre. Aussitôt un homme vêtu d'une blouse blanche se matérialisa devant ses yeux qui discernaient maintenant mieux les détails. Il était suivi d'une jeune femme dans la même tenue et coiffée, elle, d'un bonnet d'infirmière de la même couleur. Le professeur se pencha sur Anselme.

- On a bien dormi?

Un grand sourire avait illuminé son large visage, une face de catcheur, pas de médecin. Cet homme n'était pas inconnu à Anselme, mais il ne pouvait se rappeler les circonstances où il l'avait rencontré auparavant. L'infirmière avait pouffé avant d'ajouter « voyons monsieur Moutain » avec cette intonation si reconnaissable de ceux qui paraissent outrés de la légèreté d'une remarque mais y souscrivent intérieurement cependant.

Moutain, Moutain. Il avait emmené un certain Pascal Moutain en course. C'était bien le même visage où tout était sur le même plan, comme si le malheureux avait reçu une porte au travers de

la figure. Il s'en souvenait bien maintenant, surtout de son sens de l'humour si particulier. Pas noir, non. Ebène foncé au fond d'un puits par une nuit sans lune.

- J'espère que vous avez fait de beaux rêves, ça valait la peine.

Anselme ne comprenait rien à rien à ces sous-entendus.

Le médecin redevint sérieux une minute et l'examina en détail. Il lui posa quelques questions. Souffrait-il quelque part? Pouvait-il sentir l'extrémité de ses membres? Pouvait-il bouger une partie de son corps? Sa vision était-elle bonne? Un vrai test. Quelques minutes s'écoulèrent. Moutain palpa ses bras, ses jambes, examina son fond d'œil, prit son pouls, écouta son cœur et inspecta sa respiration.

- Tout est parfait, mon Beau au Bois Dormant. Il ne reste plus qu'à faire un peu d'exercice.

Anselme senti une nouvelle présence dans la chambre et se força à distinguer qui cela pouvait être.

Il avait demandé où était sa femme au docteur mais celui-ci avait froncé les sourcils, s'était tourné vers son assistante infirmière qui avait vaguement haussé les épaules. Anselme ne comprenait pas l'absence de Mélissandre. Peut-être était-elle allée déjeuner. Quelle heure était-il? Cette question avait eu l'air de plaire à Moutain.

- C'est bon ça. Très encourageant. Reprendre des points de repère temporels. Mais demandez-moi d'abord quel jour nous sommes plutôt.

Anselme n'avait pas compris. Pas plus que toutes les allusions de Moutain. Il se souvenait bien maintenant de ce grand échalas, toujours prêt à un bon mot, une remarque cynique, mais il ne se rappelait pas qu'il s'exprimait aussi confusément, parlant par énigmes. Ce qui le troublait davantage, et il s'en rendait compte maintenant, était de constater que, malgré les années, celui-ci avait toujours le même profil de jeune médecin. Ce n'était pas possible. Il y avait bien quarante ans, plus sans doute, et le professeur ne semblait pas se souvenir de lui, son guide, avec qui il avait gravi quelques belles voies. Alors Anselme comprit. C'était très clair à présent. Comment avait-il pu se méprendre à ce point?

Moutain, le sien, celui avec lequel il avait partagé quelques belles courses, n'était que le père de celui-ci. C'était troublant: même visage, même métier, même sens de l'humour. Les chiens ne font pas des chats.

Moutain, le fils, se déplaça légèrement et elle apparut. Ce fut une délivrance. Désormais, tout irait bien. Mélissandre se tenait là, à son chevet, déguisée en infirmière. Lorsqu'il laissa éclater sa joie à sa vue en criant presque son prénom, les trois personnes en blanc restèrent interdites.

- Qu'avez-vous dit comme prénom?

Le regard de Moutain avait perdu le pétilllement qui indiquait qu'une blague tordante se préparait dans son cerveau. Il parla d'un ton plus grave.

- Mélissa, approchez, voulez-vous? puis à Anselme, connaissez-vous cette femme?

14 - C'est ainsi.

Lorsqu'une personne émerge d'un coma de plus de trois semaines, cela provoque un branle-bas de combat dans tout le service. Le plus déstabilisé reste le patient lui-même.

Tout cela avait paru si réel à Anselme. Toute cette vie, vécue et partagée dans un sommeil de vingt deux jours, avait été tellement authentique, les détails si précis. Et on venait brusquement de lui apprendre qu'à défaut d'avoir traversé toute cette longue vie, d'avoir accumulé une si grande expérience, ressenti tant d'émotions, partagé un amour unique, on lui avait simplement volé trois semaines de sa vie.

Incrédule dès les premiers instants du réveil, Anselme avait bien dû se rendre à l'évidence de la date du quotidien qu'on lui tendait et, surtout, du miroir sans concession qui lui renvoyait l'image crue d'un jeune homme de vingt ans.

Quiconque n'a jamais éprouvé l'impitoyable sentiment de s'endormir nonagénaire et se réveiller dans la splendeur de sa jeunesse retrouvée ne peut comprendre l'état d'esprit si particulier d'Anselme. Sa déconvenue n'avait rien du syndrome d'Hibernatus. Après tout, que s'était-il passé en trois semaines dans le monde moderne? Toujours la même routine. Il aurait fallu être coupé du monde pendant plusieurs années pour constater un réel changement et sûrement de bonnes décennies avant d'éprouver le vertige d'appartenir à une autre époque, enfin quelques siècles auraient dû s'écouler avant de devenir carrément fou, transporté dans de nouvelles technologies et de nouvelles mœurs.

Ce qui dérangeait la raison d'Anselme, ce n'était pas les trois semaines que son corps avait perdues en restant allongé sur un lit, plongé dans un sommeil forcé mais bien toute une vie habitée par son esprit, toute une vie évaporée dans un claquement de doigts. Car tout ce que son cerveau avait inventé était la vérité pure pour Anselme. Toutes ces émotions, ces

rencontres étaient donc une fiction orchestrée par ses seuls neurones comme pouvait l'être le plus véridique des films projeté sur un grand écran. Son cerveau avait inventé la plus belle histoire qu'il puisse vivre: la sienne.

Il se souvenait avoir vu un grand film sur l'Afrique où les deux stars hollywoodiennes qui campaient les personnages étaient si bien entrés dans leur rôles, la mise en scène si subtile et les paysages tellement vrais qu'une fois passé la lourde porte de la salle de projection, une fois dans la rue, dans la pénombre d'un début de nuit arrosée par un fin crachin, il s'était senti désorienté comme au retour d'un long voyage.

Ce voyage-ci ne lui avait pas fait traverser terres et océans mais de belles années d'une vie idéale, comme dans un rêve.

Justement, il devait se forcer à considérer tout ceci comme un songe qui, au fil des heures de cette première journée parmi les vivants, s'estomperait, se dissiperait comme les minces nuées matinales d'une belle journée d'été, s'évanouirait parmi la frénésie des visites qui ne manqueraient pas de surgir et finirait par disparaître, ne laissant que quelques vagues réminiscences, comme de vieilles traces dans une neige dure.

On fit venir le grand professeur. Anselme pensa aussitôt à un chantier archéologique où toute une équipe s'acharnait à dégager de vieux ossements. Le gros du travail était laissé aux stagiaires, apprentis et au personnel sans grande qualification, puis apparaissaient les spécialistes seulement armés de fines brosses et travaillant avec la plus grande délicatesse. Enfin, lorsqu'une partie du squelette tant convoité surgissait de son cercueil de plusieurs millions d'années, le grand chef venait en personne mettre la touche finale à l'exhumation.

Dieu merci, ce visage ne lui disait rien. Il parlait doucement, posa quelques questions insolites pour Anselme, puis décida qu'on laisse tranquille le patient pendant quelques heures. On le transféra dans une chambre unique.

Il eut tout loisir de repenser à ce réveil peu commun.

Lorsque Mélissandre était apparue devant lui avec son uniforme d'infirmière, il avait été soulagé. Il savait qu'elle ne pouvait être loin de lui. Mais tout cela n'avait duré que le temps d'un

battement de cil. Il avait constaté dans son regard à elle une indifférence qui lui avait poignardé le cœur. Devant ses mots tendres, elle semblait gênée, mal à l'aise, essayant un sourire de pacotille. Le docteur Moutain, enfin le fils de, enfin... Anselme ne savait plus, ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Mélessandre qui l'avait accompagné pendant toutes ces décennies n'était que l'infirmière qui lui avait prodigué les soins quotidiens, vérifié ses constantes, pris son pouls et sa température. Ses mains l'avait palpé, touché, son regard s'était attardé sur lui pendant de longues minutes, elle lui avait parlé, bien entendu. Et tout le personnel lui avait parlé. Et les patients occupant l'autre lit avaient, eux aussi, discuté avec ceux et celles qui venaient leur rendre visite. Tous ces mots avaient été perçus par l'oreille d'Anselme, ces phrases étaient venues s'agglutiner dans son cerveau, toutes les situations extérieures avaient été un terreau sur lequel son esprit avait échafaudé toute une vie.

On avait prévenu sa famille à la mi-journée et aussitôt ses parents étaient venus lui rendre une courte visite. Le professeur voulait un minimum de contacts les premières heures. Il fallait qu'Anselme récupère. On lui ferait passer des examens, des tests. Subir un coma de trois semaines peut largement endommager les connexions cérébrales. Passé un mois, des lésions irréversibles étaient monnaie courante. Là, on était encore dans le flou, dans l'expectative. Dès les premières heures après son réveil, les données étaient correctes, son corps réagissait normalement. Peut-être n'y aurait-il aucune séquelle visible. Mais comment le cerveau avait-il réagi pendant cette longue nuit? Il faudrait une batterie de tests pour le déterminer et une convalescence particulièrement surveillée, du moins les premiers jours.

Anselme avait ressenti une telle émotion à la vue de ses parents encore vivants. Sa mère avait laissé couler des larmes de joie, son père s'était esquivé un instant. Ils n'avaient échangé que peu de mots, les regards étant suffisamment éloquents et les étreintes si parlantes. Une fois sortis de la chambre, Anselme essaya de se souvenir. Ça ne collait pas. A la fin de son rêve, il avait passé les quatre vingt dix ans. A cet âge-là, personne ne possède encore

ses parents et pourtant, à aucun moment de cette longue vie rêvée, il n'avait le souvenir d'avoir enterré ni son père ni sa mère. Le processus d'oubli était-il donc bien enclenché?

Il s'en ouvrit au professeur lorsque celui-ci revint lui faire une visite toute professionnelle en début de soirée. Il était satisfait. Dès le lendemain, on entreprendrait les différents tests, un scanner de la région du cerveau, bref tout serait mis en œuvre pour détecter la moindre anomalie, si anomalie avait lieu d'être bien entendu. Cet appendice avait été rajouté in extremis et Anselme se rendit compte que le professeur s'était laissé aller à un optimisme hypocrite. Nul doute qu'il ne pensait pas un instant qu'il ne put y avoir aucune séquelle.

Anselme s'était fait une raison après avoir compris que la Mélissandre avec qui il avait partagé toute sa vie, tout son rêve, n'était que Mélissa, infirmière diplômée d'état, qui lui avait parlé chaque jour. A bien regarder son beau visage, Anselme y décelait d'infimes différences avec celle qui avait vécu auprès de lui, dans sa longue nuit. Mélissa s'était sentie mal à l'aise sous le regard si perçant d'Anselme. Elle avait compris que pour lui, elle n'était pas une infirmière aimable avec qui il aurait certainement sympathisé au bout de vingt jours de visites quotidiennes mais bien la femme qui l'avait accompagné pour ce qui lui apparaissait être toute une vie. Un moment elle eut l'impression de souffrir d'une amnésie qui lui aurait rendu son mari et ses propres enfants comme autant d'étrangers vivant sous son propre toit.

On fit passer toute une batterie de tests à Anselme dès le lendemain et pendant trois jours.

Mélissa était revenue le voir, ne sachant quoi lui dire. Anselme comprenait le désarroi de l'infirmière. lui-même aurait été bien gêné dans pareille situation. Il avait, de surcroît, reconnu trois aides-soignantes qui, dans son rêve, occupaient d'autres postes, d'autres occupations. Il y avait Corinne/Carine, la serveuse du café de la poste, Juliette/Julie la secrétaire du bureau des guides et puis l'imposante Josette/Annette qui sillonnait la vallée, été comme hiver, au volant du bus qui opérait la liaison la Fayet-Vallorcine. Il avait également reconnu Gilbert, un grand rasta

qui se trémoussait derrière son éternel balai dans tous les couloirs de l'hôpital et qui tenait le rôle du sdf de service dans son rêve, dansant au son de sa grosse radio sur la place de la Poste, au centre de Chamonix. C'était devenu une institution chamoniarde, tout le monde l'aimait.

Ainsi son coma était une vraie passoire. Les personnages qui avaient émaillé toute sa vie n'étaient en aucun cas des inventions de son cerveau qui carburait à plein régime tandis qu'il dormait du sommeil du juste.

Il sollicita l'aide de Mélissa pour une expérience que les grands pontes en blouse blanche n'avaient pas eu l'idée.

Le troisième jour, elle revint tenant contre sa poitrine un petit dossier vert pomme qui contenait une petite dizaine de feuilles de renseignements.

- Le premier jour, lorsqu'on vous a transféré dans cette chambre double comme le veut la politique de l'établissement - jamais de patient souffrant de coma dans une chambre individuelle, afin de stimuler les sens qui restent opérationnels même pendant cette nuit obligée, et on peut dire que dans le cas d'Anselme, cela avait fonctionné au-delà de toutes les attentes -, c'était un anglais qui l'occupait, un certain Jim Morrison, euh, rien à voir avec le chanteur, hein? Il est parti au début de l'après midi.

Anselme se rappelait exactement ce jour où il avait résorbé son vertige en aidant deux anglais dans un secours particulièrement houleux. Il ne se souvenait que peu de détails concernant les deux protagonistes, à peine deux prénoms. Normal. Il n'avait été en contact avec l'anglais qu'une demi-journée.

- Euh, vous vous rappelez si quelqu'un est venu le chercher?

Mélissa fit un effort pour se souvenir. C'était il y a trois semaines et on voit tant de patients défiler ici, alors la famille ou les amis qui vont et qui viennent. Son regard s'illumina soudain.

- Si! Je me souviens, un ami à lui était venu l'embarquer, je ne me souviens plus de son nom.

Mais elle donna une description qui ressemblait autant à Mark que Jim pouvait avoir les traits de Jimmy.

- Bon, ensuite on a eu la visite (elle émit un léger sourire) d'un commissaire de police, Laurent Mounard. Il est resté assez

longtemps, presque une semaine. Il présentait une pathologie assez sérieuse d'empoisonnement du sang.

Anselme réfléchissait, il inspectait la mémoire de sa vie passée et pas encore vécue. Laurent Mounard, commissaire... Ca y est! Il était fraîchement guide à l'époque, oui c'est ça. Roland Mouffard. Normal qu'il soit resté aussi longtemps puisque son client avait marché avec lui durant de longues années.

Mélissa laissait le temps à Anselme d'enregistrer les données. Elle reprit.

- Nous avons eu ensuite un petit homme qui souffrait d'anorexie et de déficience osseuse, Lucien Sapeur.

D'après sa description, Anselme revit Luc Sauveur, l'intrépide, pouvant résister à des froids sibériens et faire face aux plus terribles tempêtes tout en gardant son sens de l'humour.

- Il nous a bien amusé, celui-ci. Quelle pêche, il avait!

Et quelle résistance aussi, ne put s'empêcher de penser Anselme.

- Il y eut une jeune femme ensuite, par manque de place sans doute. En principe, les chambres ne sont pas mixte vous savez. Mary Kaolin. D'origine suédoise, il me semble.

- Elle n'était pas plutôt Australienne?

- Peut-être. Nous ne mentionnons pas la nationalité sur la fiche. Elle avait tous les accents de la terre de toute façon.

Anselme eut un pincement au cœur. Marie Galopin. Celle qui avait failli le détourner de son unique amour.

Chose étrange, il se rappelait maintenant, allongé sur ce lit d'hôpital, dans cette nouvelle vie qui n'était que le prolongement de la sienne, seule et unique, l'explication que l'Australienne avait donné à son nom de famille si étrange. Ce n'était pas Galopin mais Kaolin et c'est pour cela que le guide n'avait pas percuté à l'époque. Ses ancêtres anglais étaient venus en Australie avec les pionniers. Devant leur peau si blanche, les autochtones les avaient rebaptisé Kaolin, de la couleur du minerai qu'on extrayait là-bas.

Il y avait d'autres fiches dont Anselme put retrouver à chaque fois une correspondance dans son rêve d'une vie entière qu'il ne vivrait jamais. Même jusqu'à Jimmy Lesage, qui lui, on ne savait pourquoi, avait conservé tel quel son nom. Peut-être parce

qu'il était parti la veille?

- Puis il y a eu monsieur Hubert Dufour qui a eu l'honneur et la surprise de vous entendre vous réveiller.

- Celui-là, je n'en ai pas souvenir dans mon rêve.

- C'est un peu normal, il n'est arrivé que tard hier soir...

- Oui, vous avez raison, je devais dormir à vingt et une heures.

Ils partagèrent un rire qui s'effaça du visage de Mélissa, comme prise en faute.

Elle lui souhaita une bonne nuit, sans malice cette fois, puis referma doucement la porte.

Anselme pourrait sortir après demain.

Les tests ne sonnaient pas l'alarme. Tout était normal. Il faudrait un peu de temps pour qu'Anselme récupère vraiment.

Le professeur ne voulait pas afficher trop d'optimisme. Il connaissait bien ces cas post-comatiques. Des complications pouvaient survenir, même après quelques jours d'apparente rémission. Ce qui l'ennuyait le plus était cette vie entière, totalement rêvée par son patient et les attaches qui ne le liait à aucune réalité ou bien, ce qui était pire, à une réalité déformée. Il s'était entretenu avec Mélissa, l'infirmière de garde.

- Normalement, ces faux souvenirs devraient s'estomper dans les jours qui viennent, comme les images d'un rêve qui s'éparpillent gentiment. Mais le dernier scanner donne une persistance dans la zone des souvenirs, comme s'il confondait ses rêves et la réalité. Cela m'inquiète. On constate le même résultat chez les personnes atteintes de schizophrénie.

Mélissa prit sa semaine de congés. Elle ne revint pas à l'hôpital avant qu'Anselme n'en soit sorti. Souvent elle pensait à ce qu'il pouvait ressentir. Et elle revoyait son visage d'où le bronzage hivernal s'était estompé en moins d'un mois. Et puis ses yeux, son regard si unique posé sur elle.

Anselme retrouva sa chambre sous le toit du chalet parental pendant quelques mois, le temps de récupérer.

Il pensait lui aussi à Mélissa, mais bien plus encore à Mélissandre.

Saurait-il un jour faire la part des choses?

